
THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

SOUVENIRS

DE LONDRES

EN 1814 ET 1816.

A PARIS,

Chez ANT.-AUG. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55;

Et DELAUNAY, Libraire au Palais-Royal, galerie de bois.

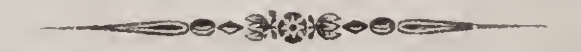
SOUVENIRS
DE LONDRES

EN 1814 ET 1816;

SUIVIS

DE L'HISTOIRE ET DE LA DESCRIPTION DE CETTE VILLE DANS SON ÉTAT ACTUEL;

Avec 12 Planches et un Plan de Londres.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

M. DCCC. XVII.

AVERTISSEMENT.

Il n'y a qu'un Paris, dit un ancien proverbe dont les étrangers reconnaissent tous les jours la justesse; et nos voisins les Anglais répondent : *Il n'y a pas deux Londres.* Les communications interceptées pendant long-temps entre la France et l'Angleterre, semblaient avoir mis une grande distance entre les deux pays, et l'on peut dire que depuis plus de dix ans ils ne se connaissaient plus.

Par besoin et par goût, les Anglais voyagent plus fréquemment que les Français; ils affluent tous les jours dans notre capitale; mais les Parisiens n'ont pas le même empressement à traverser la Manche. Ce n'est donc que par les récits, ou dans les relations des voyageurs, qu'ils peuvent prendre connaissance de la ville d'où il leur arrive tant de visiteurs, et les ouvrages ne manquent pas sur ce sujet. Mais comme on a beaucoup vanté l'Angleterre et qu'on en a dit beaucoup de mal, la diversité des opinions laisse encore le champ libre aux observateurs.

Ceux qui parcourent un pays étranger ne s'y trouvent pas tous dans la même position; souvent l'attention d'un voyageur se porte sur des objets qu'un autre n'aura pas même aperçus; et le caractère, les mœurs, les usages des Anglais, offrent des nuances

infinies qui trouveraient difficilement place dans un seul tableau.

J'ai recueilli quelques notes dans deux voyages que j'ai faits à Londres, et je les publie. Leur exactitude fait leur seul mérite. Pour que ce livre présente plus d'intérêt aux lecteurs, et qu'il serve, pour ainsi dire, d'appendice aux ouvrages publiés récemment sur l'Angleterre, j'y ai ajouté une histoire abrégée de Londres depuis son origine. Elle est extraite des meilleurs auteurs anglais qui ont parlé de cette ville dans leurs ouvrages : Fitzstephen, Maitland, Clarendon, Stukeley, Littleton, etc.

Je suis entré aussi dans quelques détails qui pourront être utiles aux voyageurs. Celui qui possède des notions exactes sur le pays qu'il doit parcourir, se sauve une partie des embarras et des contrariétés qu'il doit infailliblement y rencontrer. Cette considération m'a surtout déterminé à publier ce volume.

SOUVENIRS DE LONDRES.

LETTRE PREMIÈRE.

*A M. G***, à Paris.*

Boulogne-sur-Mer, le 6 mai 1814.

Mon ami,

Nous sommes forcés de faire une station dans cette ville, faute de chevaux. Les routes sont encombrées de troupes étrangères, ce qui contribue à dégarnir les postes, outre l'affluence des voyageurs. Tu m'as demandé beaucoup de détails sur mon voyage à Londres ; je vais commencer même avant d'être à destination : j'espère que tu me payeras de retour. J'ai déjà un incident à te raconter.

A moitié chemin d'Amiens à Abbeville, nous montions une côte à pied, notre chaise à quelque distance derrière nous, tenant la terre. Elle était à peine à mi-côte, que nous aperçûmes un fort détachement de cuirassiers

allemands qui escortaient un convoi. Soit l'éclat de leur armure, soit le bruit des chariots sur le pavé, les chevaux commencèrent à s'effrayer, se cabrèrent, et malgré toute la dextérité du postillon qui luttait contre eux, il fut jeté dans le fossé, lui et la chaise. Heureusement nous en avons été quittes pour un brancard brisé. Les autres passés, nous avons continué notre chemin sans nouvel accident jusqu'à Abbeville ; le brancard ayant été consolidé à force de bonnes cordes, dont il est utile d'être toujours pourvu en voyage. Mais il nous en a coûté cinq heures et le reste pour faire réparer le dommage. Tu penses bien que nous avons fait boire le postillon à sa santé.

Les troupes alliées ne font pas dans ce pays bon ménage avec les nôtres. Nous attendons encore des chevaux, ce qui nous a donné le loisir de visiter le port, qui dans ce moment n'est pas très-animé ; mais les habitans renaissent à l'espérance. Nous pensons arriver ce soir à Calais, d'où je t'écrirai avant notre embarquement. J'espère trouver de tes lettres à Londres.

LETTRE II.

*A M. G***.*

Calais, le 7 mai 1814.

Tu seras bien surpris, mon ami, de voir revenir cette boîte de bijoux que M. de F*** m'avait prié de porter à madame Stan**, à Londres. Je suis fort embarrassé d'avoir à lui remettre la lettre d'annonce sans l'objet mentionné. Mon parti est pris : j'attendrai que le présent revienne par une autre voie. On m'a tellement fait craindre la douane de Douvres (1), que j'ai cru prudent de ne rien hasarder. Tu sais quelle vénération M. de F*** porte à cette dame anglaise ; il la regarde comme l'ange tutélaire qui l'a soutenu pendant son exil ; je vais l'informer de ce contretemps.

Je te prie de faire retirer au Ministère des relations extérieures, un extrait de mon passeport, et de l'adresser au Président de la Cour d'assises, pour démontrer mon *alibi*. Pressé de partir, je n'ai pas trouvé le moment de remplir

(1) *Voyez* pages 12 et suiv.

cette formalité ; mes parens, mes amis m'ont fait leurs adieux, comme si j'allais aux Grandes-Indes. J'aurais rempli le 15 mai une fonction civile des plus importantes, quelques-uns m'ont dit une *charge civile ;* ce n'est pas mon sentiment. L'institution du jury me paraît avoir des avantages inappréciables pour la société. Toutefois, comme l'amende que j'encourrais ne serait profitable qu'au greffe de la cour, tu auras soin de me mettre en règle.

J'ai laissé Paris dans la joie, dans le ravissement du retour du Roi. Ici, l'empreinte de son premier pas a été transmise à la pierre, et une colonne, aux frais de la ville, doit perpétuer à jamais le souvenir de son débarquement dans ce port.

Nous ne sommes pas encore certains de partir aujourd'hui ; le temps est affreux et la mer très-grosse. Nous nous apprêtons à souffrir de la tourmente. Plusieurs dames, dans notre hôtel, attendent un paquebot de premier rang, où elles trouveront des chambres, et seront à l'abri du mauvais temps. Cela nous retarde encore (1). Malgré l'obscurité de l'horizon,

---

(1) Les voyageurs doivent se mettre en garde contre les invitations et les prévenances des agens des capitaines

malgré les souffrances que nous entrevoyons, nous sommes toujours gais et dispos, observant, dissertant, conjecturant. Si la mélancolie, ou le *spleen* des Anglais, vient nous attaquer chez eux, il faudra bien que ce soit le mal le plus contagieux qui afflige notre faible humanité. Tu apprendras bientôt que nous sommes à Douvres.

---

de paquebot, qui courent les hôtels pour retenir le plus possible de voyageurs. Ils vantent la marche de leur bâtiment, son élégance, sa propreté. Si vous vous adressez mal, ou si, par préférence, vous renoncez à celui qui est en règle pour partir le premier, vous courez risque d'être retenu un ou deux jours de plus dans la ville, et quelquefois de perdre un vent favorable.

LETTRE III.

*A M. G***.*

Douvres, le 8 mai 1814.

MON AMI,

Si je ne m'étais pas engagé à t'écrire en arrivant à Douvres, je m'en serais dispensé, ou j'en aurais chargé mon compagnon de voyage. Il n'a rien souffert l'heureux Édouard, tandis que moi j'étais comme anéanti. Passons cet article; aussi-bien tout est fini lorsqu'on a mis pied à terre; mais voilà qu'on y revient encore. Un capitaine français, de la marine marchande, nous dit qu'il n'a jamais été malade en mer, qu'en traversant la Manche. Il est encore fort heureux pour moi que la traversée ait été si courte : en quatre heures (1)

(1) Il est difficile d'indiquer précisément le temps nécessaire pour la traversée de Calais à Douvres; mais avec un capitaine intelligent et un bon paquebot, comme ils le sont presque tous à Calais, le terme moyen peut être quatre heures. Il y a des exemples de passages faits en une heure, et fréquemment en deux ou trois heures.

nous avons été transportés des rivages de France à ceux d'Angleterre.

Ce que nous voyons déjà dans la petite ville de Douvres nous présente une physionomie toute particulière. Il faut forcer son imagination pour se croire à sept lieues seulement de la France : langage, costumes, figures, maisons, atmosphère, tout est différent. Nous sommes pressés d'arriver à Londres, et embarrassés dans le choix des moyens : consultation faite, nous prendrons place dans une voiture publique, et nous partirons demain dans la matinée. Nous eussions pu partir aujourd'hui même (dimanche), en prenant une chaise de poste ; mais il paraît que cela est très-coûteux ; nous remettrons l'expérience à une autre fois (1). Je suis un peu fatigué, et

(1) Le prix des chevaux de poste était en 1814, de 1 shilling 6 pence (36 sous) pour deux chevaux et par mille (trois milles anglais faisant une lieue de France), non compris le postillon. En 1816, le prix fut diminué de 6 pence (12 sous) par mille, ce qui rend encore les voyages par la poste de moitié plus coûteux qu'en France. — Voici l'indication des différentes monnaies anglaises, et leur valeur qui varie suivant le cours du change. Une *guinée* vaut 25 fr. 20 c. ou 21 shillings ; la *livre sterling* ou *pound* (billet de banque), 24 fr. ; cette dernière est divisée en 20 shillings (1 fr. 20 cent.), et le shilling

je vais faire l'essai des couchers anglais, dont je n'augure pas bien. Je t'écris de Ship-Inn (auberge du vaisseau) (1).

---

en 12 deniers. Le *penny* ou denier vaut 10 centimes.

Il existe maintenant de nouvelles pièces d'or appelées des *souverains*, de la valeur d'une livre sterling.

Comme il circule à Londres beaucoup de pièces fausses, les étrangers doivent faire une grande attention à la monnaie qu'ils reçoivent en échange de leurs billets de banque. C'est pour cette raison que les marchands ont l'habitude de frapper les pièces de monnaie sur leur comptoir, ou de les faire sauter et résonner en l'air. (*Voyez* l'article des *Monnaies, Poids et Mesures anglais*, à la fin du volume.)

(1) L'hôtel de Podevin, Français établi depuis plusieurs années à Douvres, n'était pas encore réparé; nous n'avons pas manqué d'y descendre à notre second voyage; mais on pourrait y désirer une meilleure table, un service plus obligeant et plus actif. Puisque la cherté est un point accordé en Angleterre, M. Podevin ferait bientôt fortune, si l'on pouvait appliquer à son hôtel l'épithète de confortable (*comfortable*), si douce aux voyageurs.

LETTRE IV.

*A M. G***.*

Londres, le 11 mai 1814.

Mon ami,

J'attends avec impatience des nouvelles de Paris, et j'espère que tes lettres sont en route; ne laisse point de courrier en arrière, ton ami t'en prie instamment. Je t'ai écrit de Douvres à la hâte, maintenant je vais étendre ma correspondance. Est-il rien de plus agréable que de causer avec son ami, à plus de cent lieues de distance? C'est sans doute pendant un de ses voyages que Cadmus aura inventé les caractères de l'écriture.

C'est de lui, nous dit-on :

C'est de lui que nous vint cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux;
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

Profitons donc de sa découverte. Je ne t'ai pas tout dit sur Calais et sur Douvres; quand je voyage, je distingue difficilement les dates et les jours : tout cela est confus dans mon

esprit, et souvent il n'y a pas plus d'ordre dans mes lettres.

Arrivés à Calais, nous avons été forcés d'attendre un meilleur vent. L'impatience de quelques voyageurs a failli devenir funeste; sur leurs vives instances, le capitaine du paquebot s'était déterminé à partir; nous étions embarqués : on avait sorti les voiles; mais le temps était si mauvais, la mer si houleuse, que deux capitaines de vaisseaux marchands, passagers comme nous, s'opposèrent vivement au départ : alors tout le monde d'abandonner le bâtiment, et d'aller reprendre ses gîtes dans la ville (1); le lendemain le vent a été plus favorable.

Le dimanche soir nous avons été à l'office divin de Douvres; toute la ville nous a paru y être réunie, chacun très-proprement vêtu. Le prédicateur était écouté dans le plus profond silence; ce qui n'a pas empêché que

---

(1) Quoiqu'il arrive très-rarement des accidens dans le trajet de Calais à Douvres, il est quelquefois sage de faire différer le départ. Des gens pressés par des affaires, des spéculations ou autres motifs, des égoïstes enfin, comme on en rencontre tant en voyage, sacrifient souvent la sûreté de tous à leurs intérêts privés, et provoquent les capitaines à s'aventurer malgré vent et marée.

nous ne comprissions presque rien à son discours. S'il a persuadé ses auditeurs, ce n'est pas assurément par le prestige de sa déclamation.

Avant de quitter Douvres, nous avons fait une promenade vers le château, qui, ainsi que la côte, est hérissé de canons; mais notre qualité de Français nous a empêchés d'y pénétrer. Toutefois il y a eu compensation, et la visite obligée que nous avons faite à la douane a été accueillie avec intérêt.

D'abord on a remplacé notre passe-port, que nous retrouverons à Londres, par un certificat d'arrivée : ce qui a été promptement terminé (1); mais il n'en a pas été de

---

(1) Il est exact de dire que l'on n'est nullement retardé à Douvres par le bureau des passe-ports (*). Les commis sont actifs, et simplifient les formalités autant qu'il leur est possible. Je les ai vus refuser des offres d'argent qui leur étaient faites pour hâter l'expédition d'un passeport au préjudice d'un autre; et un refus de cette espèce a bien son mérite parmi les Anglais. Il faut pouvoir indiquer à l'expéditionnaire le nom et l'adresse d'un Anglais domicilié à Londres, et dont le nom plus que la personne sert de caution, puisque l'on s'en tient à la simple déclaration. Cet usage est de plus favorable aux voyageurs,

(*) De plus, en 1816, ce bureau et la douane étaient ouverts pour les passagers le dimanche même jusqu'à midi.

même avec les douaniers. L'ouverture des bagages a lieu devant un expert dont le coup d'œil pénétrant découvre presque toujours quelques droits à percevoir : ainsi j'ai vu la physionomie du scrutateur de mes malles s'épanouir en ouvrant cette collection de chevaux coloriés de Carle Vernet, que je destinais au fils de madame B***. Bon ! me disais-je, cet homme est connaisseur ; il a l'air content de mes chevaux. J'eus bientôt reconnu qu'il s'agissait de toute autre chose. Il était, en effet, content de ce recueil, mais à cause du fort impôt qui pèse sur toutes gravures sans texte ou impression ; et ce qu'il connaissait bien, c'était l'application des droits. Je te donne à deviner ce que m'a coûté l'entrée de mes chevaux sur papier ? . . . Tu n'y es pas ! . . . trois louis et demi. N'est-ce pas là, mon ami, une bonne manière d'ajouter de la valeur aux productions des arts ? Je te laisse à penser ce que serait devenue la boîte de bijoux.

Et les dames, comme elles sont tourmentées ! Cela fait pitié, que pour un peu d'or un

---

puisqu'ils peuvent parcourir toute l'Angleterre sur un simple permis de séjour délivré à Londres, au bureau des étrangers (*alien office*), situé *Crown-court, Westminster*.

pays, qui se vante d'être si libéral, s'abaisse à de si petites recherches. Je sais que le commerce doit être surveillé; mais les dames! Croirais-tu qu'on leur a confisqué des bas de soie, des gants, des fleurs de chapeau, et qu'elles ont payé le droit pour quelques volumes que l'on a jetés pêle-mêle dans une balance (1)?

Nous quittons Douvres et son avide douane, et nous les avons bientôt oubliés en parcourant le beau comté de Kent. Nous regardions comme un songe de rouler sur le sol de l'Angleterre. La route ressemble aux allées d'un parc, et des mieux entretenues; elle est bordée de haies vives, et toutes les possessions sont séparées de même. Rien n'est plus pittoresque que l'effet de cette verdure unie à celle des prairies. A quelques lieues de Douvres il y a des plantations de houblon à perte de vue; c'est la vigne de l'Angleterre.

Nous nous sommes arrêtés à Cantorbéry, dont l'archevêque est, comme tu sais, le chef de l'Église anglicane et premier pair du

---

(1) Cette rigueur n'est cependant pas ordinaire, et je n'ai rien vu de semblable une autre fois. Mais si les commis s'aperçoivent que l'on ait cherché à les tromper, ils exercent leur charge dans toute sa rigueur; et c'est ce qui est arrivé dans cette occasion.

royaume. Notre dîner n'a pas été long ; la variété ne distingue pas la cuisine des auberges anglaises ; jusqu'à présent on nous a toujours servi du bœuf bouilli ou rôti, du poisson à l'eau, et quelques légumes de même.

Nous avons ensuite traversé Rochester. Cette ville touche à Strood et Chatham (1), et l'on communique de l'une à l'autre par un chemin pratiqué sous la grande route.

De Chatham, nous avons très-bien distingué la flotte russe et les bâtimens anglais, au nombre de plus de deux cents voiles, qui doivent aller au-devant de l'empereur de Russie ; le duc de Clarence est déjà parti de Londres.

Nous sommes arrivés dans cette capitale la nuit dernière, à trois heures. Tous les hôtels, toutes les auberges, sont remplis de voyageurs anglais et étrangers, et nous sommes logés à peu près, en attendant mieux.

---

(1) La vue seule de ces affreuses prisons flottantes nommées *pontons*, m'avait fait horreur, et je n'avais point lu l'ouvrage du général Pillet. C'étaient ici de vieux bâtimens de guerre rasés, à fleur d'eau, ayant une rangée de petites ouvertures carrées pour fenêtres. Il y en avait à Chatham sept ou huit tous comblés de prisonniers français.

M. Th**, chez lequel nous devions descendre, est parti hier pour la France avec son épouse et son fils. Il va se faire entre les deux pays un échange de visiteurs, qui sera certainement à notre avantage : on craint même l'émigration d'un grand nombre de familles (1).

N'oublie pas, mon cher ami, de me tenir au courant de ce qui se passe dans ma maison de campagne. Est-elle toujours au pouvoir des alliés ? Je les y ai laissés en force.

---

(1) Depuis 1814, cette émigration a fait de grands progrès. En 1816, on délivrait à l'ambassade de France plus de trois mille passe-ports par mois aux Anglais seulement. En vain a-t-on menacé d'établir un fort impôt sur les absens, il faut croire que l'esprit national tant vanté des Anglais, ne peut pas tenir contre un climat aussi agréable que le nôtre, contre les douceurs et les jouissances de la vie, que les plus riches Anglais peuvent à peine se procurer dans leur pays.

LETTRE V.

*A Madame de B***.*

Londres, le 13 mai 1814.

MADAME,

Je viens d'expédier, par une personne sûre, allant directement à Bristol, la lettre que je m'étais chargé de remettre moi-même à monsieur votre fils. Je ne suis que depuis trois jours à Londres, et j'entrevois déjà beaucoup d'incertitude dans mon projet d'aller visiter quelques autres villes de l'Angleterre. Londres me paraît former à lui seul plusieurs villes, ses habitans un grand peuple ; je pense donc à m'en tenir pour la première fois à la ville (1). Notre belle capitale ne présente pas d'abord cette étendue que l'on embrasse ici du milieu de ces rues larges, droites, et prolongées à perte de vue. On voit de suite que Londres doit être une ville immense ; à Paris,

(1) On se sert généralement en Angleterre du seul mot *ville* pour désigner Londres, comme les anciens disaient *urbs* pour *Roma*. L'analogie est un peu forcée, mais l'orgueil national l'admet sans difficulté.

il faut parcourir l'espace pour s'en former une idée. Voilà un point accordé : mais qu'aurai-je à dire du reste? Retrouverai-je dans Londres ces sociétés charmantes qu'animent une douce gaîté, une conversation piquante, et surtout nos Parisiennes incomparables? Je ne veux rien préjuger, Madame, mais j'oserais presque avancer que les Grâces n'ont pas un pied à terre dans ce pays : pardonnez-moi cette expression. Au reste, nous allons bientôt y voir, comme à Paris, une réunion aussi extraordinaire qu'imposante des plus illustres personnages.

J'ose vous prier, Madame, de vouloir bien faire agréer mes excuses à madame de C***, si je ne me suis pas présenté chez elle avant mon départ; vous êtes sûre au moins que ce ne peut être par oubli. Serait-il possible en effet de perdre le souvenir d'une assemblée composée en partie d'officiers étrangers qui semblaient représenter vingt peuples réunis? La diversité des langages, les danses variées, les jeux, les prévenances, la galanterie même, qui succédaient si promptement à tant de désastres, de fureur et de rudesse, tout me parut tellement extraordinaire, que mes sentimens ne furent plus en rapport avec la fête. Je quittai le salon au moment où le jeune

prince d'Ip*** dansait une cosaque. Simple soldat dans la garde impériale russe, il venait d'obtenir son premier grade, et en était d'une joie folle. Vous aurez eu sans doute encore quelques réunions semblables, d'après le succès complet de la première; car madame de C*** s'entend parfaitement à diriger une fête.

Je vais bientôt commencer mes incursions dans Londres, présenter quelques lettres, et correspondre avec mes amis; je n'oublierai pas, Madame, les commissions dont vous m'avez chargé; je les remplirai avec tout le zèle d'une personne qui est, avec un parfait dévouement, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LETTRE VI.

*A M. G***.*

Londres, le 14 mai 1814.

MON AMI,

Je n'ai point encore reçu de lettres de France; je désire vivement la première surtout : il me semble que les autres devront se succéder plus promptement; cette première nous serait d'ailleurs un garant de la sûreté des communications. En attendant, Édouard et moi disposons nos moyens d'observations et de distractions : or, l'un des plus puissans, ici plus que partout ailleurs, c'est une bourse bien garnie. Nous en sommes déjà convaincus; tout est d'une cherté excessive dans le moment, et les habitans en conviennent eux-mêmes. Il paraît que cette hausse n'existe que depuis quelques semaines seulement. J'ai payé une paire de bottes soixante-quatre francs, et d'autres pièces d'équipement dans la même proportion. Nous avons donc été prélever chez notre banquier, dans la cité, une centaine de louis, je veux dire une centaine

de petites feuilles de papier Joseph, avec des vignettes gravées, et les mots *one pound* (une livre st.) en caractères gothiques; car on ne voit presque pas d'argent dans ce pays. Ces billets sont reçus partout; mais dans une boutique vous en obtiendrez difficilement la valeur en argent, si vous n'y achetez pour quelques shillings; la monnaie étant rare, cette écornure de votre billet de banque facilite le changeur : ce qui est une bonne méthode de faire circuler l'argent. Au surplus, nous sommes résignés sur cet article.

Nous avons été assez heureux en commençant nos promenades. Nous avons rencontré hier chez sir Th.*** G***, un membre du Parlement qui très-obligeamment nous offrit de nous accompagner à Westminster-Hall, si nous désirions assister à une séance de la Chambre des Communes : il ne pouvait pas mieux s'adresser. Chemin faisant, la conversation fut toujours en français, et notre parlementaire s'exprimait avec beaucoup de facilité; il nous témoigna combien il lui était agréable de parler notre langue; ce qui ne nous plaisait pas moins, et flattait un peu notre amour-propre (1).

---

(1) Dans presque toutes les sociétés de Londres, et

Arrivés à Westminster, nous avons traversé péniblement la foule des premières avenues; mais à l'aide de quelques pièces d'argent de la valeur de six francs (1), nous nous sommes glissés plus aisément dans la petite galerie de la Chambre des Communes. Rien n'a répondu à l'idée que je m'en étais formée ; la salle est petite, et ressemble presque à une chapelle, avec une galerie élevée de douze à quinze pieds, et des rangs de siéges garnis en maroquin vert; le tout lambrissé de bois, sans ornemens. La Chambre-Haute, ou des Lords, n'est pas plus imposante. Il s'agissait, dans la séance, des récompenses et des

---

même chez les marchands, les hommes et les femmes entendent généralement le français; mais beaucoup s'abstiennent de le parler, par différens motifs; ce qui est bon à retenir.

(1) Le membre du Parlement qui nous accompagnait, nous engagea à faire cette offrande, « qui, nous » dit-il, aurait plus de force que lui-même ». C'est un usage général en Angleterre de donner quelques pièces de monnaie aux employés subalternes des établissemens publics ou particuliers. En France, on est souvent embarrassé dans ces distributions, par la crainte, ou d'être refusé, ou de blesser la personne à qui l'on offre. On n'éprouve pas cette gêne à Londres, car, si vous ne donnez rien, on vient vous demander la rétribution accoutumée.

honneurs à décerner au duc de Wellington. Toutes les propositions ont été adoptées unanimement, et pourtant les opinions sont bien partagées en Angleterre sur le compte de ce général. Que penses-tu de ces fastueuses dotations dont on comble dans ce pays celui qui porte le plus habilement l'épée de sa patrie ? Croirais-tu qu'il se mêle dans ces démonstrations publiques une certaine inquiétude jalouse de la gloire militaire de Wellington !.... D'immenses revenus peuvent-ils seuls flatter un grand cœur !

Nous avons quitté le théâtre des débats parlementaires sans en attendre la fin, et en un instant nous nous sommes trouvés sous les voûtes immenses de l'abbaye de Westminster. Je te rendrai compte de cette promenade dans le premier entretien que nous aurons ensemble. Je te dis adieu : on m'annonce la visite d'un compatriote, et je m'empresse de le recevoir.

LETTRE VII.

*A M. G***.*

Londres, le 19 mai 1814.

Enfin, mon ami, quatre lettres m'ont été remises hier, en revenant de ma tournée du matin. Les deux qui t'appartiennent ne me laissent rien à désirer. J'y reconnais cette vive sollicitude de l'amitié qui s'intéresse à tout. Il me semble aujourd'hui qu'il ne me manque plus rien : hier je croyais être abandonné de tout le monde.

Les détails que tu me donnes sur Paris me sont infiniment agréables ; mais ce qui se passe dans ma campagne est bien différent. Ainsi me voilà tout-à-fait exproprié par les Russes, et encore faut-il nourrir cette colonie à mes frais et dépens. Je ne me pique pas de stoïcisme, mais j'en ressens moins de peine que toi-même. Je conviens que la dépense est énorme ; mais qu'est-ce que cela en comparaison des malheurs de toute espèce qui ont frappé nos paysans ! Enfin c'est un mal passa-

ger qui, nous devons l'espérer, sera suivi d'un bien durable.

Cela ne m'a pas empêché de parcourir la ville de Londres dans toutes ses directions.

Nos soirées ont été partagées entre les spectacles et les sociétés. Nous avons commencé par l'Opéra italien, samedi dernier. La salle est magnifique : cinq rangs de quarante-quatre loges, garnies de draperies rouges, et éclairées par cinquante lustres, produisent un effet éclatant et sévère à la fois. Les dimensions intérieures de la salle sont semblables à celles du grand théâtre de Milan (1). Comme ce spectacle n'est ouvert que deux fois par semaine (le mardi et le samedi), on y voit réunie la plus brillante société de Londres. C'est ici, comme à Paris, que les toilettes recherchées, la richesse des parures et les jolis visages viennent se montrer aux regards curieux des gentlemen, et aiguillonner les petites rivalités des femmes. Presque toutes les loges sont louées, et sur chacune on lit les noms et qualités de leurs heureux possesseurs.

Nous avons vu jouer, ou plutôt représenter

(1) A peu près 140 pieds de longueur du fond de la scène aux loges, et 80 pieds de largeur.

Il Matrimonio segreto (le Mariage secret), suivi d'un ballet auquel, pas plus qu'Édouard, je n'ai pu rien comprendre. Mais si la beauté et la variété des costumes pouvaient prêter du talent aux acteurs, l'illusion serait parfaite. Nous nous sommes retirés à minuit et demi. Madame Catalani, qui depuis long-temps faisait les délices de Londres, vient de se brouiller avec le directeur de l'Opéra, et doit quitter incessamment les rives de la Tamise, chargée de gloire et d'argent; nous la retrouverons l'hiver prochain à Paris.

Le lendemain dimanche, sans perdre de temps, nous nous sommes réfugiés à la campagne; parce que ce jour-là Londres est un désert. Tout est fermé, à l'exception des temples qui matin et soir peuvent à peine contenir la foule des fidèles. La promenade d'Hyde-Park, située à l'extrémité ouest de la ville, est un autre point de réunion, mais où l'on voit briller et se succéder toutes les vanités du luxe. Il me serait impossible de te donner une idée du nombre et de la variété des équipages qui s'y rassemblent; c'est un spectacle unique, et par un beau temps comme celui de dimanche, je puis dire enchanteur. Nous avons été bien avisés de descendre de voiture à la porte du parc; car il aurait été fort em-

barrassant de nous retirer à volonté du fracas et de la mêlée de tant de chevaux, de roues et de piétons.

En un instant nous avons été transportés dans des lieux bien différens : le calme, la fraîcheur, l'air pur des jardins de Kensington, nous y ont retenus pendant plus de deux heures. Il est vrai de dire que nous n'avons rien de comparable à ces belles masses de verdure, à ces gazons serrés et moelleux comme des tapis de Perse. Un petit bâtiment carré, en brique, décoré du nom de palais, est la résidence actuelle de la princesse Caroline (épouse du prince de Galles). Le roi Guillaume III en a fait le premier une habitation royale, et après lui plusieurs autres princes. Notre guide nous a vanté les richesses qu'elle renferme, les superbes peintures d'Holbein, d'Albert-Durer, etc.

Nous avons quitté ce beau séjour, presque tentés d'y passer une partie de la journée; et nous nous sommes dirigés vers Richmond, surnommé le *Frascati* de l'Angleterre. Toute la route est bordée de jolies maisons d'une propreté exquise. La vue dont on jouit de la terrasse de Richmond ne peut se décrire. Nous avons bien en France les mêmes arbres, des rivières, des ponts, des prairies; mais ici

tout est d'une autre teinte, d'une autre physionomie. Ce qui m'a frappé surtout, c'est le ton rembruni de la verdure et la vigueur de la végétation. Je préfère pourtant les sites plus variés de nos campagnes.

J'aurai joui cette année de deux printemps : quand j'ai quitté la France, les lilas étaient déjà avancés ; les maronniers laissaient pencher leurs fleurs ; à peine commencent-elles à paraître dans la campagne de Richmond. Les bois y sont magnifiques, et des troupeaux de daims bondissent et animent leur solitude.

Nous avons dîné assez médiocrement dans une belle taverne, pour quarante francs, sans vin ; c'est pour rien. Nous sommes prévenus que tous les vins débités éprouvent un mélange d'eau-de-vie, qui ne nous paraît pas agréable comme aux Anglais. Je croyais que l'on exagérait à Paris la cherté des vins dans ce pays ; ceux de Bordeaux coûtent quinze francs, ceux de Bourgogne vingt francs la bouteille. Le Madère est d'un prix un peu inférieur ; le vin d'Oporto, d'un usage plus commun, est encore plus rehaussé d'eau-de-vie. La bière est notre boisson ordinaire, et nous nous en trouvons bien. Voilà de petites particularités, mais je n'en rabattrai rien ; si tu

viens un jour en Angleterre, tu sauras à quoi t'en tenir. Nous sommes rentrés assez tard à Londres, enchantés de notre journée, et moi disposant déjà ma description qui certes ne t'enchantera pas de même.



Baugean

Abbaye de Westminster.
Abbey Church of St. Peter's Westminster.

LETTRE VIII.

*A M. G***.*

Londres, le 22 mai 1814.

Je serais fort embarrassé, mon cher ami, s'il fallait te mettre au courant de tout ce que j'ai vu à Londres depuis quelques jours. Un étranger connaît mieux, en une quinzaine, les curiosités d'une capitale, que l'habitant même; et dernièrement je parlais à une Anglaise d'un établissement d'instruction publique et d'un monument qu'elle n'avait jamais vus, et que depuis plus de dix ans elle remettait chaque jour à visiter; c'est encore tout comme à Paris. Je n'omettrai pas toutefois de te parler de l'abbaye de Westminster (1). O mon ami, quel sujet de méditations que cet asile des

(1) La fondation de cette église se perd dans la nuit des temps. Après avoir été détruite par les Saxons et les Danois, elle fut rebâtie par Édouard-le-Confesseur, en 1065. Sa longueur est de 450 pieds, et sa plus grande largeur de 160. Les deux tours qui forment la façade, d'un style gothique, comme le reste de l'église, sont un des beaux ouvrages de l'architecte Christophe Wren.

tombeaux! Là, sont réunis confusément, rois, poètes, guerriers, peintres, musiciens, marins, politiques, médecins, etc.; et au milieu d'eux quelques places sont occupées par des morts étrangers. Dans le grand nombre des monumens funéraires, tu ne seras pas étonné que la plupart soient mal composés, de mauvais goût, souvent même bizarres, et quelques-uns très-beaux et d'un travail achevé; mais tous nuisent, par leur multitude, à l'effet intérieur de l'église.

En suivant les pas interrompus de notre conducteur qui donnait ses explications à la compagnie, mes yeux se portèrent sur un marbre blanc incrusté dans le mur, et je lus :

ANTONIUS PHILIPPUS
DUC DE MONTPENSIER (1),
NAT. III JULII 1775,
OBIIT 1807, ÆTATE 31.
LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS (2).

Cette simple et touchante inscription, le nom du prince mort à la fleur de son âge et sur une terre étrangère, les souvenirs que ce nom illustre réveillait dans mon esprit,

(1) Frère du duc d'Orléans.

(2) Le duc d'Orléans actuel.

tout me fit oublier le guide et le groupe d'auditeurs. Je revins alors sur mes pas, et je contemplai dans le silence les tristes ornemens que je n'avais fait qu'entrevoir.

Dans une partie de l'église, plus spécialement réservée aux poètes, je vis Saint-Évremond auprès de Shakspeare et de Handel: la place est honorable, sans doute; mais ne fut-elle pas chèrement achetée par quarante ans d'exil dans ce pays? Plus loin, une simple pierre couvre les restes de William Pitt et de Charles-James Fox, ces deux grands rivaux politiques; et pour toute inscription, on a gravé sur le sol les initiales de leurs noms.

Je m'abstiens de réflexions, quoique le sujet y prête beaucoup; j'espère que tu me sauras gré de cette réserve; mais si je suivais le conducteur dans ses descriptions, je ne finirais pas ma lettre. Rien n'est oublié, et chacun a son mot en passant. Je suis venu plusieurs fois à Westminster, et il ne change pas une syllabe. Dans cette revue générale, les surprises sont ménagées avec art, et les effigies en cire de quelques rois et reines d'Angleterre, en grand costume de leur temps, sont réservées les dernières à la curiosité publique. Il ne manquait plus que cet honneur à l'amiral Nelson qui en fut si avide. Il est posé dans l'attitude du

commandement, tout chamarré d'or et de ces décorations qui lui furent si fatales (1).

Il y a dans l'église de Westminster un grand nombre de chapelles consacrées à différens saints; mais aucune n'est aussi remarquable que celle qui est contiguë à l'église, et forme une construction séparée, à l'est. Elle passe pour un monument précieux dans le style gothique, quoique exécuté à la renaissance des arts : c'est la chapelle de Henri VII. Ce prince avare l'avait fait construire à grands frais, ainsi que le tombeau qui devait le recevoir; le tout est d'un travail riche et achevé, qui fait admirer ce que peut la patience de l'homme.

---

(1) On sait que cet amiral ne commandait jamais que revêtu de toutes les marques de ses dignités et distinctions; ce qui causa sa mort à la bataille de Trafalgar, où il fut remarqué par un matelot, et tué d'une balle qui lui traversa l'épaule et la poitrine (le 21 octobre 1806), à bord du *Victory*. Cette représentation en cire est d'ailleurs mesquine, comme toutes les autres, et ne me paraît pas reproduire dignement les traits d'un grand homme.

Le tombeau de Nelson est placé dans un des caveaux de Saint-Paul, et le char funèbre, en forme de vaisseau, sur lequel il fut transporté à Londres, est conservé dans l'une des salles de l'hôpital de Greenwich (asile des vieux marins), où son corps fut exposé pendant trois jours aux yeux de ses anciens compagnons d'armes.



Chapelle de Henri VII.
Henri the seventh's Chapel.

En quittant l'église, on nous a montré un petit bâtiment qui servait autrefois d'aumônerie, et dans lequel fut établie, vers 1474, la première imprimerie de l'Angleterre, par William Caxton, marchand mercier de Londres, quoique très-savant, et employé dans plusieurs négociations par le roi Édouard IV. Selon l'usage, nous avons payé une redevance à plusieurs gardiens distribués dans les diverses parties de l'église; le prix en est fixé (1), et d'après l'argent que nous avons ainsi distribué de côté et d'autre, nous jugeons que les faux-frais équivalent à notre dépense personnelle et journalière.

Pendant que nous sommes dans le quartier de Westminster, il faut entrer à l'amphithéâtre d'Astley, qui ne vaut pas celui des frères Franconi. Les chevaux et les cerfs sont encore les meilleurs acteurs de ce théâtre, mais inférieurs à leurs rivaux de Paris; les mélodrames et autres parades de nos boulevards sont des chefs-d'œuvre en comparaison des pièces que l'on y représente.

En revenant à notre hôtel, nous passons devant Somerset-house (maison Somerset, du nom de son premier possesseur), l'un des

(1) Environ 3 shillings pour le tout.

plus vastes édifices de Londres, situé sur le bord de la Tamise. C'est le siége de presque toutes les grandes administrations du gouvernement : la Marine, le Timbre, la Loterie, les Impôts, etc. La Société Royale, celle des Antiquaires, l'Académie des Arts, y tiennent leurs séances.

Nous étions curieux de voir les productions des peintres anglais, et, à te dire vrai, nous n'avons pas été trompés dans notre attente. Il faisait beau nous voir promener nos regards indifférens sur ces tableaux qui excitaient l'admiration des amateurs anglais. L'exposition de cette année est une collection de portraits (1) dont les originaux viennent,

---

(1) Sur près de huit cents tableaux dont se composait chacune des expositions de 1814 et 1816, plus de quatre cents étaient des portraits de différens personnages et de particuliers. Quelques tableaux de genre se faisaient remarquer par le naturel de la composition, et une entente du clair-obscur qu'on ne rencontre même pas souvent chez les artistes français. On voit que ceux de Londres étudient beaucoup la manière du Rembrandt, dont ils possèdent en grande partie les œuvres capitales. La Peinture s'honore aujourd'hui des noms de West, Fuseli, Lawrence, Owen, Wilkie, Reinagle, et de quelques autres. Les productions de ces peintres distingués, en familiarisant les yeux de leurs compatriotes avec les beautés de l'art, leur feront bientôt rejeter des exposi-



Hôtel de Sommerset.
Sommerset house.

pour la plupart, contempler leurs traits enluminés et juger de l'effet qu'ils produisent. Nous ne comptions pas rencontrer de chefs-d'œuvre dans cette galerie ; mais pour un shilling ce n'était pas la peine de s'en passer. Les collections particulières du marquis de Stafford, de MM. Hope, Angerstein, et beaucoup d'autres cabinets, sont riches en tableaux des plus grands maîtres, et là on ne se lasse pas d'admirer; toutefois l'on se souvient avec peine qu'ils furent l'ornement de nos plus belles galeries.

Tu vois, mon ami, que nous ne restons pas oisifs : il y a dans cette ville tant d'activité, tant de monde pressé, affairé, que nous pensons l'être également, et suivons le mouvement général. Jusqu'à présent je n'ai rien éprouvé de fâcheux parmi les Anglais, et tes craintes sont imaginaires. Si je ressens quelque peine, c'est d'être séparé de mes parens et de mes bons amis.

---

tions publiques cette foule de mauvais tableaux qui pervertissent le goût de leurs jeunes artistes. Flaxman dans la sculpture, et Fittler dans la gravure, possèdent un talent du premier ordre, et leurs productions sont pleines de caractère et de vigueur.

LETTRE IX.

*A M. G***.*

Londres, le 26 mai 1814.

Mon ami,

J'ai appris avec plaisir le départ des Russes, et d'après ce que tu m'annonces du dommage qu'ils ont fait dans ma maison, je ne puis guère m'en plaindre, car il pouvait être beaucoup plus considérable. Il est vrai que la consommation de ces hommes du nord était effrayante, et je crains bien que notre pays n'en souffre encore long-temps. C'est avec de pareils amis que l'on est beaucoup mieux de loin que de près.

L'état des affaires publiques est d'ailleurs aussi satisfaisant qu'il peut l'être : s'il n'y avait pas de mécontens, ce serait le plus étonnant de tous les miracles ; mais enfin il est constant que les Français sont las de révolutions, et que l'ancre de salut est aujourd'hui dans la main du roi de France.

Brisons là, mon ami ; entre nous il ne doit pas être question de politique. Ne nous exposons point sans nécessité à l'influence de ce mot perfide, car il n'y a pas d'amitié à l'abri de ses atteintes ; et d'ailleurs c'est un champ si vaste, que l'on court risque de s'y égarer.

Cependant la conversation favorite des sociétés de Londres roule sur la politique. Les actes des ministres, les discussions parlementaires, les réformes, le budget, les élections sont des sujets d'entretiens interminables. Les dames même placent leur mot dans l'occasion, et c'est presque toujours avec beaucoup de sens et de finesse.

Ce n'est pas là cependant leur principal mérite ; elles sont bonnes épouses, excellentes mères, entendent parfaitement les soins du ménage, et gouvernent bien leurs maisons ; à quelques exceptions près, c'est dans l'ordre. Il faut le dire encore, elles sont généralement jolies ; mais leurs habillemens écourtés et serrés, leur coiffure singulière, leur démarche balancée, les privent de ces grâces et de cette élégance qui prêtent tant de charme aux Parisiennes. Ici les chapeaux des femmes sont aplatis sur leur tête ; à Paris ils avaient deux pieds de haut, et montaient encore à notre départ. Quelle est la plus bizarre de ces

deux formes? Je n'admettrais pas le berger du mont Ida à décider la question, car le chapeau des Anglaises ressemble beaucoup au bonnet phrygien.

Comme je viens de te parler des Anglaises, tu désireras sans doute connaître les autres ornemens de la ville de Londres. Les églises, les hôpitaux (1), les places ou *squares* et leurs pelouses; les rues, les boutiques tiennent le premier rang. La Bourse, les hôtels de la Banque, de la Compagnie des Indes, du lord Maire ou *Mansion House* (2), Somerset-House, l'hôtel des Gardes à cheval, construits en pierre,

---

(1) Il y a vingt-deux hôpitaux ou asiles pour les malades et les infirmes. La plupart sont de beaux et vastes bâtimens parfaitement entretenus, et dont l'extérieur élégant n'annonce pas d'abord la destination. Il faut en excepter l'hôpital de Bethlem, destiné aux fous. Aux côtés de l'entrée principale, sont deux statues qui représentent deux hommes, dont l'un est frappé d'une sombre mélancolie, et l'autre agité d'un furieux délire. La composition et le travail font sans doute honneur au talent de l'artiste Cibber, mais la vue de ces deux malheureux doit avoir décidé la folie de beaucoup d'autres. (*Voyez* l'article *Améliorations*, à la suite des *Lettres*.)

(2) *Maison de résidence* du lord Maire pendant l'exercice de ses fonctions.



Hôtel du Lord Maire.
Mansion house.

sont les édifices les plus remarquables de cette ville immense, mais remarquables seulement par comparaison avec les autres bâtimens qui sont en briques, et de la plus grande simplicité. Il n'y a pas de doute que leur nombre serait beaucoup plus considérable sans le défaut de matériaux, qui élève les frais de construction à des sommes prodigieuses; car il n'y a pas de carrières de pierres auprès de Londres comme auprès de Paris, et celles que l'on emploie sont tirées de Portland, petite île distante de plus de cent milles de la capitale. On peut juger par l'église de Saint-Paul, combien de superbes monumens de l'architecture auraient enrichi Londres si les moyens de construction eussent répondu au génie de l'art.

Cette belle cathédrale (1) a été construite

---

(1) Elle a coûté 1,500,000 liv. sterl. (36,000,000 fr.), et a été trente-cinq ans à bâtir. La première pierre a été posée le 21 juin 1675, et l'église a été terminée en 1710, à l'exception de quelques ornemens qui n'ont été entièrement achevés qu'en 1723. Le fils de Wren posa la pierre la plus élevée dans la lanterne. La cathédrale de Saint-Pierre de Rome a été cent trente-cinq ans en construction. Douze architectes y ont été successivement employés sous le pontificat de dix-neuf Papes, tandis qu'un seul architecte et un seul maçon présidèrent aux travaux de Saint-Paul, le même prélat (le

sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, par Christophe Wren, à qui l'Angleterre est redevable de ses plus beaux édifices. De toutes parts le dix-septième siècle enfantait des prodiges, et dans tous les genres. Perrault en France, Le Bernin à Rome, Wren en Angleterre rivalisaient de génie et de grandeur dans la création de ces monumens qui font aujourd'hui tant d'honneur à leurs noms, à leurs princes et à leur patrie. Voilà comment les grandes nations devraient être rivales.

Wren a reçu de ses concitoyens, pendant sa vie les plus honorables distinctions, et après sa mort ils lui ont donné son église pour tombeau. Il est placé sous le dôme, qui est très-élevé, et domine de plusieurs centaines de pieds tous les édifices de Londres. Les connaisseurs disent qu'il n'est pas en proportion avec les autres parties de l'église, mais sa forme élégante et sa légèreté me semblent compenser ce défaut. Les maisons entassées auprès de Saint-Paul nuisent beaucoup plus à l'effet de ce superbe vaisseau.

Chaque année, vers la Pentecôte, on réunit dans la cathédrale tous les enfans élevés par

---

révérend D[r] Henry Compton) occupant le siége épiscopal de Londres.



Eglise de St. Paul
St. Paul's Cathedral.

la charité des habitans de Londres, au nombre de sept mille, et ils y arrivent processionnellement de toutes les parties de la ville. On dispose dans ce moment l'amphithéâtre qui occupe toute la circonférence du dôme; mais l'assemblée est ajournée jusqu'après l'arrivée de l'empereur de Russie et du roi de Prusse. Comme cette réunion n'a d'autres motifs que d'encourager la libéralité publique, les administrateurs, sûrs d'être approuvés de leurs concitoyens, ne manqueront pas cette occasion de satisfaire pleinement la vanité nationale.

Nos promenades dans Londres occupent toujours une partie de notre temps. Comme toutes les grandes capitales, celle-ci change d'aspect plusieurs fois dans la journée. De grand matin les ouvriers se rendent à leurs travaux, et, chemin faisant, se régalent la plupart d'une coupe de caillé et de petit-lait (1), dont les marchandes achèvent la distribution en une heure ou deux. Les voyageurs, presque sans bagages, se hâtent d'arriver aux voitures publiques, que la concurrence rend diligentes; et le son rauque d'une trompette signale leur

---

(1) *Voyez* l'article *Approvisionnemens de Londres*, à la suite des *Lettres*.

départ. Les boutiques de la Cité (1) sont les premières ouvertes, et successivement celles des autres quartiers. C'est alors que le mouvement commence. La richesse, l'élégance, la propreté des magasins et des boutiques, la variété des marchandises, la recherche dans la disposition de leur étalage, effacent en un instant la triste uniformité des maisons, toutes bâties en briques, et noircies par la vapeur de charbon de terre qui règne constamment sur la ville. Bientôt nombre de voitures élégantes traversent les rues dans tous les sens, et la foule se précipite sur les trottoirs. Cela est exact, mon ami, on ne marche pas, on se lance sur ces chemins de pierre (2).

Tout le monde se portant sur l'un ou l'autre côté de la rue, l'espace étroit ne permet plus de circuler librement, et c'est vraiment un

---

(1) Le quartier le plus commerçant de Londres.

(2) Les trottoirs de Londres sont recouverts de larges dalles soigneusement entretenues, et placées un peu en pente ; mais cela n'empêche pas que, promptement usées par la marche, elles ne retiennent une partie des eaux dans les temps de pluie. Ce n'est pas la magnificence qui a présidé à la construction en pierre de ces trottoirs, mais plutôt la nécessité d'établir un chemin commode, car le pavé de Londres, petit, raboteux et glissant, est impraticable pour les piétons.

travail et une étude que de s'esquiver sain et sauf de la mêlée. Encore si l'on était seulement exposé au choc d'un public honnête! mais des porte-faix avec des fardeaux sur leur tête, des brouettes, des charretiers, des garçons de toute espèce, chargés de provisions, des porteurs d'affiches, plantés comme des termes (1), s'emparent *librement* des trottoirs et obstruent les passages. A cela près, on les parcourrait avec plaisir sans s'apercevoir de la marche, et agréablement distrait par la vue des beaux magasins variés à l'infini.

L'art des marchands est ici sans égal, et ils

---

(1) Ce sont des hommes âgés, qui promènent un piquet, au haut duquel sont placées deux affiches sur les deux côtés d'une planche carrée. Ils s'installent dans les rues les plus fréquentées, et annoncent ainsi aux passagers, des expositions (*exhibitions*), des curiosités, de nouveaux établissemens ou des marchandises à bon compte. Comme il n'y a que quelques endroits assignés pour l'apposition des affiches, l'on ne voit pas à Londres, les temples, les édifices publics, les maisons royales, les hôtels, toujours investis d'afficheurs qui placardent et barbouillent de tous les côtés. Ne pourrait-on pas adopter cet usage à Paris, où il n'y a pas une place de respectée, où les plus nobles édifices, comme les plus petites maisons, sont recouverts chaque matin d'annonces souvent très-inconvenantes?

passent certainement une partie de la journée à combiner l'exposition du lendemain, et l'effet des étiquettes de leurs prix. On voit très-rarement des femmes dans les comptoirs des détaillans, et encore moins dans les grands magasins, les affaires du commerce étant exclusivement réservées à l'activité et à l'industrie des hommes.

De deux à quatre heures, l'affluence des voitures augmente encore. Les comtesses, les marquises, les baronettes, les élégantes viennent jeter un coup d'œil sur les étoffes nouvelles des magasins à la mode, ou y faire des emplettes; et il n'est pas rare de voir huit ou dix voitures arrêtées devant la même boutique. C'est aussi l'heure de la promenade aux parcs et des visites, car les visites sont une des obligations les plus impérieuses des sociétés anglaises. C'est véritablement une dette qu'il faut acquitter de son nom ou de sa personne, et l'expression usitée en fait assez connaître toute l'importance (1). Cependant on ne trouve pas chez les Anglais cette politesse exquise et gracieuse des sociétés de Paris, mais on y est plus sévère sur l'étiquette et le cérémonial, et

(1) On dit en anglais, *to pay a visit*, payer une visite.

dans un cercle on ne voit jamais des dames en demi-toilette, ni rien de négligé dans le costume des jeunes gens. Avis à ceux de Paris. Tu communiqueras cette observation à quelques-uns de nos amis, qui se croient toujours assez parés de leur tournure élégante. Je remets la suite au prochain courrier; car on vient prendre ma lettre, ce qui arrive fort à propos pour tous deux.

LETTRE X.

*A M. G***.*

Londres, le 28 mai 1814.

MON AMI,

Le fils d'un banquier de Paris, arrivé depuis quelques jours seulement pour établir des liaisons d'affaires, est venu nous voir. Il me disait hier qu'il songeait à retourner au plus vite en France, quoiqu'il eût l'agrément de son père pour prolonger son séjour, après avoir rempli sa mission. — Est-ce une ville que Londres? ajouta-t-il; où sont nos boulevards de Coblentz, notre Palais-Royal, nos fêtes de Tivoli, nos salons de Tortoni? Si je fredonne un air, on me prend pour un fou; je n'ai pas encore vu le sourire d'une Anglaise; la conversation est toujours glacée d'orgueil et de politique. Si je découvre un jardin, je n'en puis jouir que des yeux et à travers des grilles de fer; si je vais aux parcs, j'y rencontre des bestiaux. Il m'a été impossible de trouver un billard; si je demande des glaces

dans un café, on m'offre de l'eau chaude. Au spectacle, je n'ai entendu que des cris perçans, des lamentations, ou les plus basses bouffonneries. J'en ai bien assez de Londres, et je cours retenir ma place; cette idée me soutiendra jusqu'à mon départ. — Mais au moins vous resterez jusqu'à l'arrivée de l'empereur Alexandre et du roi Guillaume? — J'aimerais mieux les voir en Prusse et en Russie, répliqua-t-il.

Il ne voulut rien entendre à nos objections, et à dire vrai, Français et Parisiens comme lui, nous le combattions faiblement. Cependant notre jeune homme ne devoit pas prétendre retrouver à Londres ce qu'il affectionne tant à Paris; car les usages et les institutions d'un pays sont nécessairement en rapport avec la nature de ses productions, et avec les mœurs et le caractère de ses habitans.

Il n'y a aucun point de ressemblance, par exemple, entre le café Lloyd (1) et celui des

---

(1) Cette maison (*Coffee house*), attenant à la Bourse, dans la Cité, est l'une des plus fréquentées. Les courtiers, les assureurs, les négocians y traitent d'affaires comme à la Bourse. Le cours des marchandises, les nouvelles du commerce y sont affichées et discutées. C'est plutôt un comptoir que ce que nous nommons un

Mille Colonnes. Si les cafés de Paris n'offraient pas plus d'attraits à leurs habitués que ceux de Londres, on ne verrait pas tant de gens y consumer leur temps et leur argent, souvent pour les beaux yeux d'une limonadière, et délaisser leur famille et leur maison pour la société la plus équivoque.

La privation de bibliothèques et de cabinets de lecture nous paraît beaucoup plus sensible. Ils sont remplacés par des institu-

---

café. Chaque classe de marchands a de même une maison qu'elle fréquente habituellement. Jamais une femme ne s'y montre. On y trouve du thé, des liqueurs et de mauvais café, et l'on demanderait en vain les autres boissons de nos limonadiers. La bière même se vend chez des marchands qui ne font pas d'autre commerce, et tiennent des salles pour recevoir le public. Nous nous attendions à prendre du punch dans toute la perfection, mais on en fait à peine usage, et celui qu'on nous a servi était détestable. Ce sont les pâtissiers qui font les glaces, fort mauvaises, et servies de la façon la plus commune. Les tavernes sont des maisons de restaurateurs. Il y en a plusieurs véritablement magnifiques, et tenues avec une propreté admirable. Les salles sont vastes, ornées de glaces et de girandoles; ce qui est un grand luxe à Londres. A défaut de glaces, on pourrait se mirer dans les tables et les buffets d'acajou; mais cela ne suffit pas: Comus veut être plus délicatement traité dans ses palais.

tions littéraires, établies au moyen des souscriptions d'un certain nombre de particuliers. Nous avons été fort bien accueillis par le directeur de *Surry Institution* (M. Hartwell Horne), doué des qualités les plus aimables, et bibliographe très-instruit (1). Il eut la complaisance de nous conduire lui-même à l'Institution de Londres (*London Institution*), dont la bibliothèque est beaucoup plus considérable, et les salles de lecture beaucoup plus vastes que celles de la première; mais il faut avoir le billet d'un souscripteur pour y être admis journellement, comme dans tous les autres établissemens de ce genre (2). Tu

---

(1) M. Hartwell Horne est auteur d'un livre intitulé, *An Introduction to the study of Bibliography*, imprimé avec un luxe particulier à l'Angleterre pour ces sortes d'ouvrages. Il offre les recherches les plus curieuses sur l'histoire bibliographique.

(2) De ce nombre est l'Institution royale (*the royal Institution*), établie sous la protection du Roi, et particulièrement destinée à l'introduction des machines ou à leur amélioration. Il existe en outre plusieurs corporations savantes, dont les travaux ont éminemment contribué aux progrès de toutes les sciences. On distingue surtout la Société royale (*the royal Society*), fondée peu de temps après l'Académie française, et qui, à cette époque de troubles politiques, avait recueilli le feu

peux juger combien est restreint le nombre de personnes admises à cette faveur.

En revenant à notre hôtel, nous aperçûmes une grande foule devant une boutique, dans le Strand (1). La réunion était bruyante ; l'agitation des bras indiquait même l'exercice des boxeurs. Nous apprîmes bientôt qu'une caricature nouvelle causait tout le tumulte. Quel triomphe pour l'artiste ! Comme on prête beaucoup de finesse et d'esprit mordant aux caricatures anglaises, nous devînmes curieux à notre tour.

---

sacré, et s'occupait dans le silence de la retraite, des études les plus philosophiques. Isaac Newton en fut le premier président. Les Sociétés Jennérienne et Philanthropique, celle des Arts et Manufactures, sont également illustres et recommandables dans tous les pays, pour les importans services qu'elles ont rendus à l'humanité, au commerce et au perfectionnement des arts. Ces différentes Sociétés ont acquis plus de gloire à l'Angleterre que les plus profondes combinaisons de la politique, qui ne peut rien établir de durable quand elle se sépare des intérêts publics.

Londres possède encore de riches bibliothèques particulières, dont les plus remarquables sont celles du comte Spencer et de sir Joseph Banks, illustres amateurs et protecteurs des lettres.

(1) C'est le nom d'une rue très-commerçante qui longe la Tamise.

On peut faire des satires en peinture comme en poésie, mais il faut que le goût et les convenances retiennent quelquefois le crayon de l'artiste ; autrement, pour un trait piquant, il y en a vingt autres qui ne sont que plats ou grossiers ; et c'est ce que j'ai remarqué dans celle-ci.

Elle représente Bonaparte sous la figure d'un renard ; il cherche tous les moyens de se soustraire à une meute de chiens qui sont à sa poursuite : or, tous ces chiens sont les généraux des armées alliées, avec les noms de chacun d'eux écrits sur leur collier. Blucher saisit déjà une patte du renard, et Wellington lui saute à la gorge : les autres sont un peu plus loin et accourent sur la trace. Il y avait bien de quoi attirer la foule à la porte du marchand d'estampes, et les Anglais trouvaient fort plaisant de voir ainsi transformé leur plus grand homme de guerre.

Je suspends ma lettre pour aller prendre le thé du déjeûner ; notre hôtesse en fait elle-même les honneurs régulièrement trois fois par jour, et nous ne pourrions pas, sans impolitesse, nous soustraire à cet usage.

LETTRE XI.

*A M. G***.*

Londres, le 29 mai 1814.

Je change aujourd'hui de texte, mon ami. Il s'agit d'affaires très-sérieuses sur lesquelles je te demande la plus prompte réponse. Depuis quelques jours il circule certains bruits de guerre, qui commencent à prendre consistance. Nous sommes persuadés que ce ne sont que des contes absurdes inventés par des intrigans ou des agioteurs mécontens de la stagnation des affaires. Cette sorte de gens abonde encore plus à Londres que partout ailleurs, et on a vu des seigneurs mêmes essayer le manége des fausses nouvelles, pour faire changer à leur profit le cours des effets publics.

Mais serait-il possible qu'un aussi funeste événement vînt à éclater? Quoi! la guerre recommencerait, et le canon cesse à peine de tonner. L'Europe peut-elle se passer de repos, après que toutes ses puissances ont été vaincues et victorieuses à leur tour? Toutefois nous avons vu tant de choses extraordinaires,

qu'une nouvelle guerre n'aurait plus rien de surprenant. Dis-moi ce que l'on en pense à Paris. Les journaux anglais (1) ne contredi-

---

(1) Le nombre des journaux à Londres est très-considérable, et par cette raison, ils doivent avoir moins d'influence sur l'esprit public. Les spectateurs étant aussi divisés d'opinions que les combattans, il n'existe aucune force principale capable de se montrer en première ligne; et le Gouvernement, placé au centre d'une agitation continuelle, ne fait que plus aisément mouvoir tous ses ressorts.

Il paraît à Londres, matin et soir, ou à certains jours de la semaine, plus de quarante-cinq journaux, dont voici les principaux :

Journaux du matin.

The morning Chronicle (la Chronique du matin) est l'adversaire de tous les ministres qui ne veulent pas s'attacher modérément au parti des Wighs (*).

The morning Herald (le Hérault du matin) a été long-temps regardé comme la gazette de Carlton-house (**); et pour cette raison, il est très-répandu.

The morning Post (la Poste du matin) est devenu l'organe d'un violent parti ministériel.

The Times (le Temps). Ce journal, sans principes stables, se range toujours du parti de ceux qui le payent

(*) Opposés à la Cour par la raison que les Torys lui sont dévoués, et réciproquement.

(**) Résidence du Prince-Régent, à Londres.

sent rien à cet égard ; ils flattent au contraire les esprits d'une guerre infaillible et très-pro-

---

le mieux. Il a toujours été connu pour sa vénalité et sa corruption.

The morning Advertiser (le Moniteur du matin). Ses opinions ne sont ni achetées ni vendues, comme dans la plupart des autres journaux.

The british Press (la Presse britannique) n'a point de couleur politique.

The Day (le Jour) manque d'énergie par la même cause. (*Trad. de l'anglais.*)

Le nombre d'exemplaires de chacun de ces journaux varie de 750 à 4,000 par jour. Les premiers frais d'établissement montent de 2,000 à 5,000 liv. st. (48,000 à 120,000 fr.). Le principal bénéfice ne provient pas seulement des abonnemens ou de la vente journalière, mais des articles payés, des annonces, des notices personnelles ; ce dont les propriétaires ont tant abusé, que plusieurs se sont fait un système de vénalité, et reçoivent autant d'argent pour ce qu'ils n'insèrent pas dans leurs feuilles, que pour ce qu'ils y font paraître.

Journaux du soir.

Ils sont au nombre de huit, dont voici les titres :

The Star (l'Étoile), journal indépendant, n'adoptant aucun parti dans les affaires politiques.

The Sun (le Soleil) était l'agent malin de l'administration de Pitt, pendant la guerre qui a ruiné l'Europe.

chaine. Mais comme ils sont dans l'usage de donner aux nouvelles de France la couleur

---

The Courrier (le Courrier) fait métier de soutenir l'administration dont le crédit chancelle, afin de se faire payer ses louanges.

The Traveller (le Voyageur), feuille indépendante, respectable, et digne de la confiance de ceux qui cherchent la vérité dans un journal.

The Globe (le Globe), recommandable par la pureté de ses principes, toujours dirigés jusqu'à présent vers l'intérêt public.

The Statesman (l'Homme d'État), journal patriotique, qui, dans les temps difficiles, et lorsqu'il faut du courage pour dire la vérité, mérite la confiance et l'encouragement du peuple.

The Alfred (l'Alfred), même qualité.

The Pilot (le Pilote), feuille dévouée à l'administration du jour. (*Trad. de l'anglais.*)

Ces huit journaux sont très-répandus, et il s'en imprime depuis 1,000 jusqu'à 6,000 exemplaires chaque jour. Il y en a ensuite neuf autres, qui paraissent deux ou trois fois la semaine; neuf tous les samedis, et quinze les dimanches, outre deux gazettes en français. Le tout produit une masse de 240,000 exemplaires par semaine, donnant une valeur de 5,800 liv. st. (139,000 fr.), plus 2,400 liv. st. pour avis, annonces, etc.; sur lesquels le Gouvernement perçoit la somme de 4,000 liv. st. (96,000 fr.) par semaine, et à Londres seulement. Le produit des journaux des provinces est de 10,000 liv. st.

qui convient à leurs opinions ou à leurs intérêts, il nous est impossible d'y ajouter aucune confiance.

Tu ne peux imaginer combien ces journaux anglais débitent de mensonges. Par leur système d'indépendance, et surtout pour se faire bien venir des lecteurs, ils ne font acception

---

(240,000 fr.) par semaine, montant à 250,000 exemplaires.

On peut juger combien est importante cette branche d'industrie, et pour le Gouvernement et pour les intéressés, et combien l'empressement de lecteurs toujours avides de scandales, contribue à l'alimenter encore. D'après les qualités requises pour être un *bon* journaliste en Angleterre, il ne faut pas s'étonner d'un aussi grand nombre de gazettes.

A propos de cette quantité de journaux, les Anglais ont la *bonne foi* de convenir et d'imprimer « qu'ils peu» vent se regarder comme le peuple le plus libre et le » plus abusé de toute la terre ».

Indépendamment des feuilles politiques il s'imprime beaucoup d'ouvrages périodiques sur divers sujets. Le nombre de ceux qui paraissent tous les mois s'élève à plus de quarante-cinq. « La valeur de ces différens ouvrages » mis en circulation le premier jour de chaque mois, » monte à peu près à 4,000 liv. st. (96,000 fr.), et au » même instant ils font mettre en mouvement pour plus » de 15,000 liv. st. (360,000 fr.) d'autres ouvrages ». (*Trad. de l'anglais.*)

de personne, et méprisent toutes les convenances.

L'Empereur Alexandre est sur le point d'arriver à Londres : eh bien ! ils disent que l'on ne conçoit pas comment « Il a pu s'abaisser jusqu'à aller dîner chez madame Barras » et le prince Eugène, en si vile compagnie » ; c'est l'expression même : et cependant les princes anglais vont jouir bientôt du même honneur. Ils ajoutent que « le Roi de France » prend un ton et montre des prétentions que » l'on était loin de pouvoir lui supposer ». Voilà qui est positif, et l'esprit du pays se fait voir ici dans tout son jour. Ainsi le Roi de France devrait gouverner sous le bon plaisir de messieurs les Anglais. Ne croirait-on pas que notre Corneille créait ces vers pour leur répondre ?

Mais la reconnoissance et l'hospitalité
Sur les âmes des Rois n'ont qu'un droit limité.
Quoique doive un Monarque, et dût-il sa couronne,
Il doit à ses sujets encor plus qu'à personne (1).

Je reçois à l'instant ta lettre du 25 qui m'annonce la signature de la paix sur des bases honorables pour notre pays (1814). Cette nou-

---

(1) La Mort de Pompée, Acte I, Sc. I.

velle va déranger bien des calculs. Une personne à qui je viens de la faire lire me dit que si la nouvelle était fondée, elle serait déjà affichée au palais du lord Maire; et me voilà de nouveau rejeté dans l'incertain.

Quoi qu'il en soit, on fait en ce moment au parc de Saint-James de grands préparatifs pour la réception de l'Empereur de Russie et du Roi de Prusse. Les tours de l'abbaye de Westminster doivent être illuminées. On jette un pont sur le canal du parc, d'où sera tiré un grand feu d'artifice. Cent cinquante pièces d'artillerie sont arrivées de l'arsenal de Woolwich pour accompagner le bouquet. Plût à Dieu qu'elles ne changeassent pas de destination!

LETTRE XII.

*A M. G***.*

Londres, le 3 juin 1814.

MON AMI,

Le traité de paix est arrivé hier à Londres, et de suite un extrait en a été publié au palais du lord Maire. Plusieurs journaux ont fait deux et trois éditions pour répandre cette importante nouvelle, qui généralement a été accueillie avec joie, à l'exception pourtant du quartier qui avoisine la Bourse. Déjà des inscriptions *à la paix* se préparent en verres de couleur dans les magasins des faïenciers. Ils veulent profiter de la nouveauté, et saisir l'à-propos. Les négocians attendent avec impatience le traité de commerce qui doit suivre le traité de paix : c'est pour eux le point capital. Nous voilà donc hors d'inquiétude.

Hier nous avons joui d'un spectacle très-intéressant à *Covent-Garden*(1) : on jouait Artaxercès

(1) Ce théâtre, qui avait été entièrement détruit par un incendie en 1808, fut reconstruit dans l'espace de

(ce n'est pas de la pièce qu'il est question). On écoutait dans un profond silence; mais peu à peu il s'éleva du bruit dans la salle. Les

---

dix mois seulement, et ouvert en 1809. Celui de *Drury-Lane*, également détruit par le feu en 1809, ne fut terminé qu'en 1812. Ils sont maintenant l'un et l'autre d'une grande magnificence. La salle de Covent-Garden peut contenir deux mille spectateurs. La richesse intérieure des ornemens répond à celle de l'architecture. L'ancienne salle n'étant pas du goût du public, les dépenses extraordinaires faites pour la nouvelle nécessitaient une augmentation de prix; mais les habitués du parterre ne voulurent payer rien de plus qu'auparavant. De là vint la guerre dite des anciens prix (*old prices*), qui ne cessa qu'avec leur rétablissement. Ce théâtre est fermé pendant l'été, comme celui de Drury-Lane et de l'Opéra, après le 4 juin, jour anniversaire de la naissance du Roi. On représente à Drury-Lane et à Covent-Garden, des tragédies, des comédies et des opéra comiques, vraiment comiques; ces derniers, presque toujours imités des pièces françaises, sont étrangement défigurés, et la musique en est méconnaissable.

Le public jouit à ces spectacles d'une faveur qui me semble également servir et ses plaisirs et les intérêts des directeurs. Après le troisième acte d'une pièce en cinq actes, ou après le second d'une pièce en trois, on est admis à voir le reste du spectacle à moitié prix. De cette manière, la salle est toujours pleine, et vers les neuf heures, la foule se rassemble de nouveau comme à l'ouverture de la salle.

regards se portèrent vers les loges, et bientôt on salua par des acclamations la princesse de Galles, qui était confondue parmi les spectateurs. Ces démonstrations de joie du public à la vue de ses princes ne sont cependant pas habituelles, et cette fois elles ont été complètes. On a même demandé le *God save the King* (1) avec enthousiasme, et à l'instant ac-

---

(1) En voici le texte et la traduction. On pourrait en quelque sorte juger la différence du caractère des Français et des Anglais par celle qui existe dans les airs de leurs chansons nationales : les airs français, gais, vifs et cadencés ; ceux des Anglais, traînans et monotones.

God save great George our King,
Long live our noble King,
God save the King!
Send him victorious,
Happy and glorious,
Long to reign over us,
God save the King.

Dieu! conserve-nous le grand George, notre Roi; qu'il vive long-temps notre noble Roi! Dieu! conserve le Roi! Rends-le victorieux, heureux et glorieux; qu'il règne long-temps sur nous : Dieu! conserve le Roi!

O Lord our God, arise,
Scatter his enemies,
And make them fall!
Confound their politics;
Frustrate their knavish tricks,
On him our hearts we fix;
O save us all!

O Seigneur notre Dieu! sois son aide; disperse ses ennemis, et renverse-les; confonds leur politique; détourne-le de leurs piéges : nos cœurs lui sont dévoués; ô Dieu! sauve-nous tous!

Thy choicest gifts in store
On him be pleas'd to pour,
Long may he reign!

Daigne verser sur lui tes dons les plus précieux, qu'il règne long-temps! qu'il défende nos

teurs et spectateurs ont entonné ce chant national. D'où provenait donc cet élan? Esprit de parti, mon ami, c'est évident; ce mot est devenu fort commode; il s'applique à tout, il renferme tout. Dans cette circonstance, les *gentlemen* ont déployé un caractère chevaleresque digne du parterre français. Ce beau mouvement a dû toucher les Anglaises au cœur, et leur faire entrevoir les charmes de la galanterie. En voici la cause : dès qu'il a été certain que les souverains étrangers viendraient en Angleterre, le Prince-Régent a déclaré à la reine, sa mère, qu'il entendait ne point se rencontrer avec la princesse de Galles dans les fêtes qui seront données à la cour, pour raisons à lui connues. La correspondance a été rendue publique, et l'opinion s'est ma-

---

May he defend our laws,
And ever give us cause
To sing with heart and voice :
God save the King.

O! grant him long to see
Friendship and unity
Always increase :
May he his sceptre sway,
All loyal souls obey,
Join heart and voice, huzza!
God save the King!

lois, et que toujours nos cœurs et nos voix soient d'accord en chantant : Dieu! conserve le Roi!

O! fais-le jouir long-temps du doux spectacle de l'union et de l'amitié toujours croissantes parmi nous : que son sceptre domine au loin, que les âmes loyales lui obéissent; le cœur et la voix chantent à l'unisson : VIVE LE ROI! Dieu! conserve le Roi!

nifestée en faveur de la princesse Caroline. Les femmes surtout soutiennent vivement sa cause; et une situation aussi extraordinaire lui a gagné de nombreux partisans dans le public; et dans le Parlement, de nobles défenseurs. Quelle émotion, quels sentimens a dû éprouver cette princesse, en recevant un accueil si touchant des Anglais, lorsque son mari lui interdit sa présence! Quels que soient les motifs d'une semblable rigueur, elle ne peut pas être plus librement désapprouvée. Mais ce ne sont pas là nos affaires :

Non licet inter nos tantas componere lites.

Le triomphe public de la princesse de Galles ne pourrait-il pas déterminer par la suite un changement dans la condition des femmes en Angleterre? Déjà celles qui ont voyagé en France sont enchantées des prévenances, des égards, des attentions, des conversations charmantes dont elles ont été l'objet. Pourront-elles oublier maintenant ce qui les a si agréablement flattées? Chaque jour, presqu'en toute circonstance, ne feront-elles pas des comparaisons qui leur rendront plus sensible la privation de leurs priviléges!.... Tu peux déduire les conséquences.

Revenons à Covent-Garden. Nous avions vu

précédemment à ce théâtre la tragédie de Coriolan de Shakspeare (1). Le rôle de Coriolan

---

(1) Il vient de paraître un ouvrage intitulé *la France*, par madame Morgan, traduit de l'original anglais. Cette Irlandaise s'était récriée, dans les journaux français, sur les suppressions faites par le traducteur; mais on peut présumer qu'il a été très-réservé à cet égard, puisque l'on trouve dans le tome II (pages 125 à 143) un passage que certainement le traducteur français n'a pu laisser subsister sans la plus extrême répugnance.

Il est sans doute permis à un Anglais, même à une Irlandaise, de regarder Shakspeare comme le premier poète tragique des temps passés et futurs; mais ce qui paraîtra bien plus extraordinaire, ce qui passe toute croyance, c'est le jugement que cette étrangère porte sur notre Racine.

Madame Morgan paraît être venue exprès en France pour désenchanter les admirateurs de notre poète, et leur prouver qu'il n'existe pas dans toutes ses tragédies, *une seule image poétique, pas une observation philosophique, pas un caractère original, pas un sujet de son invention, rien enfin de ce qui peut intéresser les mœurs et les sentimens des hommes :* et (page 139) *que c'est uniquement par esprit de système que l'on écoute aujourd'hui les absurdités de Racine.*

J'ai ouï dire que madame Morgan jouissait de quelque considération littéraire dans son pays : comment le désir de plaire à ses compatriotes a-t-il pu jusqu'à ce point égarer sa plume ! Elle attaque également Voltaire, qui signala le mauvais goût et les grossièretés de Shakspeare, tout

est un de ceux que John Kemble affectionne le plus (1). Je surnommerais cet acteur le Talma

---

en admirant son génie. Elle prétend que notre poète ne savait pas l'anglais, qu'il ne le traduisait qu'à l'aide du dictionnaire, et qu'il passa quelques mois seulement en Angleterre. Madame Morgan n'aurait pas avancé ce fait, si elle eût connu la lettre de Voltaire à lord Bolingbroke, placée en tête de la tragédie de Brutus, et dans laquelle il s'exprime ainsi : *Je vous avoue, Mylord, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais passé* près de deux années *dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarrassé lorsque je voulus composer une tragédie française ; je m'étais presque accoutumé à penser en anglais*, etc. Un homme tel que Voltaire, qui s'adonne pendant deux ans à l'étude d'une langue, et dans le pays même, devait en connaître quelque chose. Il serait à souhaiter pour madame Morgan, qu'elle eût étudié aussi long-temps la langue française ; car, après avoir lu sa bizarre diatribe contre Racine, on est forcé de la plaindre, et de se dire : « Cette Irlandaise » n'entend pas le français ». (10 juillet 1817.)

(1) Cet acteur tragique est maintenant retiré du théâtre. Il a terminé sa carrière dramatique par le rôle de Coriolan, dans lequel il débuta en 1796. Il possédait un grand talent, acquis par beaucoup d'étude, mais souvent cette étude se laissait trop apercevoir. Mistress Siddons, sa sœur, plus âgée que lui, a fait aussi sa retraite, et elle sera peut-être plus difficilement remplacée que son frère, parce que le naturel était sa première qualité. C'est ainsi que le célèbre Garrick n'a pas

de Londres, mais sans le comparer à notre grand tragédien. Le dernier monologue de Coriolan a fourni à Kemble plusieurs occasions de déployer tous ses moyens; mais ce qui a entraîné des applaudissemens unanimes, c'est le moment où il se frappe de son poignard. Il est impossible de mieux frapper pour rire, et de contrefaire le mort aussi parfaitement.

Lorsque nous allons aux spectacles, dont nous sommes très-éloignés, nous ne rentrons jamais avant une heure du matin. Il nous est arrivé dernièrement de nous égarer, et nous avons reçu d'un watchman (1) l'indication exacte et obligeante de notre chemin. Il faut rendre justice à qui elle est due.

Nous désirions beaucoup aller à Epsom voir les courses de chevaux (2) qui ont eu lieu la semaine dernière. Elles sont réputées, avec

---

eu de successeur au théâtre. Son jeu inimitable lui valut une fortune de plus de trois millions, et l'honneur d'être placé, après sa mort, dans l'abbaye de Westminster, auprès de Shakspeare, et au milieu des Rois et des grands hommes de l'Angleterre.

(1) Employé de la police, qui crie les heures de la nuit. (*Voyez* l'article *Gouvernement civil de Londres*, à la suite des Lettres.)

(2) *Voyez* la Lettre III de 1816.



Maison de campagne de Garrick.
David Garrick Seat.

celles d'Ascott, les plus brillantes de toute l'Angleterre; mais les loueurs de voitures y ont mis obstacle. Ils profitent de la circonstance pour rançonner les amateurs. On nous proposait une chaise de poste pour six guinées, le dernier jour des courses. D'ordinaire on paye la curiosité, mais celle-ci nous aurait coûté trop cher.

Au surplus nous avons eu le récit très-circonstancié. C'est le *Blucher* qui a remporté le prix de 1000 l. st. Le *Bourbon* venait après. Il y a eu force paris comme de coutume.

Les journalistes annoncent diversement le jour de l'arrivée des souverains étrangers à Londres, et ils prétendent tous être parfaitement informés par leurs correspondans. Il est probable, d'après cela, que nous apprendrons leur embarquement lorsqu'ils seront déjà dans la ville. Cette incertitude rend l'attente plus vive et plus générale, et nous la partageons. Mais quelle différence dans les sentimens que doit inspirer la présence des souverains alliés à Londres ou à Paris!

Je finirai cet entretien avec toi, comme il est d'usage ici de commencer la conversation, c'est-à-dire, en te parlant de la pluie et du beau temps. Jusqu'à présent la chaleur a été douce, les rayons du soleil étant toujours af-

foiblis par l'atmosphère épaisse de Londres. Hier jeudi, la vapeur s'était tellement condensée qu'à deux heures après midi il était impossible de distinguer une personne à dix pas de soi. Le soleil donnait au brouillard une couleur jaune-pâle, et d'un effet tout semblable à celui que produisent des vers colorés. Cette obscurité a duré deux heures, et certainement elle serait regardée à Paris comme un phénomène très-extraordinaire.



Palais de St. James.
St. James's Palace.

LETTRE XIII.

*A M. G***.*

Londres, le 6 juin 1814.

Mon ami,

Samedi dernier, 4 juin, nous avions fait nos dispositions pour nous mettre en course de grand matin. La solennité du jour (1) nous attirait vers le parc de Saint-James (2). De

(1) Le 4 juin est le jour anniversaire de la naissance de Georges III, né en 1738, et Roi d'Angleterre depuis 1760. L'expression *birth-day* (jour de la naissance) est consacrée pour désigner cette fête. L'usage général, en Angleterre, est de célébrer le jour de la naissance, mais sans fêter le saint dont on a reçu le nom.

(2) Le palais de Saint-James était la résidence des Rois d'Angleterre pendant l'hiver; maintenant la Cour ne s'y rassemble que dans les grandes cérémonies. Henri VIII fit construire ce palais en 1532, sur l'emplacement d'un ancien hôpital, fondé sous l'invocation de Saint-Jacques (*Saint-James*) pour recevoir quatorze femmes lépreuses. Les bâtimens qui le composent sont en brique, d'une forme irrégulière, et de l'aspect le plus triste. Quoique les appartemens aient été restaurés

belles troupes, infanterie et cavalerie, y étaient déjà réunies, et faisaient des manœuvres. Les musiciens des gardes royales, placés devant le palais de la Reine, exécutaient fort bien des symphonies guerrières. Leur musique me paraît préférable à celle des spectacles et des concerts publics. Bientôt les voitures sont arrivées successivement au parc. La richesse, la variété, l'élégance, le bon goût des équipages nous étonne toujours : c'est la perfection en ce genre. Il n'en est pas de même de ces chaises à porteur qui amènent les douairières, les vieilles duchesses, pairesses, etc., costumées d'une manière plus antique les unes que les autres. Elles sont couvertes de poudre, de rouge, de diamans, reliques de famille, et montés du temps de la reine Anne. Quatre à cinq laquais en grande livrée, la canne à la main, suivent et précèdent la chaise. Cet équipage est vraiment burlesque, et, vers une autre époque de l'année, ressemblerait beaucoup à une mascarade.

En l'absence du roi, qui habite toujours le château de Windsor (1), la reine vient tenir

---

lors du mariage du prince de Galles, régent, on ne fera jamais de ce manoir enfumé un palais digne des Rois d'Angleterre.

(1) *Voyez* Lettre XIV.

un grand lever à son palais, et recevoir pour son auguste époux les hommages et les félicitations de toute la cour.

On aime à voir tous les sujets de Georges III célébrer, au-delà même de son règne, l'anniversaire de leur Roi malade, avec autant de respect et de zèle que lorsqu'il portait le sceptre des trois royaumes. De pareils sentimens font honneur à la nation anglaise, et n'annoncent pas qu'on ait lieu de redouter de nouvelles secousses révolutionnaires, comme voudraient le persuader quelques ténébreux politiques.

Un petit nombre de dragons occupaient les allées du parc pour contenir la foule. L'un d'eux ayant fait un geste de son sabre, fut assailli à coups de pierre, et obligé de faire retraite : un constable a rétabli l'ordre (1).

Vers les cinq heures un autre cortége vint défiler devant le palais, accompagné d'un grand concours de peuple : c'étaient les voitures de la poste, ou malles (*Mail coaches*), toutes attelées de quatre superbes chevaux; les cochers et les conducteurs habillés à neuf, en grande livrée du roi, rouge et galons d'or. Cette espèce de procession nous a paru très-curieuse.

---

(1) Officier de police qui, dans l'exercice de ses fonctions, porte une petite baguette, et arrête au nom de la loi celui qu'il en a touché.

Nous avons été dîner ensuite chez M. N***, dont nous avions accepté l'invitation. Français, il s'est fixé en Angleterre depuis plus de vingt ans, et s'est marié à une Anglaise d'un caractère aimable, et qui fait son bonheur. Sa famille, quoique très-nombreuse, vit dans l'union la plus parfaite ; ce qui n'est pas rare en Angleterre, parce que les enfans y sont élevés, dès l'âge le plus tendre, dans un grand respect de leurs parens. Combien l'oubli de ce premier principe de l'éducation n'a-t-il pas causé de désordres et de chagrins dans les familles !

Le dîner, d'une composition simple, a été servi à l'anglaise ; tous les mets cachés par des couvercles de cuivre plaqués d'argent, sont ainsi conservés chauds, et tiennent les convives dans l'attente. Les serviettes sont maintenant d'un usage presque général. Après le dessert, et quelques tours de flacon de Madère, nous sommes entrés dans la salle de billard, où l'aînée des demoiselles nous a offert le café.

Il nous restait à voir les illuminations pour terminer la journée ; mais elles n'étaient pas brillantes. Des transparens, des couronnes, des chiffres en verres de couleur décoraient les maisons de quelques fournisseurs du Roi. Néanmoins ce surcroît de lumière dans Lon-

dres produisait un effet agréable, car les rues sont très-mal éclairées. Il y a cependant une grande quantité de lanternes sur les trottoirs, mais la lumière en est faible et souvent imperceptible (1).

Nous allions sonner à notre porte lorsque nous entendîmes un grand bruit qui partait d'une rue adjacente. Le feu venait d'éclater dans une maison ; et la confusion, les cris, le mouvement étaient extrêmes. Les pompes arrivaient de tous côtés; on jetait par les fenêtres meubles et marchandises. Le malheureux propriétaire et négociant, à quelques pas de nous, appuyé contre un mur, contemplait l'incendie et sa ruine dans un morne silence. Je crains bien que cet homme n'ait pas vu le lendemain de son malheur.

On nous dit que sa maison, dans toute la rue, était la seule qui ne fût pas assurée contre le feu. Cependant les pompiers des compagnies d'assurance agissaient de concert avec ceux de la ville, et parvinrent en peu de temps à se rendre maîtres des flammes ; mais le dom-

(1) Une grande partie de la ville et des boutiques est maintenant beaucoup mieux éclairée, au moyen du gaz hydrogène qui jaillit des réservoirs, en flamme vive et brillante.

mage était considérable. L'alarme s'était répandue rapidement dans ce quartier de la Cité, où une colonne monumentale a été élevée pour éterniser le souvenir et l'exemple de l'incendie de 1666, qui réduisit en cendres plus de 12,000 maisons (1).

Ce soir donc nous sommes rentrés très-tard, et fort attristés par cet événement qui se renouvelle fréquemment à Londres, malgré les assurances, les précautions et les plus funestes exemples.

J'ai reçu ce matin ta lettre du 1er juin. Je suis fâché de ne pouvoir pas remplir les intentions de M. ***. J'aurais été charmé de contribuer à la surprise qu'il veut faire à son épouse; mais je ne me chargerai d'aucune marchandise anglaise à mon retour. J'ai déjà reçu plusieurs demandes de cette espèce. L'un désire une lorgnette de Harris, l'autre, des rasoirs *patent* (2), des aiguilles; celui-là, des hameçons; un autre, des joyaux, des étoffes, etc.;

---

(1) Voyez *Incendie de Londres,* à la suite des Lettres.

(2) Cette qualification est une des mille rubriques des marchands de Londres pour attirer les acheteurs. Leur patente est un privilége exclusif et payé pour débiter des marchandises dont la fabrication est censée perfectionnée. Presque tout ce qu'ils vendent est garanti (*warranted*), et n'en est pas meilleur.

enfin il me faudrait équiper un bâtiment de transport. Quand cessera donc cette manie de productions anglaises? Franchement, je n'ai rien vu à Londres que nous ayons à envier à nos voisins, dans quelque genre que ce soit, et nous jouissons de tout à bien meilleur compte en France.

LETTRE XIV.

*A M. G***.*

Londres, le 12 juin 1814.

Mon ami,

Depuis quelques jours il s'est opéré un grand changement dans la physionomie des habitans de Londres. Tout ce peuple si grave, si affairé, paraît maintenant avoir renoncé à toutes ses occupations. Dans plusieurs quartiers on n'entend que des acclamations, des *huzza!* des *vivat!* La foule se porte continuellement aux places publiques, aux parcs, et surtout devant certains hôtels. Chaque jour enfin ressemble à un jour de fête où toute la population se promènerait dans la ville.

Tu devines sans doute la cause d'une disposition d'humeur aussi nouvelle. L'empereur de Russie et le roi de Prusse, accompagnés d'un grand nombre d'étrangers de distinction, sont à Londres depuis mardi dernier, 7 juin. Ils ont débarqué la veille à Douvres, à six heures et demie du soir, venant de Boulogne à bord du

vaisseau amiral l'*Imprenable*, commandé par le duc de Clarence en personne.

Tu apprendras par les papiers publics les circonstances de leur débarquement et de leur arrivée à Londres, mais ce qu'on ne pourra dépeindre aisément, c'est l'enthousiasme des Anglais pour les deux souverains, et toutes les singularités qui en ont été la suite. Ce qui passe toute croyance, c'ést l'espèce d'ivresse folle dont le peuple paraît subitement attaqué dès qu'il aperçoit le maréchal Blucher et l'hetman Platow. Ces démonstrations de joie outrées envers ces deux généraux, et en présence même de leurs souverains, nous ont paru bien extraordinaires, et surtout des plus inconvenantes.

Les princes se sont montrés partout pleins de grandeur et d'affabilité. Leurs manières aussi nobles que gracieuses captivent les Anglais les plus impassibles. Ce peuple n'est vraiment plus le même depuis l'arrivée des illustres voyageurs. Deux jours auparavant des milliers d'hommes et de femmes de toutes les classes, à pied, en voiture, à cheval, se portaient depuis le matin jusqu'au soir à la rencontre des souverains, dans l'espérance d'être des premiers à les découvrir et à les escorter jusqu'à Londres. Nous avons eu nous-mêmes

la curiosité de suivre la multitude, et nous sommes ainsi arrivés à Rochester, éloigné de plus de quarante milles de Londres. Notre étonnement a redoublé sur la route. Partout les maisons étaient illuminées; le peuple chantait des refrains joyeux en vidant des pots de bière, qu'il accompagnait de brandy (eau-de-vie); les rues étaient jonchées de feuilles vertes sans cesse renouvelées; des jeunes gens portaient des branches d'arbres, d'autres les précédaient avec des flambeaux; des arcs de triomphe étaient placés de distance en distance. Tout le monde avait déjà passé deux nuits de cette manière dans l'attente des souverains, lorsque l'on apprit qu'ils avaient traversé Rochester à onze heures du matin. Il est impossible de se figurer la surprise de tous les curieux; jamais il n'était survenu un plus grand *désappointement*, et si cette expression n'eût pas été en usage, certainement on l'aurait inventée dans cette circonstance. Chacun alors est revenu dans la ville pour réparer sa mésaventure, et poursuivre à outrance les deux princes partout où ils se trouveraient.

Leur présence à Londres est d'ailleurs une nouveauté qui peut excuser l'avide curiosité du peuple. Jamais un roi de Prusse n'était venu en Angleterre, et il y a plus de cent ans

que le czar Pierre visita les chantiers de Deptford.

Le voyage de l'empereur de Russie et du roi de Prusse, en Angleterre, fera époque dans l'histoire comme les grands événemens qui l'ont précédé. Je ne puis te donner qu'une faible idée de l'aspect et du mouvement de Londres dans ce moment. L'enthousiasme est à son comble. Hier samedi, la foule assiégea le théâtre de Covent-Garden une partie de la journée. A l'ouverture des portes elle se précipita dans la salle, s'empara des loges, renversant tout ce qui lui offrait de la résistance. Les femmes même ne furent pas respectées, et les toilettes souffrirent plus d'une atteinte. Lorsque les souverains, accompagnés du Prince-Régent, parurent dans la loge magnifique qui leur était préparée, des cris de joie, des applaudissemens éclatèrent de tous les côtés de la salle, et ils recommençaient avec autant de violence à l'arrivée d'un nouveau personnage. La princesse de Galles fut accueillie avec les mêmes transports : elle fut saluée aussitôt par le Prince-Régent, qui se leva ainsi que l'Empereur et le roi de Prusse. La princesse répondit en s'inclinant avec grâce et dignité. Ce salut donné et rendu fait le sujet des malicieuses conjectures du public ; mais on souhaiterait

généralement qu'il fût le prélude d'une réconciliation sincère entre les deux époux.

Les journaux anglais sont remplis de descriptions des fêtes données à la cour en l'honneur des deux souverains. On n'y a jamais étalé autant de luxe ni de magnificence. Ainsi la cour et la ville rivalisent pour recevoir dignement leurs hôtes illustres.

Jeudi dernier nous avons improvisé une partie de campagne. En allant faire une promenade aux parcs, nous traversions Piccadilly (1). Nous nous amusions à regarder les voyageurs qui escaladaient un *stage-coach* (voiture publique), et s'établissaient dedans, dessus, devant et derrière, lorsque le conducteur nous fait signe, en nous offrant deux places qui restaient encore. Nous montons, et nous voilà partis pour Windsor, à vingt-deux milles de Londres. Un voyage à l'extrémité de l'Angleterre ne demande pas plus de cérémonie. Tu conçois tous les avantages que l'on doit retirer de cette facilité dans les communications intérieures.

Le château, la terrasse et la tour de Windsor (2) nous ont fait passer une journée agréa-

---

(1) L'une des plus belles rues de Londres.

(2) La ville de Windsor est située sur une éminence,



Château de Windsor.
Windsor Castle.

ble; mais le temps était un peu froid, et le brouillard nous empêcha de jouir entièrement de la vue des belles campagnes que l'on domine de cet endroit. Nous avons aussi parcouru cette antique forêt de Windsor qui inspira les premiers chants de Pope; le sujet nous a paru digne du poète.

On nous a fort bien reçus à l'auberge du Cerf-Blanc (*White-Hart*); mais nous avons payé à l'avenant. En France, le bon accueil de l'aubergiste, les attentions des servantes, leur bonne humeur, ne sont point comptés aux voyageurs; tout cela se paye dans les auberges anglaises, et l'on peut dire exactement que

---

dans le comté de Berk. Le château, qui est très-vaste, fut construit sous Guillaume-le-Conquérant, qui avait choisi cet emplacement comme l'un des plus pittoresques, et comme lieu de défense en même temps. C'est maintenant la résidence habituelle du roi Georges. La terrasse, qui borde une partie du château, a 1800 pieds de longueur, et passe pour une des plus magnifiques promenades de l'Europe.

Tout auprès de Windsor est le bourg d'Eton, dont le collége, devenu très-célèbre, fut fondé par Henri VI, en 1443. La reine d'Angleterre a dernièrement donné aux étudians, à leurs parens et à leurs amis, un déjeûner splendide, auquel ont assisté les princes de la Famille royale, les ministres, les officiers de la Couronne, et un grand nombre d'autres personnes de distinction.

chaque coup de sonnette accroît la somme de la dépense.

Vendredi soir, nous étions de retour à Londres ; j'y ai trouvé tes deux dernières lettres. Je vois, d'après ton accusé de réception, que plusieurs des miennes ne te sont pas parvenues ; elles auront été oubliées par les domestiques de notre hôtel (1). Ce que j'y vois de fâcheux, ce n'est pas la perte de mes narrations, mais ce silence pouvait te donner des inquiétudes. Tu n'auras plus à craindre un pareil inconvénient ; car je t'apporterai bientôt moi-même mes dernières nouvelles de Londres. Nous nous disposons à retourner en France.

---

(1) Depuis, j'ai acquis la certitude qu'il y avait eu plus que de la négligence de leur part. Chaque lettre coûte 1 shill. 2 p. (28 sous), qu'il faut affranchir à la poste de Londres ; le domestique a trouvé plus expéditif de ne point porter nos lettres, et de garder les shillings d'affranchissement. Il avait eu la précaution d'en porter quelques-unes par intervalles.

SOUVENIRS
DE LONDRES
EN 1816.

SOUVENIRS DE LONDRES.

LETTRE PREMIÈRE.

*A M. G***, à Paris:*

Londres, le 23 mai 1816.

Mon ami,

Me voici encore une fois à Londres. Avant-hier soir, à six heures, nous avons fait notre entrée dans une voiture à quatre chevaux bais superbes, qui contenait quinze personnes tant au dedans qu'au dehors. Mon intention était de prendre une chaise de poste à Douvres, mais dès que ma femme eût aperçu la malle qui arrivait en même temps que nous, elle fut enchantée de son élégance, de sa légèreté, de la vitesse des chevaux, et elle changea d'avis. Nous sommes d'abord descendus à l'un des hôtels (1) les plus fréquentés par les Français, où nous avons été parfaitement bien

(1) L'hôtel Brunet, *Leicester square.*

traités, malgré le peu de temps que nous devions y rester. N'en sois pas surpris, le propriétaire est d'origine française. L'appartement que nous avions fait retenir de Paris n'était pas encore libre, et ce n'est qu'hier que nous avons pu y être installés (1). Je ne te dirai rien de la traversée, qui a été aussi heureuse que possible. Seulement l'abordage du paquebot n'a pas été sans difficulté. Comme il se trouvait en rade, à cause de la marée basse, tous les passagers ont été confiés à un frêle esquif pour aller rejoindre ce paquebot à un quart de lieue en mer, et c'était pour ma

(1) Il est beaucoup moins coûteux de louer à la semaine ou au mois un appartement dans une maison garnie ou une maison particulière, parce que dans un hôtel, le logement et la nourriture sont d'un prix exorbitant. Le prix varie suivant l'état du local et le quartier où il se trouve : un logement garni, au premier étage, se paye deux, trois et quatre guinées par semaine. Au second, le prix diminue d'un tiers environ. Quand on prend un logement, il est nécessaire de bien s'entendre sur les fournitures et le service que l'on désire ; et quand on est près de le quitter, il faut prévenir dans les délais convenus. On trouve chez des traiteurs (*eating-house*, maison où l'on sert à manger) une bonne nourriture, en aussi petite quantité que l'on désire, et à un prix modéré. Alors on peut régler sa dépense, ce qui est impossible dans les hôtels ou les auberges.

femme commencer par une rude épreuve ; mais elle a montré un sang-froid et un courage au-dessus de mes espérances. Ah ! combien de fois nos petites maîtresses se seraient évanouies dans une pareille situation ! Elle n'a même pas été indisposée pendant le trajet, ce que je redoutais le plus à cause de la faiblesse de sa santé. Elle s'applaudit maintenant de sa persévérance, et le premier aspect de Londres lui a causé le plus grand plaisir. Il me semble qu'il y a dans cette ville encore plus de mouvement, de monde, de bruit, de voitures que la première fois que je l'ai vue.

Je ne doute pas que ce voyage ne devienne pour mon Eugénie un souvenir agréable de toute sa vie. Dans cette idée, nous emploierons utilement le temps que nous devons passer à Londres, mais je ne promets pas à ma femme une grande variété de plaisirs.

On nous avait conseillé de nous faire habiller à l'anglaise dès notre arrivée, afin de n'être pas montrés au doigt dans les rues ; nous n'en ferons rien. Hier nous sommes sortis en habits de voyage, sans être le sujet des sarcasmes, encore moins des insultes des passans. On m'avait dit à Paris qu'un Français ne pouvait sortir sans être exposé à entendre autour de lui certaine exclamation injurieuse. Ne serait-

ce pas encore une observation particulière qu'un voyageur aura généralisée? Car on aime beaucoup à généraliser maintenant; c'est plus tôt fait.

J'ai déjà remarqué d'ailleurs que nos habillemens ne diffèrent plus autant de ceux des Anglais qu'il y a deux ans. Les communications fréquentes des deux peuples amènent insensiblement quelques variations dans leurs modes, et les Anglaises aujourd'hui portent leurs chapeaux presque aussi hauts que ceux des Françaises. Ma femme cependant prendra le voile de dentelle noire, parce qu'elle n'a pas d'autre moyen pour éviter les atteintes de ces atomes de charbon de terre qui voltigent sans cesse dans l'air.

J'ai déjà terminé une affaire importante avec notre banquier, qui demeure à plus de trois milles de notre maison. Il paraît que la cherté est toujours la même. C'est ici, mon ami, qu'il fait bon avoir un coffre bien garni ; la dépense est malgré soi excessive; mais nous avons deux femmes charmantes qui embellissent notre existence, et nous devons les payer de retour. Je t'ai prié d'être exact aux jours de courrier. Tu sais quel prix je mets à tes lettres, et quel charme doit leur prêter encore le sujet dont tu vas nous entretenir.

LETTRE II.

*A M. G***.*

Londres, le 29 mai 1816.

Mon ami,

Nous sommes maintenant dans notre nouveau ménage comme si nous n'en avions jamais eu d'autre. La maîtresse de la maison est d'une amabilité, d'une complaisance rares en tout pays. On n'a pas plus d'attentions, plus de prévenances; enfin, à son langage près, nous la croirions Française. Elle est encore très-désintéressée, puisque dans le mémoire de notre dépense, il n'y a pas un schilling de plus que ce qui nous avait été annoncé à Paris. La société y est agréable et choisie; mais où existe-t-il des jouissances parfaites! Ma femme a laissé à Paris ses habillemens de soie, et ses parures : tout cela ferait merveille ici, et il faut s'en passer! Car tu sauras qu'indépendamment des spectacles, où chacun va pour son argent, nous sommes de dîners priés, de concerts, de

bals invités; ce qui est agréable sans doute, mais nécessite plus de recherche dans la toilette; car à Londres les dames semblent toujours être parées pour des cérémonies, sacrifiant le goût et l'élégance à des ornemens de fleurs, de perles et de diamans qu'elles entassent sur elles avec profusion.

Jeudi prochain nous dînerons chez un riche négociant avec deux Français, M. le comte de P**, et nombreuse société anglaise. Les billets d'invitation portent six heures; on dînera probablement à sept ou huit.

Vendredi nous ne manquerons pas les courses d'Epsom. Les paroles sont données. M. le chevalier de N***, grand amateur de chevaux, arrivé tout exprès de Paris avant-hier pour voir ces courses, sera de la partie. Il vient se débarrasser à Londres, plus promptement qu'à Paris, de quelques centaines de louis. Son logement seul par semaine lui coûte plus que la dépense entière de l'un de nous, et certes il n'est pas bien dans ses meubles. Cependant on peut vivre convenablement à Londres à un prix modéré, mais il faut connaître la ville.

J'ai reçu hier fort à propos ta lettre du 24. Tout le monde se plaint ici de la stagnation du commerce; les négocians surtout, c'est à faire pitié. Nous n'avons jamais entendu

de semblables plaintes à Paris, même dans les temps les plus difficiles; mais il est dans l'essence du négociant de ne paraître jamais content.

Toutefois il y a de la malice dans ces lamentations générales des Anglais. Ils sont malheureux par la paix; la guerre est aussi-bien leur élément que l'eau. Il faut tant nous plaindre, disent-ils, que les ministres y prendront garde à la fin, et nous arrangeront une petite guerre. Un gentleman entre : — « Monsieur, savez-vous que l'on s'égorge en France? » Je tenais ta lettre qui m'annonce le calme le plus parfait. — « Il faut que l'on s'y égorge bien tranquillement, » lui répondis-je, en lui montrant ton écrit. — « Oh! tant mieux, reprend-il; voilà comme on fabrique des nouvelles; mais aussi cela est nécessaire pour faire varier un peu les fonds; notre commerce est anéanti ».

Je ne te dirai plus un seul mot de politique, quoique nos oreilles en soient continuellement rebattues; et je vais m'interdire même la lecture des journaux.

Ce matin, en nous les envoyant au déjeûner, notre hôtesse a fait monter pour le dessert une assiette de fruit qui nous a singulièrement surpris, vu le mois qui court, vu

surtout le pays. C'était du raisin bien mûr, un peu rosé, la tige très-verte. Nous nous épuisions en conjectures; nous n'osions y toucher, de peur qu'il ne nous en coûtât quelques guinées, comme à un certain gourmand de cerises. Enfin, après consultation, nous avons appris que c'était du fruit nouveau, mais nouveau débarqué, cueilli aux îles Açores, et offert en présent à notre dame. Demain matin, j'irai moi-même dans Covent-Garden Market (1), faire emplette de deux rosiers que je ferai placer dans son salon; je sais qu'elle aime les fleurs.

Ce goût des fleurs est presque général à Londres, mais il est très-dispendieux (2). Il y a autour de la ville des serres chaudes magnifiques, où l'on cultive des plantes de toute espèce, mais qui sont d'une cherté incroyable.

Dimanche dernier nous avons fait une promenade sur la Tamise. Le bateau, son petit pavillon de toiles bleues et blanches, les deux rameurs, étaient d'une propreté qui nous

---

(1) Le marché de Covent-Garden.

(2) Les deux petits rosiers coûtèrent 10 shillings (12 fr.) le jour même du marché aux fleurs, où un amateur m'accompagnait, et m'adressa à son marchand ordinaire.

charma presqu'autant que le voyage. J'ai revû ensuite la terrasse de Richmond. Le duc et la duchesse d'Orléans, tous deux à cheval, et accompagnés de quelques personnes, passèrent devant nous. Ce même jour, le Prince-Régent et les princes ses frères étaient venus au Parc; mais dans l'impossibilité de voir les uns et les autres, nous avons été enchantés de notre partage. A la vue d'un Prince français, nous nous crûmes un moment transportés dans notre patrie, et plus près des objets de nos tendres affections.

LETTRE III.

*A M. G***.*

Londres, le 2 juin 1816.

MON AMI,

Notre conduite a été fort irrégulière la semaine passée. Nous ne sommes pas rentrés une seule fois avant une ou deux heures du matin. Les spectacles en sont en partie la cause; ils finissent trop tard; jamais on n'en est quitte avant minuit avec les acteurs, et avant une heure avec le public et les voitures. Il y a toujours dans la salle une compagnie si nombreuse, que ce n'est qu'avec le temps et la patience que l'on parvient à s'en retirer. Dernièrement à l'Opéra (1) nous sommes restés

(1) Ce théâtre a été vendu aux enchères le 16 juin 1816. M. Walter, un des co-propriétaires, s'en est rendu seul adjudicataire, moyennant la somme de 41,000 l. st. (984,000 fr.). Des querelles survenues entre les deux associés, et nuisibles à l'administration du théâtre, ont nécessité sa mise en vente. Chaque matin, ces associés faisaient afficher aux environs de l'Opéra, une note d'invectives et de griefs qu'ils se reprochaient

dans les corridors près de quarante minutes, sans pouvoir changer de place. Mais il y a certainement quelque chose de *fashionable* (1) dans ce genre de presse, car les jolies femmes ne s'en plaignaient pas. Elles sont le point de mire de tous les curieux gentlemen qui restent sous le vestibule, s'agitent sans avancer, et maintiennent ainsi la foule stationnaire pendant une heure entière. Au-dehors, la multitude de voitures qui se précipitent les unes dans les autres, prolongent encore les retards.

C'est pourtant une Française qui attire tant de monde à l'Opéra, et qui est en possession de plaire au public anglais. La voix pure et mélodieuse de madame Mainvielle-Fodor a forcé l'admiration de ses auditeurs. Cette cantatrice est décidément de mode dans les grandes sociétés; et tout le jour il n'est question dans Londres que de l'heureuse milady qui l'a possédée la veille. Mais l'habile virtuose, pour ne pas désespérer tant de seigneurs, de duchesses et de comtesses, ne paraît plus qu'un moment

---

l'un à l'autre. Rien n'est plus ordinaire à Londres que ces sortes de confidences, qui rendent le public, pour ainsi dire, arbitre des démêlés particuliers.

(1) De bon ton, à la mode.

dans un cercle, pour aller bientôt recueillir dans un autre les témoignages de la satisfaction et de la munificence des nobles lords.

Mardi dernier, le prince et la princesse (1) de Cobourg étaient à l'Opéra. Le public a manifesté par de fréquentes acclamations le plaisir que lui causait la présence de ces grands personnages, héritiers présomptifs des trois Royaumes. Partout on se presse sur leur passage; il est du bon ton de suivre leur voiture à la promenade. Les marchands, pour se mettre en vogue, vendent des étoffes, des chapeaux, des parfums, des pâtisseries *à la Cobourg;* et l'on n'est pas à la mode, si l'on ne porte sur soi quelque chose du nom de Cobourg. Dans quelques semaines pourtant le souffle léger de la Mode effacera l'idole du jour, pour la remplacer par une autre. Qu'on vienne ensuite reprocher aux Français leur inconstance et leur légèreté!

Le repas que je t'ai annoncé a été très-brillant; avec moins de luxe, peut-être eût-il été plus agréable. Il y avait aussi des mets à la Cobourg; une soupe à la tortue, obligée dans les grandes occasions; vingt convives; quatre services, et un dessert magnifique, où il ne

---

(1) La princesse Charlotte, fille du Prince-Régent.

manquait que des fruits. On a servi des vins de toute espèce, le Madère à l'ordinaire. Les dames ont quitté la table à neuf heures. Le maître de la maison a proposé aussitôt un toast (1) en l'honneur des dames; un de ses amis a répondu, et les flacons ont commencé leurs rondes précipitées. A dix heures et demie (à cause de nous), toute la compagnie se trouvait réunie dans le salon. On a pris alors le café: des tables de wisk ont été occupées, puis à minuit est venu le thé, et une collation de pâtisseries, de gelées, de fruits des îles, etc.

La société était aussi agréable que nous pouvions le désirer. Il s'y trouvait bien un petit-maître; mais sa tournure originale, son babil continuel, ses airs gracieux, l'affectation de ses manières, contrastaient plaisamment avec la gravité des autres Anglais. Qui voit un petit-maître connaît ceux des autres pays; on dirait qu'ils sont tous sortis du même moule.

Les dames, qui, au commencement du dî-

---

(1) Le mot anglais *toast* signifie *une rôtie*. Anciennement, en Angleterre, la personne qui portait une santé à la fin du repas, mettait une croûte de pain rôtie (*toast*) dans son verre; après avoir fait le tour de la table, le verre revenait au premier convive, qui buvait la liqueur et la rôtie. L'usage de la rôtie a passé, mais le mot qui l'exprimait a été conservé.

ner, disaient ne pas savoir le français, se sont trahies ensuite, et conversaient avec une grande facilité, et souvent avec esprit. Nous nous sommes retirés à une heure et demie.

Ma femme a subi dans cette occasion l'épreuve d'un usage qui n'est pas de son goût. A notre arrivée, un domestique nous a annoncés dans le salon ; c'est bien : mais à peine étions-nous entrés, que la maîtresse s'empara de la main d'Eugénie, et la présenta à toute la compagnie, en répétant son nom à chaque personne. Elle en fut quitte après une douzaine de révérences. La même cérémonie s'observe à la promenade, si les personnes qui vous accompagnent viennent à rencontrer d'autres personnes de connaissance.

Le lendemain était le jour du rendez-vous pour aller à Epsom (1). Toute la semaine il n'avait été question que des courses. — « Vous ne pouvez manquer cette fois l'occasion, nous disait-on. Le temps est superbe; vous n'avez aucune idée de ce spectacle en France; c'est ce qu'il y a de plus curieux en Angleterre ». Il ne fallait pas beaucoup de logique pour nous

(1) Village du comté de Surrey. Il est renommé pour ses eaux minérales, d'où l'on retire, en très-petite quantité, le sel connu sous le nom de *sel d'Epsom*.

persuader. — « Mais comment irez-vous ? c'est assez loin de Londres (16 milles environ) ». — « Que me dites-vous donc ? Je n'ai, ce me semble, que l'embarras du choix ». — « Pardon, monsieur, depuis plus de six semaines toutes les voitures de Londres doivent être retenues, si nous sommes toujours les mêmes Anglais, et pour vingt guinées vous aurez encore peine à en trouver une ». Cela nous refroidissait beaucoup. — « Nous verrons ». — « Mais si vous attendez encore aujourd'hui, monsieur, il n'y faut plus penser ». — « Faites-moi donc le plaisir de courir chez Bryant, dans Hay-Market, dis-je à M. John, et retenez ce que vous pourrez ». — « Que vous êtes heureux ! me dit-il en rentrant, vous aurez un landau, avec quatre chevaux et deux postillons pour dix guinées ; c'est pour rien, et j'ai conclu ». — « Comment, quatre chevaux et deux postillons ! Est-ce que vous vous imaginez que je viens exprès de Paris pour faire cet étalage ? »

J'abrège les conversations ; il fallait en passer par là. Je donne avis à nos compagnons de voyage, qui sont enchantés. A neuf heures j'entends la voiture ; nous descendons, on ouvre, et nous jetons un éclat de rire en nous enfonçant dans le landau. Nos postillons

avaient une petite veste de satin rose, un pantalon blanc, des petites bottes garnies, et le chapeau rond à poil. Nous joignons nos amateurs, et nous voilà partis.

De tous les côtés, dans la campagne, on apercevait les équipages qui suivaient la même direction. Les cavaliers en foule, au milieu des bruyères, semblaient autant de chasseurs qui poursuivaient la bête. Tout se portait sur le même point.

Nous arrivons, non pas des premiers; les postillons trouvent une place favorable parmi le triple rang de voitures qui bordaient les barrières; ils détèlent, ôtent le timon, et nous laissent là comme dans un petit pavillon. Nous observons ce qui se passe autour de nous, et nous procédons à la revue de nos provisions. Tout le monde déjeûnait en attendant le signal des courses.

Deux hommes à cheval, un petit fouet à la main, parcourent, en annonçant l'ouverture de la lice, le terrein tapissé de gazon qu'effleureront à peine les chevaux des courses (1).

---

(1) Le mot anglais *races* signifie seul *courses de chevaux ;* ce qui indique que tous les chevaux, pour être admis aux courses, doivent être de race pure anglaise. Le terrein qu'ils parcourent est d'environ un mille, un peu en pente depuis le point du départ jusqu'au but, et

Ces hommes écartent de l'intérieur des barrières les curieux qui se pressent devant la maison des juges, où se font les apprêts; et c'est la seule police apparente qui contienne la foule des spectateurs, peut-être plus turbulente que celle des autres pays.

Tout est réglé; le poids des coureurs; les qualités, l'origine, la filiation des chevaux sont reconnues. Le signal est donné; ils partent. Nous respirons à peine; on s'agite, on s'écrie: C'est le bleu! c'est le rose! Non, c'est le noir! c'est le noir! Le noir passe devant nous comme l'éclair; les autres suivent, mais il a déjà franchi le but, et a gagné un prix de 200 l. st. qui en a fait peut-être gagner dix fois autant à son propriétaire. La veille un cheval du duc d'Yorck avait rapporté au prince 50,000 guinées. On avait parié vingt contre un que son cheval n'arriverait pas. Il a tenu tous les paris, et le cheval les a gagnés. Cela est exact, et à la connaissance de tout Londres. On a vu des lords très-riches perdre toute leur fortune dans un seul jour en perdant des paris. *O insanas hominum mentes!*

Il y a eu trois courses à six chevaux cha-

---

renfermé dans toute sa longueur entre deux barrières, distantes l'une de l'autre de neuf à dix toises.

cune, et à trois quarts d'heure d'intervalle. S'il y en avait davantage dans la matinée, on les supporterait à peine. L'attention devient si vive, on s'attache tellement aux coursiers et à ceux qui les montent, que l'on éprouverait bientôt plus de fatigue que de plaisir. Après les courses, nous avons dîné sous une tente. Nous avions acheté jusqu'à des verres en route, dans la crainte de ne rien trouver; une tranche de jambon et un pot de bière se payaient une demi-guinée.

Nous remontons en voiture; les postillons sont à cheval et nous partons. Autre course. Une voiture, également à quatre chevaux, avec deux postillons jaunes, se trouvait à peu de distance devant nous. Nos hommes voulaient passer; les autres s'en aperçoivent, les évitent et poussent leur attelage. On se pique, on s'observe. Nous doublons de vitesse. J'apaise nos postillons. « Pourquoi dépasser cette voiture? il n'est pas tard, et nous ne sommes pas pressés. » Ils n'écoutent rien, et vont encore plus vite; et leurs adversaires d'en faire autant; tellement que les deux équipages étaient déjà au plus grand trot. Enfin l'humeur, la gloriole s'en mêlent; on saisit un détour, et deux coups de fouet appliqués au même instant font prendre le galop: nous pas-

sons triomphans. Mais il faut soutenir l'avantage, et nous courons le grand galop l'espace de deux milles, jusqu'au lieu de rafraîchissment, où les pauvres chevaux parviennent blancs d'écume et de sueur. A peine arrivés, les jaunes ont voulu combattre d'une autre manière leurs vainqueurs, et les provoquaient à boxer. Nous sommes enfin rentrés dans Londres sans accidens, et sans regretter notre part dans la dépense.

LETTRE IV.

*A M. G***.*

Londres, le 6 juin 1816.

Nous sommes toujours très-occupés, mon ami; les jours s'écoulent avec une rapidité inconcevable, et cependant nous n'avons aucune affaire. Jamais une journée ne se passe comme nous l'avions disposée, parce que nos amis en disposent eux-mêmes.

Tu ne pensais pas que nous trouverions si tôt des amis en Angleterre; ils y sont cependant plus communs qu'à Paris. Il n'est personne, depuis le commis jusqu'au noble lord, qui n'ait des amis partout; et journellement le marchand prend soin d'informer « le public et ses amis en général », que tout ce qu'il possède est à leur disposition. Rien ne paraît plus amical sans doute, mais tu m'as rendu trop difficile pour que je puisse bien apprécier cette amitié anglaise.

Dimanche dernier, jour de la Pentecôte, j'ai conduit ma femme dans une église catho-

lique (1). Il y avait beaucoup de monde, et j'ai payé un shilling pour entrer dans la galerie. Tous les fidèles écoutaient le service divin dans le plus profond recueillement, et sans être distraits par des chants profanes qui, accompagnés d'instrumens, ressemblaient plutôt à des ariettes qu'à des chants d'église. Ce petit temple est bien décoré dans l'intérieur; mais extérieurement, rien n'annonce la destination de l'édifice; et il en est de même des autres bâtimens consacrés au culte catholique.

Le matin, deux Anglais m'avaient introduit dans une assemblée de *quakers* ou *trembleurs* (2). La salle était déjà pleine de sectaires et d'assistans placés sur des bancs de bois. Le plus profond silence régnait dans l'assemblée depuis plus d'une demi-heure. J'eus le loisir de considérer les singulières physionomies qui étaient autour de moi. Que de bonnes têtes à peindre! et quelle variété d'expressions! Lorsqu'il passe un quaker auprès de moi, je le reconnais aussitôt à sa tournure carrée, à son chapeau à larges bords enfoncé sur ses yeux, à sa figure immobile : juge de

---

(1) Auprès de Soho square.

(2) Dans Castle street, Leicester.

l'effet d'une réunion toute composée de pareils individus !

Le silence continuait ; le sérieux imperturbable des quakers commençait à nous faire perdre le nôtre, lorsqu'une femme, saisie d'une sainte inspiration, se lève, et d'une voix aiguë et tremblotante, improvise un discours sur la charité. Tu ne peux rien imaginer de plus comique que ses gestes, ses accens modulés, ses phrases entrecoupées, et surtout ses raisonnemens. Nous nous sommes retirés dans un moment très-pathétique, où elle peignait la triste situation des orphelins, mais les « très-chers frères » n'en paraissaient pas plus émus.

Tu sais qu'il existe une multitude de sectes dans l'Église anglicane, et qu'elles ont pris naissance à l'époque où Henri VIII se sépara de l'Église catholique (1) ; mais ce qu'il y a de

(1) Bossuet, dans l'Oraison funèbre de Henriette-Marie de France, fille de Henri IV, et femme de Charles Ier, dépeint ainsi quelques-unes des sectes qui divisent l'Église anglicane : « Ne croyez pas, dit-il, que ce soit » seulement la querelle de l'Épiscopat, ou quelques chi- » canes sur la liturgie anglicane qui aient ému les Com- » munes. Ces disputes n'étaient encore que de faibles » commencemens par où ces esprits turbulens faisaient » comme un essai de leur liberté. Mais quelque chose de

remarquable chez les quakers, c'est qu'ils ont eu la prévoyance de fonder une maison de fous, uniquement destinée aux personnes de leur secte, et que cet hospice est toujours abondamment pourvu de sujets.

Lundi, nous avons été voir un des établissemens les plus considérables de Londres, et probablement de toute l'Angleterre : c'est la brasserie de MM. Barclay et Perkins. Comme elle est située presque à l'extrémité de la ville, nous avons fait ce voyage par eau, en prenant une petite barque au pont de Black-Friars (Moines noirs). Une multitude de ces barques

---

» plus violent se remuait dans le fond des cœurs; c'était » un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et une » démangeaison d'innover sans fin, après qu'on en a vu » le premier exemple.

» Ainsi les Calvinistes, plus hardis que les Luthériens, » ont servi à établir les Sociniens, qui ont été plus loin » qu'eux, et dont ils grossissent tous les jours le parti. » Les sectes infinies des Anabaptistes sont sorties de cette » même source; et leurs opinions, mêlées au Calvinisme, » ont fait naître les Indépendans, qui n'ont point eu de » bornes; parmi lesquels on voit les Trembleurs (*quakers*), » gens fanatiques, qui croient que toutes leurs rêveries » leur sont inspirées; et ceux qu'on nomme Chercheurs, » à cause que dix-sept cents ans après Jésus-Christ, ils » cherchent encore la religion, et n'en ont point d'ar» rêtée ».

se trouvent en station auprès des ponts. Pour une modique somme, elles transportent les passagers beaucoup plus promptement que ne le pourrait faire la meilleure voiture, qui, dans les rues, est arrêtée à chaque instant par des embarras de toute espèce.

Nous avons ainsi traversé une partie de Londres en descendant la Tamise. L'aspect de la ville n'a rien d'agréable de ce côté. A l'exception de Somerset-House et des vastes bâtimens d'Adelphy, on ne découvre que des rues étroites, de chétives maisons, des baraques de bois, et sur les deux rives du fleuve, des débris de matériaux de tout genre, qui les rendent inabordables. A peine a-t-on dépassé le pont de Londres (*London-Bridge*) (1), que l'on aperçoit une forêt de mâts ornés de flammes de toutes couleurs. Les vaisseaux remontent la Tamise jusqu'à ce pont, et là commence le vaste port de Londres.

---

(1) Ce pont, dont les arches ont de très-petites ouvertures, offre un passage dangereux pour les petites barques, et les passagers mettent ordinairement pied à terre un peu au-dessus, pour reprendre leur course un peu plus bas, et ils agissent avec prudence. Le danger vient de la chute rapide des eaux, dont la pente a dans cet endroit plus de trois pieds sous l'arche du milieu. Nous avons changé de bâteau pour la traverser.

Arrivés à la brasserie, munis d'une recommandation, l'un des employés en chef s'est présenté pour nous accompagner, et il s'en est acquitté avec beaucoup de complaisance, répondant à toutes nos questions de la façon la plus obligeante.

Tu ne peux, mon ami, te faire aucune idée d'un pareil établissement, parce que ses dimensions sont tout-à-fait extraordinaires, et surpassent tout ce que l'on peut raisonnablement se représenter en ce genre. Nous avons marché pendant plus d'une heure sur une double rangée de cuves qui contiennent chacune de 2,000 à 2,500 quartauts de bière, et la plus grande environ 6,000. Il y a cinquante-deux cuves en totalité (1). Les propriétaires ont fait l'inauguration de la dernière, récemment construite, en donnant un repas splendide à cinquante personnes assises à table au fond de la cuve (2).

Tout le travail qui concourt à la fabrication de la bière, s'opère par la puissance motrice

---

(1) Le service extérieur se fait par plus de cent chevaux, toujours employés au transport des barrils qui, seuls, ont coûté 70,000 l. st. (1,680,000 fr.).

(2) Ce fait est exact, et nous a été affirmé, non-seulement par la personne qui nous montrait l'établissement, mais par un des convives.

d'une machine à vapeur, de la force de trente-six chevaux, et le mouvement de cet immense appareil se fait à peine entendre. Il y a très-peu de monde occupé dans l'intérieur de la brasserie; par les procédés ordinaires, elle pourrait employer douze à quinze cents ouvriers (1).

Je te demande ce que tu penses d'une aussi grande réduction dans l'emploi des bras. J'ai souvent entendu faire beaucoup valoir les avantages que l'on retire de l'application des machines dans presque toutes les manufactures d'Angleterre; on le conçoit aisément; et ces avantages paraissent trop évidens au manufacturier, pour qu'il puisse s'inquiéter des autres résultats. Mais de quoi n'abuse-t-on pas dans le monde! Si l'on poursuit ce système des machines, quel avenir se présente à cette masse d'hommes laborieux, qui se trouveront bientôt sans travail, sans ressources, sans es-

---

(1) On compte à Londres douze principales brasseries, parmi lesquelles on distingue celle de M. Whitbread, qui s'est fait un nom célèbre dans les assemblées parlementaires. Il n'y a pas long-temps qu'une des chaudières de la brasserie de Meux entraîna, par son explosion, une partie de muraille, et occasionna la mort de plusieurs personnes, qui furent subitement inondées en passant dans la rue de cette brasserie.

pérance, et que peut-être on sera forcé d'expatrier un jour (1)! N'est-ce pas là une des causes des désordres qui ont eu lieu récemment parmi les ouvriers, dans plusieurs comtés de l'Angleterre, où ils ont brisé les métiers? J'aime mieux voir dans les ateliers de ton oncle l'industrieuse activité de deux cents ouvriers, que le mouvement mécanique et monotone des pompes et des rouages. Ici l'on fabrique; chez nous on fabrique et l'on perfectionne.

Nous faisions ces réflexions en quittant la brasserie. En peu d'instans nous nous sommes trouvés au milieu des immenses magasins de la Compagnie des Indes. La vue de cette masse prodigieuse de marchandises qui y sont accumulées donne une grande idée de la puissance du commerce. Un capitaine nous engagea à visiter son vaisseau, qui était en charge dans les bassins (*docks*) de la Compagnie. Il allait porter dans la colonie de Démérary des muni-

---

(1) On a remarqué dernièrement que les taxes pour les pauvres s'élevaient, en 1776, à 150,000 l. st., et qu'elles excédent aujourd'hui la somme de 5,000,000 liv. st. (120,000,000 fr.). La quantité de machines en tout genre que l'on a établies en Angleterre, surtout depuis l'époque citée, a sans doute contribué à cet immense accroissement de pauvres, qui sont entretenus aux dépens du public.

tions de guerre, des chevaux, des troupes, et autres instrumens de pacification, avec quelques passagers et leurs marchandises. Le capitaine nous fit voir le salon de compagnie, les chambres à coucher, les écuries, les bestiaux, les provisions de toute espèce, en nous invitant à être du voyage. Il comptait sur une traversée de trois mois, et nous lui souhaitâmes un vent favorable.

Pour revenir dans notre quartier de Soho square, nous avons traversé toute la Cité, après avoir fait une station de deux heures à la Tour de Londres. Je te parlerai une autre fois de ce bâtiment célèbre, et qui semble destiné, par la nature de ses approvisionnemens, à multiplier les plus affligeans souvenirs chez les races futures. Tout auprès de la Tour est situé l'Hôtel des Monnaies. Le gardien nous dit qu'il fallait une autorisation du directeur (lord Wellesley Pole) pour y être admis, ce qui nous fit différer la visite de cet établissement.

Chemin faisant, le hasard nous a rendus témoins des scènes burlesques qui se passent d'ordinaire dans toutes les foires de village, mais qui offraient ici des traits caractéristiques du bas peuple anglais. Nous nous sommes arrêtés un instant à la foire de Stepney (*Stepney fair*) pour considérer les jeux et la gaîté

turbulente de ceux qui prenaient part à la fête. Il y avait une grande quantité de matelots de tous les pays ; les Chinois et les Indiens n'étaient pas les plus animés. Des saltimbanques, des théâtres sur tréteaux attiraient surtout l'attention d'une partie du peuple, qui d'un autre côté s'exerçait à des jeux d'adresse ou de hasard. Cette réunion était plus bruyante que joyeuse ; et à chaque moment nous apercevions des masses de spectateurs, dont les manières brutales et les vociférations semblaient être le prélude d'un combat. Parmi les marchands, tous établis sous des tentes, ceux qui donnaient à manger étaient les plus occupés, et des pièces énormes de bœuf et de jambon disparaissaient en un moment de leurs buffets. Un combat de coqs devait être le complément des plaisirs du public.

Ce même jour nous avons dîné à Chelsea, hors des barrières de Londres, après avoir parcouru dans la ville un espace de plus de trois lieues. Pendant que je faisais ma seconde toilette (1) pour aller à Chelsea (2), on vint

---

(1) Quelque désagrément que l'on puisse éprouver à changer d'habillemens plusieurs fois pendant un jour, on y est forcé à Londres, à cause de la poussière noire qui s'attache promptement au linge et aux vêtemens.

(2) Chelsea est un joli bourg situé sur la Tamise, à un

frapper à ma porte. — « On n'entre pas! — Ce sont des lettres de France. — Entrez, entrez! » Et je reçus sept lettres pour la somme de 12 fr. (1). Quoique je te fasse mention du prix des lettres, ne diminue rien de cette partie de ma dépense. Les jours de courrier sont nos jours heureux à Londres.

---

mille du parc de Saint-James. Une suite de belles maisons et de larges trottoirs rendent l'avenue de Londres à Chelsea aussi agréable que commode. Cinq cents invalides des armées de terre sont logés et entretenus dans un hôpital qui fut commencé par Charles II, et fini sous le règne de Guillaume et de Marie. Environ dix mille autres invalides sont pensionnés aux frais de l'établissement, et cinq cents enfans d'officiers sans emploi, ou de soldats, reçoivent les bienfaits de l'éducation dans les nouveaux bâtimens de l'*Asile royal militaire*. Sir Christophe Wren fit les plans et les dessins de l'hôpital de Chelsea, dont l'architecture offre cette noble simplicité qui convient à un pareil édifice.

(1) Chaque lettre coûte 1 shill. 2 p.; mais on paye le double quand elle est chargée du plus mince billet, qui rarement échappe au tact exercé des préposés de la poste.

LETTRE V.

*A M. M***.*

Londres, le 12 juin 1816.

Mon ami,

Votre lettre m'a causé d'autant plus de plaisir qu'elle était inattendue. Comme le travail extraordinaire dont vous êtes chargé dans votre administration vous laisse peu de loisirs, je vous dois deux fois des remercîmens pour avoir fait votre épître aussi variée et aussi intéressante. Je n'ai pas le même avantage en vous écrivant à mon tour. Tous les sujets dont vous nous entretenez parlent à notre cœur, et ce qui se passe à Londres ne peut vous toucher vivement.

Pourquoi pensez-vous que notre absence puisse être de longue durée? Je ne crois pas qu'un étranger même ait jamais quitté la France sans emporter le désir de la revoir bientôt; vous savez que les Parisiens, plus que tous autres, sont très-attachés au sol natal, et nous avons en outre le bonheur de n'être pas

tout à nous. Croyez-vous maintenant que notre retour soit très-éloigné ?

Du reste, mon ami, vos souhaits et vos espérances pour les deux voyageurs sont réalisés en partie, et rien ne manquerait à leurs plaisirs, si l'absence de ce qu'ils ont de plus cher au monde, si la privation de leurs amis, ne se représentaient si souvent à leur esprit. Ce n'est pas que nous manquions ici de distractions et d'agrémens. Nous ne comptions même pas être si favorisés sur ce point. C'est maintenant l'époque de l'année où les bals et les concerts se succèdent, parce qu'après le 4 juin, jour et fête de la naissance du roi Georges III, le grand monde de Londres commence à se disperser, et va respirer l'air plus pur des campagnes. Ainsi nous prenons notre part de ces derniers plaisirs.

Le grand concert qui a été donné samedi dernier par madame Vaughan dans les salles d'*Hanover square*, avait attiré une société brillante et nombreuse. C'était le jour de la clôture ; et les premiers artistes de la capitale s'étaient réunis pour charmer les amateurs, et leur faire désirer le retour de la saison des concerts. Il est possible qu'ils aient réussi, car l'auditoire a paru très-satisfait ; et si nous n'y avons pas eu le même plaisir, je n'en accuse que notre goût peu familiarisé avec la musique

d'outre-mer. Les compositions d'Haydn et de Mozart partagèrent les honneurs du concert avec celles de Spofforth, de Knyvett, de Bishop, de Pepusch, de M. Greatorex, etc. Les musiciens, sans doute pour détruire les points de comparaisons, employèrent tout leur art à rendre méconnaissables les morceaux des deux premiers maîtres. Peut-être à un autre que vous ne dirais-je pas tout le plaisir que m'a fait éprouver la flûte harmonieuse de Drouet; je serais taxé de prévention. Il a exécuté un concerto de sa composition d'une manière ravissante, et par instant on croyait entendre deux flûtes à la fois. Je suppose que les applaudissemens prodigués à un jeune artiste anglais, qui joua du même instrument après Drouet, étaient plutôt des marques d'encouragement que de préférence. Dans l'intervalle de la première partie du concert à la seconde, les dames passèrent dans d'autres salles pour y prendre des rafraîchissemens qui étaient distribués gratis (1). En résultat, cette soirée, pour laquelle nous avions reçu des billets d'invitation, nous aurait paru fort agréable si madame Vaughan eût été plus économe de musique et de musiciens.

---

(1) Le prix du billet d'entrée était d'une demi-guinée.

Comme le font toujours des étrangers, nous ne manquons pas une occasion d'aller voir ce qui peut intéresser notre curiosité. Un intrépide marcheur excite dans ce moment l'attention publique, presqu'autant qu'une armée en campagne; on veut connaître tous les détails de chaque journée, ainsi que les chances de succès ou de perte pour les différens partis qui se sont engagés pour ou contre l'expérience.

Avant d'aller reconnaître le terrain du marcheur nous nous sommes rendus à Greenwich (1), où est situé le fameux hôpital des

---

(1) Greenwich est un beau village sur la Tamise, à cinq milles au-dessous de Londres, dans une agréable exposition. Humphry, duc de Glocester, y avait fait bâtir un palais qui fut agrandi par Henri VII et terminé par Henri VIII. Les deux reines Marie et Élisabeth sa sœur, naquirent dans ce palais, qui déjà en mauvais état, fût remplacé par un autre dont Charles II avait ordonné la construction, mais que la mort ne lui laissa pas achever. Guillaume III le fit continuer et y établit l'hôpital des marins. Une partie des bâtimens fut exécutée d'après les dessins d'Inigo Jones, et Christophe Wren acheva le reste. L'ensemble, la régularité et les belles proportions de cet hôpital le mettent au rang des plus beaux monumens de l'architecture.

2400 pensionnaires y vivent à demeure, et 3000 autres reçoivent au-dehors les secours de l'établissement, dont 150 veuves de marins font le service intérieur. Outre les

Rousseau

Hopital de Greenwich.
Greenwich Hospital.

Invalides de mer. La façade majestueuse de cet édifice, ses colonnades, sa terrasse, ses dômes le feraient prendre pour un superbe palais; et ce fut en effet sa destination première. Quand Guillaume III voulut que cette demeure de Rois devînt l'asile des marins invalides, il pensa et agit en Roi. Jamais on n'aurait imaginé de construire un hôpital avec autant de magnificence; et aujourd'hui les marins en descendant et remontant la Tamise contemplent avec une sorte d'orgueil qui les

---

vêtemens et la nourriture, qui est saine et abondante, on donne encore aux marins un shilling et demi par semaine pour des petites dépenses d'habitude, comme le tabac, le rhum, etc.

On penserait que des hommes affaiblis par l'âge et les fatigues devraient jouir, exempts de passions et dans une union parfaite, du repos qu'ils ont si chèrement achetés; malheureusement un exemple récent fait voir qu'il n'en est pas toujours ainsi. Un invalide conçut une haine profonde contre un de ses camarades nommé Price, d'un caractère paisible, et qui ne lui avait donné aucun sujet de mécontentement. Ils couchaient dans la même chambre. Une nuit l'invalide se lève, saisit un instrument de foyer, et assassine le malheureux Price dans son lit, en le frappant à coups redoublés. Condamné à mort, le meurtrier écouta la lecture de sa sentence avec la plus froide indifférence, et ne donna pas la plus légère marque de repentir au moment de l'exécution.

enflamme, ce noble refuge de la vieillesse, qu'ils regardent comme leur patrimoine, et qui doit être le terme de leurs pénibles travaux. Un asile plus modeste produirait sans doute une impression différente. Les Princes qui ont le mieux pénétré dans l'esprit et les sentimens des hommes ont toujours assuré leurs succès et la gloire de leur règne.

Nous avons examiné toutes les parties de l'hôpital, accompagnés par les différens gardiens, qui terminaient tous leurs longues explications par les *complimens* (1) d'usage.

Après le dîner (2) nous avons été faire une promenade dans le parc de Greenwich. Il domine par sa position toute la campagne de Londres; son vaste terrain, ombragé de belles masses de verdure, s'élève en amphithéâtre

---

(1) Le mot anglais *compliments*, dans cette acception, est employé pour provoquer la générosité des personnes auxquelles il est adressé.

(2) La taverne des *Trois-Couronnes* est agréablement située sur le bord de la Tamise. On y est très-bien servi et à un prix modéré. Ce serait un motif pour les voyageurs de s'y arrêter, s'il n'en existait un autre qui doit encore leur faire préférer cette maison à toute autre. Les propriétaires viennent d'être ruinés par un incendie qui a consumé une partie de leur établissement, et ils avaient une nombreuse famille.

derrière l'hôpital, et forme un point de vue très-pittoresque. En sortant du parc nous nous sommes trouvés dans les champs de *Black-heath*, (Bruyère-Noire). C'est là que nous devions rencontrer le marcheur; mais il se rafraîchissait pour le moment *avec ses amis.* Il a parié de faire onze cents milles en onze cents heures, sans interruption; c'est-à-dire, que toutes les heures il doit se mettre en marche, et faire son mille (un tiers de lieue) dans les vingt premières minutes de chaque heure. Vous voyez que ce n'est pas le chemin à faire qui est surprenant; c'est que ce malheureux, pendant plus de six semaines, nuit et jour, devra recommencer son mille. N'en perdra-t-il pas le sommeil, s'il ne succombe! Voilà bien de l'Anglais! Il n'est rien dans ce pays qui ne devienne un objet de spéculations.

Les paris qui ont lieu si fréquemment chez les Anglais tiennent à l'esprit de ce peuple commerçant. Presque toujours engagé dans des entreprises hasardeuses et lointaines, il se fait une espèce d'habitude des chances continuelles qu'il éprouve, et s'en fait même un plaisir lorsqu'il n'y est plus exposé (1).

---

(1) John et Patrick dînaient ensemble dans une taverne. En parlant d'affaires et de politique, leurs yeux se tour-

A sept heures précises, le marcheur Eton se mit en route. Il jouit d'une honnête aisance, et est boulanger de son état, ce qui sans doute lui fait mieux soutenir l'insomnie. Il est petit, se sert d'une canne, et allonge beaucoup le pas. Les gens des parieurs pour et contre le suivent pour s'assurer qu'il remplit exactement toutes les clauses du pari. Ce jeu donne ainsi de l'occupation à plusieurs personnes; mais je crois qu'on ne peut se représenter rien de plus bizarre qu'un homme qui marche fort vite pour revenir sur ses pas, et recommencer toujours le même manége. Le vent, la pluie, la grêle, le tonnerre, rien ne peut l'arrêter, il faut qu'il marche (1).

J'aime encore mieux cet exercice que celui des boxeurs, qui n'offre pas un seul côté plaisant. On trouve à Londres des salles publiques où des professeurs enseignent par principes l'art d'appliquer un coup de poing avec

---

nent vers une fenêtre dont les vitres étaient couvertes d'eau, par l'effet de la chaleur interne. John parie qu'une goutte d'eau descendra avant une autre au bas de la vitre. La gageure est tenue, et Patrick gagne 10 guinées à son ami.

(1) Eton a gagné ce pari qui était de 50 guinées seulement; mais depuis, augmentant encore sa tâche, il en a perdu plusieurs de quelques minutes.

précision et élégance. On pourrait donc, en Angleterre, donner des représentations à l'instar des Jeux Olympiques et des Pythiens. Les courses de chars y seraient plus brillantes, car il est probable que les chevaux des Grecs ne valaient pas ceux des Anglais; et une foule d'athlètes s'exerceraient au pugilat: seulement les Jeux Scéniques n'y auraient peut-être pas le même mérite que ceux de la Grèce; et les Pindares manqueraient aux vainqueurs.

En attendant le rétablissement de ces Jeux célèbres j'ai voulu connaître le Wauxhall dont les jardins et les amusemens font les délices des Anglais. Puisqu'il en est ainsi, on ne peut pas dire qu'ils soient difficiles à contenter, et les propriétaires n'épuisent pas leur imagination à varier les plaisirs de ce séjour. L'illumination seule en était brillante. Il y avait fort peu de monde; la société ne devient plus nombreuse que plusieurs jours après l'ouverture, et vers le milieu de la nuit. On avait annoncé, par extraordinaire, des danseurs de corde; et madame Saqui fit une ascension très-ordinaire au milieu des flammes du Bengale. Cependant les gentlemen extasiés se pressèrent sur ses pas, voulurent la porter en triomphe, et la reconduisirent avec de grandes acclamations. La musique même de la rotonde n'eut pas assez

de pouvoir pour les retenir plus long-temps. Enfin le maréchal Blucher n'excita pas chez eux plus d'enthousiasme. Vous voyez, mon ami, que les Anglais se passionnent aisément, et qu'un peuple aussi susceptible de sentimens exagérés peut se laisser souvent égarer par des hommes adroits et audacieux; son histoire en présente un grand nombre d'exemples.

Auprès du Wauxhall, comme dans les autres environs de Londres, se trouvent plusieurs jardins appelés *tea-gardens* (jardins à thé) où les bourgeois et les marchands viennent se récréer le dimanche avec leur famille. Ce quartier va devenir beaucoup plus fréquenté, au moyen d'un nouveau pont en fer (1) qui sera d'une grande beauté. Je n'ai jamais vu de pareilles masses de fer employées en construction; à l'exception des piles, tout est en fonte. Que d'essais, de peines et de dépenses avant d'obtenir des pièces aussi régulières et aussi solides! C'est vraiment un chef-d'œuvre.

Vous voyez, mon ami, que je prends plaisir

---

(1) Ce pont est le cinquième de Londres. Celui du Strand, auprès de Somerset-House, a été achevé en 1816. Le pont de Londres, réparé en 1756, est très-ancien et d'une forme irrégulière; il doit être reconstruit. Le pont de Westminster fut terminé en 1750, et celui de Black-Friars en 1769.

à causer longuement avec vous; mais tout ce que nous voyons à Londres ne saurait nous consoler d'avoir si mal choisi le temps de notre voyage. Vous augmentez encore nos regrets en nous annonçant le jour du mariage du duc de Berry. Comme nous n'avons pas l'espoir d'être à Paris à cette époque, nous réunirons ici quelques Français, et nous porterons des *toasts* au bonheur de la France et des augustes époux.

Dans tous les pays, ce qui arrive d'heureux pour les princes est un sujet de joie pour les peuples. On a célébré cette semaine dans toute l'Angleterre le soixante-dix-huitième anniversaire du Roi Georges III. Les officiers d'artillerie de Wolwich (1) ont donné à cette occasion un grand bal où se trouvaient réunies plus de sept cents personnes. Nous y avons passé toute la nuit. Ma femme a dansé plusieurs anglaises qui ont duré chacune trois quarts d'heure. Des cordons de soie indiquent l'espace que doivent occuper les danseurs avec leurs partners; et les musiciens jouent le même air jusqu'à ce

---

(1) Wolwich, situé à 9 milles de Londres, au bord de la Tamise, est une place de dépôt pour l'artillerie de terre et de la marine. On y fabrique aussi des instrumens de guerre. 130 élèves reçoivent dans une académie l'instruction nécessaire pour former des officiers d'artillerie et du génie, et s'exercent en même temps à la pratique.

que les figures et les passes accoutumées soient toutes épuisées. Je n'ai rien trouvé de fort divertissant dans cette espèce de danse qui n'a pas varié de tout le bal. Des diamans ou trois plumes en aigrettes, semblables à celles qui décorent les armes du Prince-Régent, formaient la coiffure des dames, et des couronnes de fleurs celle des demoiselles. Les officiers anglais ont fait très-agréablement les honneurs de leur bal. Parmi les rafraîchissemens qui étaient distribués en abondance, j'en ai remarqué d'une singulière espèce : c'était du vin chaud, et de petites tranches de jambon farci de moutarde, entre deux tartines de pain. Ce mets paraissait aussi goûté des dames que le sont chez nous les friandises servies dans les mêmes occasions. Nous sommes retournés à Londres à six heures du matin. Ainsi qu'à Paris, le temps est ici à la pluie et très-froid depuis quelques jours. S'il continuait, on aurait à craindre pour les récoltes, qui cependant donnent les plus belles espérances (1).

(1) C'était le commencement de cette pluie qui, pendant six mois consécutifs, a désolé une grande partie de l'Europe.

LETTRE VI.

*A M. G***.*

Londres, le 14 juin 1816.

Mon ami,

Je ne suis pas fâché que tu me grondes un peu; c'est une nouvelle preuve de ton attachement. Celui qui approuve toujours n'est pas un ami sûr, à mon avis. Notre second projet de voyage n'aura pas de suite.

Il est vrai que nous pouvons aisément satisfaire à Londres ce que tu appelles notre humeur curieuse. Il n'y a certainement pas de ville où l'on mette plus de moyens en œuvre pour surprendre la curiosité publique. Des jongleurs de toute espèce, sans compter les Indiens qui reviennent de Paris, annoncent chaque jour les choses les plus extraordinaires. Vous entrez au prix fixé d'un shilling, mais un peu plus avant on vous demande un supplément de deux shillings si vous désirez voir tout ce que renferme la superbe *exhibition* (exposition).

On se porte en foule à celle de Piccadilly. C'est là que se trouve maintenant la voiture de campagne de Bonaparte, prise à Waterloo. Les armes, les bijoux, la vaisselle, les nécessaires, les vêtemens qu'elle contenait sont renfermés dans des armoires vitrées comme des pièces d'histoire naturelle, qui certainement sont fort singulières. L'intérieur de la voiture est aussi complet qu'on puisse l'imaginer et disposé avec beaucoup d'art; il y a bureau, tiroirs, buffet, lit, bibliothéque, lanternes, etc. et les panneaux sont à l'épreuve de la balle.

Tu ne peux te figurer quel est l'empressement des Anglais à examiner cette voiture; c'est une procession sans fin : hommes, femmes, enfans, montent par une portière, posent un instant sur le siége du fond, et descendent par l'autre portière, en se regardant alors avec un air de satisfaction. Le produit doit être immense; mais il semble bien extraordinaire que le gouvernement permette une spéculation de ce genre. N'est-ce pas là une étrange manière de montrer à une nation le butin qu'un hasard de guerre a mis au pouvoir de ses généraux? N'en viendra-t-on pas aussi à spéculer sur les pavillons!

C'est à la tour de Londres qu'on aurait dû

placer la voiture de Bonaparte, au milieu des instrumens de destruction dont elle fut tant de fois entourée! Elle eût été en même temps un objet de consolation pour ceux des Anglais qui auraient voulu voir déposer dans la Tour cet homme trop célèbre.

Les *bazaars*, que l'on trouve dans presque tous les quartiers de la ville, sont d'une nouvelle invention; il n'y en avait pas un seul en 1814. Leur nombre, déjà très-considérable, se multiplie encore tous les jours. Ces établissemens éphémères et d'une apparence mesquine ne donnent pas une idée favorable de la situation actuelle du commerce intérieur de Londres.

Le bazaar de Soho square est l'un des plus fréquentés par la bonne compagnie. Il est composé de magasins distribués dans plusieurs grandes salles au rez-de-chaussée et au premier étage. Diverses marchandises sont exposées sur des comptoirs qui occupent toute la longueur des salles, et semblent n'avoir qu'un seul propriétaire. Tous ces objets en vente ont leurs prix cotés au rabais, mais sont effectivement plus chers que dans les magasins ordinaires, à cause de leur qualité médiocre. Comme je ne voulais pas sortir sans acheter quelque chose, j'ai fait cadeau

à Eugénie de la pelotte la plus élégante du bazaar. Je ne l'avais pas assez examinée pour remarquer ces deux inscriptions qui se perdaient dans la dorure : *Love me little*, *love me long*, et *Love your King and country for ever* (1) ; j'aurais chargé la marchande de faire mon compliment au fabricant sur le choix de ses devises, qui nous révèlent le goût modéré des Anglaises uni à la noblesse des sentimens. Je serais certain du succès de la seconde devise auprès des Parisiennes, mais je ne répondrais pas de la première : autre ciel, autre mœurs !

Nous avons vu hier la grande cérémonie de Saint-Paul, où l'on réunit tous les ans les enfans de Charité. C'est encore un grand sujet de curiosité pour les Anglais ; et comme on ne délivre qu'un certain nombre de billets dans chaque paroisse, nous avons reçu comme une faveur ceux qu'on nous a procurés. L'Empereur de Russie dit, il y a deux ans, « qu'il n'avait jamais vu de spectacle plus beau ni plus intéressant ». Sans doute la vue de tant d'enfans dans le malheur devait toucher et même affliger l'âme du Prince ; mais les An-

---

(1) Aimez-moi un peu, aimez-moi long-temps. — Aimez votre Roi et votre pays pour toujours.

glais paraissent tellement satisfaits de l'assemblée de Saint-Paul ; ils en parlent avec tant de vanité, qu'ils se trouveraient certainement à plaindre d'en être privés un jour. Encore quelques années de perfectionnement dans leurs machines et dans leur système libéral de Charité, et dix cathédrales comme Saint-Paul ne suffiront pas pour la représentation annuelle de la classe indigente de Londres.

Toutefois, la cérémonie s'est passée avec beaucoup d'ordre et de recueillement du côté des enfans ; et du côté des spectateurs, avec confusion et scandale. Plusieurs jeunes gens, qui n'avaient pas trouvé à se placer convenablement, s'avisèrent d'escalader les gradins placés au milieu de la nef. Les planches qui recouvraient cette construction n'étant pas solides, ils les entraînèrent dans leur chute, aux grands éclats de rire des assistans. Plusieurs constables s'avancèrent, armés de leur baguette, et soudain les étourdis furent dispersés. Après le sermon prononcé par le très-rév. Dr. Robert Hodgson, on entonna le *God save the King*; et la cérémonie fut terminée par un grand chœur à la louange du Seigneur, composé par Handel.

J'ai remarqué que les Anglais ne manquent pas une occasion de répéter le *God save the*

King, et qu'ils le chantent d'inspiration de cœur; ce qui fait mieux connaître, ce me semble, l'esprit de la nation et son attachement au Roi, que toutes les déclamations d'un petit nombre d'hommes intrigans, passionnés et turbulens. Si l'on prenait les principes et les opinions de quelques individus pour ceux d'une nation entière, on aurait sans contredit une fausse idée de l'esprit de cette nation. Il faut surtout établir cette distinction à l'égard de l'Angleterre, pour bien juger les véritables sentimens de ses habitans; car on nous les représente toujours prêts à tomber dans tous les désordres et les excès d'une révolution, aux seuls mots de *réforme* et de *liberté*. Si les novateurs s'attendent à voir arriver de ce côté le déclin du royaume, ils peuvent continuer leurs rêveries, et consumer leur vie dans de vains projets: les seuls mots de ralliement des vrais enfans d'Albion sont ceux de *God save the King!* Dieu, conserve le Roi!

Tu sais, mon ami, que madame R*** a remis à une autre époque son voyage en Angleterre, parce qu'elle n'était pas rassurée sur la tranquillité de ce pays. Les regrets que nous éprouvons de son absence m'excuseront auprès de toi de m'être écarté du sujet ordinaire de mes lettres. J'y reviens.

De Saint-Paul nous avons mis près d'une heure en voiture pour arriver jusqu'à *Temple-Bar* (1) (barrière du Temple), obligés de suivre la file pas à pas, et sans pouvoir changer de direction. Nous nous sommes faits ainsi attendre, bien malgré nous, chez madame H***, qui nous avait invités à dîner. Comme nous entrions dans l'appartement, madame St*** en sortait. Je fus singulièrement surpris de cette rencontre; madame H***, qui s'en aperçut, me dit que cette personne venait donner des leçons de langue française à ses filles depuis plusieurs mois, ce qui m'étonna bien davantage. Explique-moi, mon ami, comment s'est opéré un si grand changement dans la fortune de madame St***, dont la situation semblait naguère si brillante. Il paraît qu'elle soutient son malheur avec beaucoup de résignation et de courage : ses deux enfans sont avec elle. On dit que son mari est en Amérique.

---

(1) La distance est de deux tiers de mille à peu près. La porte de Temple-Bar, d'une construction assez élégante, sépare la cité de Londres de celle de Westminster. Elle est ainsi nommée à cause de sa proximité d'un bâtiment qui appartenait autrefois à l'ordre des Templiers, et qui renferme aujourd'hui deux colléges de Jurisprudence.

Comme les trois grands théâtres de Londres sont en vacances pendant l'été, nous désirions aller encore une fois à Covent-Garden avant sa clôture, qui aura lieu dans quelques jours. Madame H*** nous a offert deux places dans sa loge, et nous l'avons accompagnée. On jouait *la Femme jalouse* de Colman (1) (*the*

(1) George Colman est auteur de trois tragédies, d'une douzaine de comédies, et d'autres petites pièces qui ne sont pas sans mérite. La *Femme jalouse* est la seconde qu'il donna au théâtre, en 1761. Elle réussit par un de ces incidens qui souvent ont déterminé le succès ou la chute de beaucoup de pièces. Colman avait soumis sa comédie à Garrick, avant la représentation, et avait profité des avis de ce célèbre acteur. On joua la pièce. Pendant les quatre premiers actes et une partie du cinquième, le public était resté froid spectateur. Jamais Garrick, chargé du rôle d'Oakly, n'avait eu l'air aussi embarrassé, ni aussi inquiet sur la scène. Quelqu'un en faisait la remarque, lorsque l'actrice mistress Pritchard, la *femme jalouse* de la pièce (mistress Oakly), dans les transports d'un furieux désespoir que lui commandait son rôle, s'écria : « Oh, monstre ! homme indigne, » abominable, me laisserez-vous donc mourir sans me » prêter aucun secours ! » Dès ce moment la pièce fut ranimée, et elle finit au milieu des applaudissemens : depuis elle est restée au théâtre. C'est sans doute pour se conformer à cette tradition que miss O' Neill se démène tant aujourd'hui dans cette même scène. Cette actrice,

jealous Wife), qui n'est pas une comédie du premier ordre, même sur le théâtre anglais; mais elle est une des plus suivies, parce que miss *O' Neill* remplit le rôle principal. Je ne me permettrai pas de juger le talent de cette actrice. Lorsque dix-huit cents spectateurs paraissent émerveillés à sa vue, qu'ils l'applaudissent à chaque phrase, presque à chaque mouvement, je ne puis juger que par comparaison, et non d'après mon sentiment. Je suis donc bien certain que si une actrice, au Théâtre Français, jetait des cris aussi perçans que ceux de miss O' Neill, faisait autant de contorsions, de gestes outrés, de trépignemens, elle ne paraîtrait pas deux fois sur la scène. Les goûts diffèrent comme les pays.

---

jeune et belle, a sans doute de grands moyens, mais si elle était Française on lui aurait déjà dit :

> Ne forcez point votre talent,
> Vous ne feriez rien avec grâce.

George Colman fut pendant plusieurs années l'un des directeurs du théâtre de Covent-Garden; il acquit ensuite la propriété et le privilége de celui d'*Hay-Market* (Marché au Foin, du nom de la rue où il est situé) qui est ouvert pendant l'été seulement. Son fils en est aujourd'hui propriétaire et directeur, et fait aussi des pièces qui sont jouées sur son théâtre.

Après *la Femme jalouse*, on a joué *Jean de Paris* (*John of Paris*) avec la musique, non pas choisie de Boieldieu, ainsi que l'annonçait l'affiche, mais travestie, sans doute par esprit national. C'est comme si nous avions vu deux pièces sur le même sujet.

Je ne te dirai qu'un mot du petit spectacle de *Sadler's wells* (1) (puits de Sadler). Il y a déjà une quinzaine de jours que nous l'avons vu, et depuis, la même pièce a été jouée sans interruption. Aussi est-elle du genre des pantomimes, et son titre *Londres et Paris* fait sa fortune, et certainement tout son mérite. Je m'attendais à des rapprochemens piquans, à des caricatures plaisantes, à des traits malins, satiriques même : que j'étais loin de compte!

L'Angleterre, richement habillée, paraît,

---

(1) Ce théâtre occupe l'emplacement d'un ancien couvent qui fut supprimé lors de la réformation. Un puits qui s'y trouvait, et qu'on disait miraculeux, avait été fermé à la même époque. Sadler, en faisant construire son théâtre, se servit adroitement des eaux du puits, pour rendre le spectacle plus curieux. Dans les pièces où les torrens, les rivières et la mer sont de toute nécessité, les eaux sont amenées sur la scène, et augmentent l'illusion des spectateurs. Ainsi le puits n'a pas cessé d'être miraculeux, car il fait gagner beaucoup d'argent à son propriétaire, comme autrefois aux moines du couvent.

accompagnée de la France qui est costumée de la façon la plus bizarre, et coiffée d'un bonnet de Folie haut de trois pieds et surmonté d'un bouquet de roses. Des scènes d'un grotesque ignoble se succèdent alors, et présentent l'imitation de quelques coutumes de Paris et de Londres. Quand les baladins ont rempli leur rôle, ils disparaissent comme des ombres chinoises. Le tout est assaisonné de quelques mots de français jetés par instant, aux grands éclats de rire des hautes loges occupées par la populace. Sa joie bruyante s'est surtout manifestée en voyant l'enseigne de la *soupe maigre* d'un traiteur français. Celui-ci sert une soupe claire et une salade à son hôte, tandis que l'Anglais est assis à une autre table, au milieu des jambons et des roast-beefs. Vers la fin de la pièce arrive un militaire sur le dos duquel est écrit, *général Pillet.* Il est à l'instant saisi et jeté dans une couverture, où on lui fait faire l'exercice de Sancho Pança. Tu vois que les plaisanteries de nos voisins ne leur coûtent pas de grands efforts d'imagination ; mais le public se retire très-satisfait, et le propriétaire trouve ses auteurs excellens. Le ballet seul m'a paru assez original dans l'imitation des danses françaises. Une Anglaise contrefaisait plaisamment

les pirouettes, les jetés en l'air, et les grands écarts de nos danseuses.

Ce n'est pas toi, mon ami, qui m'as annoncé le succès prodigieux du *Chevalier de Canolle*, qui doit être, m'écrit-on, un Chevalier de fortune pour l'Odéon; mais on ne me dit pas quel est le genre de la pièce. J'espère la voir à mon retour qui n'est pas très-éloigné. Crois-tu que les représentations ne soient pas interrompues jusque-là?

LETTRE VII.

*A M. G***.*

Londres, le 18 juin 1816.

Mon ami,

Il m'a été impossible jusqu'à présent de trouver le livre que tu m'as demandé. Mes recherches m'ont fait connaître les principales maisons de librairie de la ville, et je ne regrette pas le temps que j'y ai passé. Comme la librairie est une branche importante du commerce de Londres (1), les magasins y sont en grand nombre; la plupart très-vastes, et d'une élégance recherchée. Plusieurs libraires, qui paraissaient peu s'occuper du livre que je leur demandais, mettaient une sorte d'empressement à étaler devant moi les plus belles éditions de leurs auteurs, et de grands ouvrages à figures, dont l'exécution a coûté des sommes

(1) On évalue à trente millions de francs la vente annuelle des livres imprimés à Londres.

prodigieuses. Ils m'en faisaient remarquer le luxe, la beauté et surtout la valeur; mais plus ils prodiguaient d'éloges à leurs chères éditions, plus j'étais satisfait en pensant combien de productions typographiques de la France leur sont supérieures, et n'ont pas exigé la moitié des dépenses de celles de l'Angleterre.

Je t'ai souvent entendu vanter la typographie anglaise. Tu te connais en livres, il est vrai; mais comme amateur, tu me permettras de ne point partager ton sentiment à cet égard. Les deux premiers imprimeurs de Londres ont eu la complaisance de me montrer les livres à l'exécution desquels ils ont employé les soins les plus minutieux, et qu'ils regardent comme leurs plus beaux ouvrages (1). Ils étaient sous mes yeux; mais j'avais aussi présentes à mon souvenir les éditions des deux Didot, et je les voyais plus brillantes et plus parfaites. Il n'y a pas surtout de comparaison à faire sur la beauté des types. Depuis le célèbre imprimeur de Birmingham (2), la

---

(1) *Shakspeare's Works*, London, 1791, et années suiv. 9 *vol. in-fol.* impr. par Bulmer; et *Holy Bible*, London, 1800., 7 *vol. in-fol.* impr. par Th. Bensley.

(2) John Baskerville naquit en 1706 à Wolverley, dans

gravure des caractères a fait peu de progrès en Angleterre, et s'est beaucoup perfectionnée en France. Je pense que les proportions, la forme et la coupe des lettres sont soumises à des règles de goût et de dessin qu'il n'est pas permis de changer à son gré, comme on le fait si fréquemment en Angleterre (1); les

---

le Worcestershire. En 1726, il s'établit maître d'école à Birmingham; plusieurs années après, le succès d'une entreprise commerciale le rendit possesseur d'une grande fortune, et il suivit alors son goût pour l'imprimerie. On peut juger, par le petit nombre de beaux caractères qui existent, combien il est difficile de dessiner parfaitement une lettre et de l'exécuter de même sur l'acier. Baskerville se donna une peine incroyable pour réussir dans cette partie de son art. Il passa plusieurs années, et dépensa 600 liv. st. (14,400 fr.) avant d'avoir exécuté une seule lettre qui lui plût; et après avoir encore employé des sommes considérables, il commença seulement à retirer quelques profits de ses avances et de ses longs travaux. Quatre ans après sa mort, arrivée en 1775, ses types furent achetés par la Société littéraire, formée à Paris sous le nom de Beaumarchais, et ils servirent à l'impression des œuvres de Voltaire, qui fut faite à Kehl. Cette édition de Voltaire est donc pour ainsi dire tout étrangère.

(1) Les Anglais inventent tous les jours de nouvelles formes de lettres, plus bizarres les unes que les autres, et les employent dans les annonces, dans les titres et dans

types qui s'éloignent de ces règles sont dépourvus d'élégance, et nuisent toujours à l'effet de l'impression.

Cependant les Anglais employent beaucoup de moyens (1) pour donner de l'éclat à leurs éditions de luxe, et leurs vignettes gravées sur bois ont été jusqu'à présent inimitables.

---

les livres mêmes, qu'ils veulent ainsi faire remarquer davantage. Il existe une fabrique de lettres de toutes espèces dans le Strand, où j'en ai mesuré qui avaient près de quatre pieds de hauteur. Aussi rien n'est-il plus singulier que les inscriptions placées au-dessus des boutiques, et composées avec ces lettres. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que leurs dimensions croissent tous les jours, parce qu'aussitôt qu'un marchand en a fait placer d'une nouvelle grandeur, le voisin qui perd ainsi l'effet des siennes, s'empresse d'enchérir sur les dernières posées. Il est donc impossible de prévoir jusqu'à quelle hauteur les fera parvenir la rivalité des marchands, très-persévérante de sa nature, et qui l'est encore plus entre ceux de Londres.

(1) Le satinage surtout donne un grand brillant à leurs livres, mais découvre à l'œil tant soit peu exercé, les plus légères imperfections de l'impression. Comme on satine presque tous les livres en Angleterre, les procédés du satinage y ont reçu des améliorations sensibles. L'un de ces procédés consiste à appliquer des châssis de fer chaud sur des cartons lisses, entre lesquels sont placées des feuilles humides qui viennent d'être imprimées. On met ensuite les cartons et les feuilles en presse.

Ce genre de gravure est porté à un tel degré de perfection, que la taille-douce ne peut y atteindre. L'effet en est tout différent, et ne produit pas le ton moelleux ni le relief de la gravure en bois.

Quant aux livres ordinaires du commerce, la librairie française a, jusqu'à présent, une supériorité incontestable dans leur fabrication, et elle coûte beaucoup moins. Les éditions stéréotypes des deux pays ont leurs avantages et leurs défauts; mais les nôtres sont encore généralement mieux imprimées (1). Il

(1) Les Anglais ont aussi leurs éditions *compactes*, et on pourrait leur laisser l'honneur de l'invention. Mais ces éditions ont été conçues de manière à ne pas fatiguer les lecteurs, et sont faites avec une sorte d'élégance qui ne dépare pas du moins le mérite des ouvrages. L'excessive cherté des livres en Angleterre a été une cause plausible de réduire à un petit nombre de volumes les collections des meilleurs ouvrages de ce pays. Le même motif était-il applicable à la librairie française? Toutes les éditions compactes que l'on imprime aujourd'hui à Paris, sans parler de leurs inconvéniens, qui sautent aux yeux, sont d'une exécution inférieure à celle des éditions les plus communes, et ne pourront jamais avoir aucune valeur dans le commerce.

Je trouvais ici l'occasion de parler de la *Liberté de la presse;* mais cette question a été tellement débattue, que je courrais risque de reproduire les mêmes idées, et

est donc vrai, mon ami, que sous tous les rapports la prééminence appartient aujourd'hui à la typographie française; et il serait bien déplorable qu'il en arrivât autrement. Le pays qui a la gloire de posséder les chefs-d'œuvre les plus parfaits de l'esprit humain pourrait-il se laisser surpasser dans l'exécution des livres immortels qui les renferment!

Le système des machines encore appliqué

---

d'y ajouter les miennes, sans donner une solution plus satisfaisante sur cette matière. Pour juger les effets de cette Liberté, il faudrait connaître la somme des biens et des maux dont elle a été la cause directe ou indirecte en Angleterre, depuis 1694, époque où l'expérience en fut commencée, et où les anciennes lois sur la presse cessèrent d'être en vigueur. Il ne faut pas oublier que les institutions d'un peuple ne peuvent être applicables, sans modifications, à un autre peuple, quand ils seraient tous deux les plus civilisés de la terre. Cette observation n'est pas neuve sans doute; et cependant vous trouvez tous les jours des hommes qui veulent que tout ce qui se fait en Angleterre y soit bien fait, et que vous profitiez de ses exemples sans aucune distinction de pays, de mœurs, ni de caractère. Je crois donc pouvoir leur faire remarquer que le sentiment des Anglais sur la *Liberté de la presse* est celui-ci : « *Il est évident que nous » sommes le peuple le plus libre, bien que le plus » abusé de toute la terre* ». Voilà une singulière liberté! Partout les extrêmes se touchent; tenons donc le milieu.

à l'imprimerie et à la fabrication du papier en Angleterre, opposeront certainement de grands obstacles à leur perfectionnement.

Combien n'y a-t-il pas encore de genres de travaux et de manufactures où l'établissement des machines pourrait devenir un bienfait pour l'humanité! Elles suppléeraient alors des ouvriers qui toujours exposés à l'action du feu, de l'eau ou d'un air infecté, traînent une vie misérable et languissante. Mais l'appât du gain dirige le plus souvent l'esprit des inventeurs, et non le soulagement de leurs semblables. Les améliorations de cette espèce arrivent toujours lentement.

J'ai vu dernièrement la presse (1) du jour-

---

(1) L'invention de cette presse est due à un Allemand, M. Koenig, qui en fit les premiers essais à Londres dans le mois d'avril 1811, après seize ans de travail et de persévérance. Au moyen de quelques changemens., et avec deux ouvriers seulement, la presse fut en état d'imprimer huit cents feuilles par heure du journal le *Times*, dont les dimensions excèdent de moitié celles du *Moniteur*. Cette presse est montée sur une table, et son action a lieu par des cylindres. Aux deux extrémités de la machine sont deux grands cylindres garnis, qui reçoivent les feuilles de papier, et les impriment sur la forme qui s'y présente par un mouvement de *va-et-vient* sans interruption. Un ouvrier place les feuilles sur chaque

nal anglais le *Times*. Elle est mise en mouvement par une machine à vapeur de la force de quatre chevaux, et comme elle est la première qui ait été établie en Angleterre, ses rouages sont très-compliqués. Les proprié-

---

cylindre, et un enfant les enlève quand elles sont imprimées. Quatre autres cylindres, placés au milieu, et par paire, servent à triturer l'encre qui s'échappe d'une ouverture supérieure, et un dernier cylindre garni la transmet à la forme. (*Voyez* l'Explication complète de cette machine, insérée dans le IX[e] volume des *Archives des découvertes et inventions nouvelles pour l'année* 1816.)

Deux Anglais ont récemment amené à Paris le modèle d'une nouvelle presse qui a beaucoup de rapports avec celle du *Times;* mais la machine est mise en jeu par une simple manivelle. Les cylindres de l'encre ont la même disposition, et les pages, au lieu d'être placées sur une plate forme, sont fixées à un cylindre carré, à plusieurs pans, qui prend l'encre du cylindre supérieur. Toutes ces machines, qui ont coûté beaucoup de peines et d'argent, sont très-ingénieuses sans doute, les pièces qui les composent sont d'un travail achevé; mais leurs résultats sont et seront toujours très-inférieurs à ceux des procédés ordinaires.

Il n'en est pas de même de la presse faite d'après un modèle de lord Stanhope; elle réunit la force à la précision du mouvement, et donne une grande netteté à l'impression. Dans les arts, il est souvent plus utile de perfectionner que d'inventer.

taires m'ont dit qu'elle serait simplifiée. Les résultats de cette machine sont très-médiocres comme impression, mais remplissent parfaitement le but de l'inventeur, qui était d'obtenir une grande célérité dans le travail. Cette presse est donc bonne tout au plus pour des Journaux. Mais je fus bien surpris d'en voir une autre à moitié construite et qui devait imprimer toutes sortes de livres. Elle coûtera 3000 liv. st. (72,000 fr.). Je crois assez connaître le mécanisme de l'impression pour juger qu'on n'exécutera jamais rien de passable au moyen de cette machine qui doit tirer les deux côtés de la feuille par le même mouvement. O Guttemberg! que de moyens on invente pour faire rétrograder ton art!

Malgré le mauvais temps qui est ici continuel et accompagné d'un épais brouillard, nous avons fait samedi dernier un petit voyage à 32 milles de Londres, dans le Hertfordshire. On nous avait plusieurs fois parlé d'une machine très-curieuse qui fabrique, toute seule, du papier sans fin. Comme l'inventeur est Français (M. Didot Saint-Léger), nous nous sommes facilement déterminés au voyage. Il existe beaucoup d'autres inventions qui n'appartiennent pas en propre à nos voisins, mais dont ils aiment assez à

confondre l'honneur avec l'usage qu'ils en font.

La campagne que nous avons parcourue est bien cultivée, coupée de prairies artificielles, et ornée de jolis *cottages*. Nous avons rencontré sur la route plusieurs troupes de Bohémiens (1), hommes, femmes et enfans couverts de haillons, et couchés pêle-mêle sous des huttes de branches d'arbres. Ces malheureux traînent ainsi leur existence, changeant de lieu, après y être restés quelques jours à la charge des habitans de la commune, ou lorsqu'ils ont commis quelque vol, ce qui cependant est assez rare. Les habitans n'ont pas le droit de les chasser sans motif, et s'ils leur refusaient des alimens, toute la commune en serait bientôt infestée. Ils ont passé auprès de notre voiture sans nous demander l'aumône, et pour gagner quelque argent ils courent les fêtes et les foires de village, où ils disent la bonne aventure.

Voilà une singulière classe d'habitans pour la Grande-Bretagne! mais le peuple accoutumé à voir ces vagabonds vivre en plein air et changer de place à volonté, ne trouve rien dans ses coutumes qui ressemble mieux à de

(1) Appelés en anglais *Gypsies* (Égyptiens).

la liberté ; et on lui laisse ses Bohémiens pour sa propre satisfaction.

Nous avons été cinq heures en route pour arriver à la fabrique de papier de *Two-Waters* (les Deux-Eaux). Nos quatre mêmes chevaux des courses d'Epsom ont fait le chemin d'une seule traite. A peine dételés, et couverts de sueur, les postillons les ont menés dans la rivière. Il faut croire que cet usage n'a pas d'inconvénient ; je n'oserais cependant pas te le recommander.

L'auberge de *Two-Waters*, sur la route d'Oxford, mérite l'épithète de *comfortable*, et je te fais ainsi son éloge en un mot ; mais je ne sais ce que la maîtresse a pensé de nous, car elle a fort mal accueilli, le dimanche soir, la demande que nous lui faisions de cartes à jouer, d'un échiquier ou de dominos. Elle nous regarda d'un air consterné, fit un geste en joignant ses mains, s'en alla, et ne nous envoya rien (1). La lecture et la conversation nous tirèrent d'embarras.

Lundi matin, accompagnés de l'inventeur de la machine à papier, nous avons visité la

---

(1) Il est défendu, sous peine d'amende, aux maîtres d'auberge et autres lieux publics de donner à jouer ou de laisser jouer chez eux le dimanche.

fabrique qui la première en a fait usage. Elle marche supérieurement, et c'est vraiment un plaisir que de voir, d'abord la pâte délayée dans la cuve (1), se répandre d'elle-même sur une grande forme; se séparer de l'eau en se tamisant par petites secousses; un peu plus loin prendre de la consistance, passer sous un cylindre de feutre, et venir se rouler en feuille solide et non interrompue sur un autre cylindre; le tout par l'effet d'un seul mouvement imprimé à la machine entière. Il n'y a plus de doute sur le succès de cette invention qui n'a fait que suppléer par un mécanisme ingénieux l'opération toute mécanique qu'exécutaient des ouvriers. Mais la fabrique est déserte. Trois hommes seulement travaillent à couper le papier sur les dimensions demandées, et attendent souvent après la machine. Précédemment, soixante-douze ouvriers trouvaient de l'occupation dans cet établissement.

Lundi, en retournant à Londres nous nous

(1) La préparation de la pâte à papier se fait par les procédés ordinaires du cylindre à lames pour broyer les chiffons, et d'un moulin à eau pour moteur. Les chiffons de coton que l'on employe en Angleterre rendent le papier très-inférieur à celui des fabriques de France, qui ne se servent ordinairement que de chiffons de toile.

sommes arrêtés quelques heures au château du comte E***, pair d'Angleterre. Ce château est tout nouvellement bâti dans le style gothique, et semble être une des plus anciennes abbayes des trois royaumes. Beaucoup de seigneurs anglais ont un goût particulier pour ce genre de constructions, sans doute parce qu'il est très-dispendieux, et qu'un château de forme antique donne une plus haute idée de la noblesse du lord.

L'ameublement est du même style. Portes, ferrures, vases, pendules, ornemens, tout semble appartenir au XIIe siècle, et n'a pas quatre ans d'existence. La tourière nous a fait voir un cabinet orné des peintures de milady, et je t'assure qu'elles valent beaucoup mieux que la plupart de celles qui sont exposées à Somerset-house; mais il faut que la comtesse ait un goût bien vif pour la palette, car presque tous les tableaux de la galerie que nous avons vue ensuite sont de sa main, au dire de la tourière. Les vitrages de la chapelle sont couverts de peintures brillantes qui feraient croire que le secret de la peinture sur verre s'est retrouvé en Angleterre.

Le parc dépendant du château a près de trois milles de tour, et possède tout ce qui fait la beauté des jardins anglais. Terrain inégal

et uni, rivières, rochers, cascades, gazons, arbres magnifiques. Rien n'approche de la finesse des gazons anglais; mais, dans les grandes propriétés, ils sont entretenus avec autant de soins que le seraient les plantes les plus rares. Des femmes étaient occupées ici à les couper avec des ciseaux et les balayaient comme des tapis.

En arrivant à Londres nous avons trouvé plusieurs lettres de France. Nous l'éprouvons, mon cher G***, l'un des plus grands plaisirs des voyages c'est de savoir que l'on occupe la pensée de ses amis.

LETTRE VIII.

*A M. G***.*

Londres, le 22 juin 1816.

Mon ami,

Si nous écoutions toutes les propositions engageantes qui nous sont faites nous finirions par résider une partie de l'année en Angleterre ; mais sois tranquille, nous ne tarderons pas à revenir dans nos foyers. On dirait ici que l'hiver commence, et le charbon de terre brûle déjà dans notre petite cheminée. Le mauvais temps nous paraît beaucoup plus triste à Londres qu'à Paris.

Je n'ai pas de réponse satisfaisante à te donner sur la maison de commerce dont tu m'as parlé. Il est généralement difficile de connaître la situation des négocians de cette ville, car ceux qui pourraient donner les renseignemens les plus certains, sont les plus réservés à cet égard. On m'a conseillé d'aller

à la Bourse (1). Je m'y suis présenté avec un habitué qui connait parfaitement le terrein. De suite nous nous sommes réunis à un groupe de négocians dont malheureusement celui qui t'intéresse faisait partie. J'ai donc remis à une autre fois mes informations. N'ayant plus d'autre affaire, j'ai parcouru toute la galerie qui retentissait du bruit confus de vingt langages différens. Ici, des marchands Grecs et Arméniens; là, des Hollan-

(1) La Bourse (*the Exchange*) fut fondée en 1556, par Th. Gresham, gentilhomme et riche négociant. Avant cette époque il n'existait pas d'établissement semblable en Angleterre. Cette ancienne Bourse, qui était construite en brique, fut détruite par l'incendie de 1666. Charles II posa la première pierre de la nouvelle en 1667. L'édifice est en pierres de Portland et a coûté 80,000 liv. st. de cette époque. La statue de Charles II, habillé en empereur romain, est placée au milieu de la cour. Le pourtour du premier étage est décoré des statues des Rois et Reines d'Angleterre depuis Édouard Ier, qui la plupart ont été exécutées par l'artiste Cibber. Au-dessous règne une longue galerie dont les arcades servent de points de réunion aux négocians des divers pays. L'intérieur de la cour forme un carré long de 300 pieds sur 170 de largeur. La façade extérieure est surmontée d'une tour dont l'horloge a quatre cadrans et sert de régulateur aux autres horloges de la ville.



La Bourse
Royal Exchange

dais et des Danois, plus loin des Espagnols, des Portugais, de tous côtés des Anglais, des Américains, des Français se présentaient des notes, cotaient le cours des marchandises, proposaient des échanges, ou traitaient de leurs changemens. A cinq heures la cloche a sonné la fin de la Bourse. En moins d'une heure il s'était engagé pour des millions d'affaires dont les profits ou les pertes se feront ressentir jusque dans les contrées les plus éloignées. J'ai vu peu de réunions d'hommes plus intéressantes que celle de tant de négocians qui n'ont tous qu'un même but, celui de faire valoir l'industrie de leur pays, et de lui procurer, par des échanges réciproquement avantageux, la jouissance des produits étrangers dont il est privé. Le génie du commerce les anime, et leur fortune accroît la fortune publique.

Ce que l'on voit dans la Tour de Londres (1)

---

(1) La Tour de Londres est un assemblage de différens bâtimens qui couvrent une surface de quatre arpens environ, auprès de la Tamise. Elle est entourée d'un mur et d'un large fossé d'eau. La tour carrée, placée au centre, a donné son nom à tout l'emplacement, et fut bâtie par Guillaume-le-Conquérant. Édouard III la fit réparer et blanchir en 1240. Quoiqu'elle soit maintenant presqu'aussi noire que les autres constructions

fait naître des réflexions bien différentes. Elle est presque toute remplie d'instrumens de guerre; au-dessous des joyaux de la couronne est conservée la hache qui trancha la tête d'Anne de Boulen. Dans la première salle, tous les rois de la Grande-Bretagne, depuis

---

on lui a conservé le nom de Tour-blanche (*White-Tower*). Elle sert de prison d'état, et les prisonniers sont exécutés sur la plate-forme. C'est là que furent sacrifiées tant de victimes de Henri VIII : son précepteur le vénérable Fischer, à l'âge de 90 ans; le vertueux chancelier Thomas Morus, la belle Anne de Boulen, et Catherine Howard, autre épouse du prince; Édouard Seymour, duc de Somerset, John Dudley, duc de Northumberland. La plate-forme est armée de soixante pièces de canon, que l'on tire dans les réjouissances publiques. Les bâtimens de la Monnaie sont aussi compris dans l'enceinte de la Tour. L'arsenal de terre renferme 100,000 fusils, et celui de la marine peut fournir l'équipement complet de 10,000 matelots. La Ménagerie est située du côté occidental de la Tour, et sa porte est surmontée d'une figure de lion. Cette Ménagerie est resserrée dans un espace étroit, et possède très-peu d'animaux. Une société paye un shilling par personne au gardien pour entrer dans la Ménagerie, comme aux autres gardiens pour toutes les salles que l'on désire voir; mais lorsqu'une personne se présente seule, elle est obligée de payer un demi-shilling de plus. Il faut rendre justice aux Anglais, ils entendent bien les affaires.

Guillaume-le-Conquérant, couverts de leurs armures, sont placés à cheval sur une seule ligne. Les armes occupent plusieurs autres salles immenses, et sont rangées dans un ordre admirable. On a formé avec des sabres et des pistolets des dessins variés dont l'effet est vraiment singulier. Il semblerait que toutes ces armes sont réunies seulement pour le plaisir des yeux, mais plus bas le conducteur vous fait voir un amas prodigieux de caisses de toutes grandeurs, disposées pour recevoir, au premier ordre, un armement complet.

On ne manque pas d'exposer dans les établissemens publics de l'Angleterre tout ce qui peut donner à la nation l'opinion la plus avantageuse d'elle-même. Le gouvernement entretient de cette manière la fierté du peuple, ou si tu veux, son esprit national. Ainsi dans une des salles de la Tour on voit les dépouilles de la flotte espagnole qui portait le nom d'*Invincible*, et qui fut détruite par les vaisseaux d'Élisabeth; on nous a fait remarquer surtout les étendards, les crucifix et les instrumens de torture, dont les Espagnols devaient faire usage pour forcer les Anglais à découvrir leurs trésors.

Plusieurs ouvriers travaillent dans ce moment à réparer et à polir les cuirasses de nos

braves qui ont péri au Mont-Saint-Jean. Une première rangée de ces cuirasses forme un nouveau trophée dans la galerie; et il en reste encore un monceau qui a la même destination. Tu concevras aisément quels sentimens pénibles m'a fait éprouver la vue de ces armures. Presque toutes étaient brisées ou percées de balles, et des lambeaux de vêtemens y étaient encore attachés. « Guerriers » couverts de gloire! ces restes, que vos ennemis n'ont arraché qu'avec votre vie, seront » pour eux des témoins éternels de votre cou» rage; honneur vous soit rendu! ».

Détournons les yeux de ce triste tableau, mon ami; et dis-moi quel édifice assez vaste on aurait pu trouver en France si l'on y eût érigé des trophées de toutes les dépouilles ennemies?

En sortant de la Tour nous avons inscrit notre nom, suivant l'usage, sur un registre ouvert chez le gardien. Au Musée britannique (1) on nous a encore présenté un registre

---

(1) Le Musée britannique (*British-Museum*) occupe l'ancien hôtel du duc de Montague. Il fut établi par acte du Parlement, en 1753, et fondé par le chevalier Hans Sloane qui légua son Musée à la nation. Il a été successivement augmenté de plusieurs collections qui

et nous avons rempli la même formalité. Nous voilà consignés dans des archives anglaises; mais je ne puis deviner le motif de cet usage. Est-ce par forme d'étiquette? Ce serait la porter loin. Est-ce une disposition d'ordre ou de méfiance? Tout ce que l'on voit au Musée est renfermé dans des armoires vitrées ou grillées, et les curiosités de la Tour ne sont guère de nature à être mises dans la poche.

Le Musée britannique me semble très-éloigné de mériter son nom, et il y a vingt cabinets particuliers à Paris plus riches et plus curieux que celui-ci. Quelques statues, des livres que l'on ne peut toucher, des minéraux et des coquilles, des animaux, des crocodiles qui tombent en ruines, des coiffures et des armes de sauvages, sont à peu près les seuls ornemens de ce Musée. Aussi le public n'est-il pas très-empressé de profiter des jours d'admission, quoiqu'il ne lui en coûte rien.

Nous devons aller passer plusieurs jours, à quelques milles de Londres, dans une campagne d'où nous partirons directement pour Douvres, très-satisfaits de notre petit voyage.

---

pouvaient être intéressantes, comme cabinets particuliers, mais ne paraissent pas dignes de figurer dans le Musée national de l'Angleterre.

Nous ne ferons pas nos adieux à l'Angleterre. Partout nous avons reçu un fort bon accueil des Anglais.

Espérons que la longue rivalité des deux pays, qu'on s'était efforcé de convertir en haine réciproque des individus, ne sera plus animée que par de généreux sentimens, tous dirigés vers le bonheur des deux peuples! Après de si longs orages politiques, l'industrie, vraie richesse des nations, prendra bientôt un nouvel essor; et l'Europe peut attendre de ses Souverains qu'ils maintiendront la paix avec une constance égale aux efforts qu'ils ont employés pour la défense de leurs trônes.

FIN DES LETTRES.

HISTOIRE
ET DESCRIPTION
DE LONDRES.

HISTOIRE
ET DESCRIPTION
DE LONDRES.

Londres, capitale de l'Angleterre et de l'Empire Britannique, est située vers le 51e degré 31^{m} de latitude nord, et son centre vers le 5e degré 37^{m} de longitude ouest, de l'observatoire de Greenwich. Sa distance est de 190 milles (1) O. d'Amsterdam, 225 N. O. de Paris, et environ 800 N. O. de Rome. Elle est bâtie sur plusieurs côteaux d'une pente douce, au nord de la Tamise, l'une des rivières les plus considérables de l'Angleterre, et qui fait de cette ville le plus grand port, ainsi que la plus populeuse, la plus étendue et la plus riche cité de l'Europe.

ORIGINE ET ÉTYMOLOGIE.

La fondation de Londres paraît remonter à une époque antérieure à l'invasion de Jules-César; on croit qu'elle dut ses commencemens aux habitans de la Bretagne, qui descendaient des Goths sortis de la Scandinavie.

(1) Trois milles font une lieue.

Dans l'ancienne langue des Goths, *Lun* signifiait *boccage*, et *Den* signifiait *ville;* encore aujourd'hui, dans la Scandinavie moderne, on trouve des villes et des villages qui conservent le nom générique de *Lunden.* Les premières villes des Goths, dans leur état informe, n'étaient que des *lieux de défense dans les bois.* Les Gaulois du nord, qui étaient des Goths de la Scandinavie, trafiquaient avec la Bretagne, et il est vraisemblable que les parties méridionales de l'île, avec lesquelles ils faisaient ce trafic, avaient été conquises par eux, et organisées en colonies.

La situation de cette ville est précisément telle qu'auraient pu la choisir les anciens Bretons; on peut donc raisonnablement supposer à son nom une origine celtique. On dit qu'autrefois une immense forêt s'étendait jusqu'aux bords du fleuve; que sous le règne de Henri II, elle couvrait encore les environs de la ville vers le nord, et que même aujourd'hui Finchley-Common, Enfield-Chase, Hainault et Epping-Forests, dans un rayon de sept milles, en offrent des vestiges. Cette position était aussi défendue par des fossés naturels, l'un formé par la crique qui s'étendait le long de Fleet-Ditch, et l'autre connu dans la suite sous le nom de Wall-Brook: la Tamise occupait le côté méridional; et une autre partie était protégée par un vaste marais dont l'emplacement a gardé, dans la tradition, le nom de Moor-Fields. Dans cet état de choses, le nom de *London*, renfermant l'idée d'une ville située sur le bord des eaux, paraît ici d'une application singulièrement exacte. Le côté de Surry était, suivant

toutes les probabilités, une grande étendue d'eau, un lac, *Leyn*, dans la langue des Welches, qui était borné par une ville, *Din*; voilà ce qui aura donné à cette capitale le nom de *Leyn-din*, ou ville sur le lac, ou au milieu des eaux.

Le nom latin *Londinum* fut, à une autre époque, changé par les Romains en celui d'*Augusta*, lorsque Londres devint la capitale d'une province romaine. Trèves, en Allemagne, fut appelée par la même raison *Augusta Treverorum;* Bâle, *Augusta Rauracorum;* Mérida, en Espagne, *Augusta Emerita;* Aost, en Piémont, était encore une autre *Augusta* des Romains : on en pourrait trouver près de vingt autres dont l'étymologie est la même.

Ptolémée, ainsi que quelques autres auteurs d'une autorité respectable, ont placé *Londinum* dans le Kent, sur le bord méridional de la Tamise, au lieu qu'on appelle encore aujourd'hui Saint-George's-Fields; des fragmens de monumens romains, découverts en différens temps, ont donné la plus grande force à l'assertion de ces géographes, ainsi que trois voies militaires romaines qui, venant de Kent, de Surry et de Middlesex, ont en cet endroit leur point d'intersection.

Saint-George's-Fields n'était toutefois qu'un poste extérieur, comme le prouve le nom saxon *Southwark*, qui signifie *ouvrage* de fortification *du midi*, lequel avait été construit de ce côté pour la défense de Londres.

Les Bretons jouirent alors de leur liberté pendant près d'un siècle après César, sans être inquiétés par

les Romains, et furent véritablement ce peuple que Virgile a dépeint comme *séparé du monde entier :* ce fut sous le règne de Claude que la conquête de l'île fut résolue, et c'est à compter de cette époque que l'on commence à avoir sur Londres quelques données authentiques. Elle devint une cité dont la constitution et les priviléges furent de beaucoup inférieurs a ceux de *Camalodunum* ou de *Verulam*, quoique tout porte à croire que ce fut environ vers le même temps que les conquérans en prirent possession. Sa population était un mélange de Romains et de Bretons, qui, malgré le titre de citoyens, n'avaient ni lois ni magistrats qui leur appartinssent, mais étaient gouvernés par des préfets que Rome leur envoyait chaque année. L'histoire fait mention de Londres pour la première fois à l'occasion d'un désastre qui faillit d'être fatal à la puissance romaine, dans la Bretagne. L'an 61, Suetonius Paullianus avait poussé ses conquêtes à travers les états Bretons ; après deux années qui n'avaient été qu'une suite continuelle de triomphes, il forma le dessein de soumettre l'île d'Anglesey, d'où les Bretons mécontens tiraient leurs plus grandes ressources : mais à peine eut-il laissé derrière lui les provinces conquises que son départ fut le signal d'une révolte générale. A la tête des insurgés était Boadicée, cette brave reine des Icéniens, qui avait à venger l'outrage cruel qu'elle avait reçu. *Camalodunum* et *Verulam* furent emportés d'assaut, et tout fut mis à feu et à sang. « Suetonius, dit l'historien romain, sans se » laisser abattre par ce revers, avait traversé le cœur

» du pays, et avait pénétré jusqu'à *Londres; cette ville » n'avait pas été élevée au rang de colonie, mais était » la principale résidence des marchands, et le grand » dépôt de tous les genres de commerce.* C'était là qu'il » avait résolu d'abord d'établir le siége de ses opéra- » tions; mais réfléchissant sur la faiblesse de sa petite » armée et sur les suites de la fatale imprudence de » Céréalis, il prit le parti de quitter cette position, » et de s'assurer, en abandonnant ce poste, du reste » de la province. Ni les supplications ni les pleurs » des habitans ne purent lui faire changer de résolu- » tion, et le signal du départ fut donné. Il prit sous » sa protection tout ce qui suivit ses enseignes, mais » les femmes, les vieillards, les enfans et tous ceux » que des motifs d'intérêt attachaient à ce pays, furent » massacrés par les barbares ». (*Annales de Tacite, liv.* XIV, *chap.* 32 *et* 33.) On porte à 70,000 le nombre des malheureux qui périrent.

MURAILLES ET ANCIENNE VILLE.

A cette époque, Londres n'avait ni murailles, ni fortifications d'aucune espèce, et se trouvait ainsi exposée à toutes les attaques. Mais les Romains ne tardèrent pas à la mettre dans un état respectable, et l'entourèrent alors d'un mur en pierres de taille et en briques du pays. La ville s'étendait en longueur depuis Ludgate-Hill jusqu'à un endroit un peu au-delà de la Tour; mais elle n'avait pas en largeur la moitié de la même étendue, et allait en se rétrécissant considérablement vers ses deux extrémités. L'époque de la

première construction de ses murailles a été le sujet de bien des disputes. Maitland l'attribue à Theodosius, gouverneur de la Bretagne en 369; et le docteur Woodward à Constantin-le-Grand. Il faut convenir que la raison est en faveur de cette dernière opinion, un grand nombre de pièces de monnaie à l'effigie d'Hélène, mère de cet empereur, ayant été découvertes dans les fondemens de ces murs : il ne faut pas oublier toutefois que ces pièces de monnaie auraient pu tout aussi-bien être enfouies lorsqu'on a réparé ou renouvelé ces mêmes murailles, qu'au moment même de leur première construction. On dit aussi que Constantin fut le premier qui érigea Londres en évêché, et qu'il y établit un hôtel des monnaies, ainsi que le prouvent beaucoup de médailles à l'effigie de ce prince.

Le docteur Stukeley, dans une des gravures de son *Itinerarium curiosum*, donne une idée assez satisfaisante de ce que doit avoir été Londres au temps des Romains. Il dit qu'il y avait quatre portes auxquelles aboutissaient les grandes voies militaires. La voie prétorienne (*Saxon Watling-street*) passait sous une de ces portes, située sur l'emplacement de Newgate, et descendait en tournant vers Dowgate, où il y avait un passage d'eau qui la rejoignait à Watling-street, d'où elle se prolongeait jusqu'à Douvres; des vestiges de voie romaine ont été découverts en creusant au-dessus de Holborn-Bridge. Le même auteur veut que Hermin-street ait passé sous Cripplegate, et il indique une autre route vicinale comme passant par Aldgate, par

Bethnal-green, vers Durolitum, aujourd'hui Leyton en Essex. Mais Cripplegate ne paraît pas mériter l'honneur d'une si haute antiquité : Hermin-street parait plutôt avoir traversé la rivière au point que l'on appelle aujourd'hui Stone ou Stoney-street, non loin de Saint-Mary Overy's, dans Southwark ; avoir joint ensuite Watling-street, à Dowgate, et se divisant par Bishopgate, avoir formé ce qu'on appelle maintenant la grande route du nord.

Les cimetières, que les Romains plaçaient toujours hors des murs de leurs villes, étaient dans le lieu appelé depuis *Spital* et *Goodman's-Fields.*

On ne finirait pas si l'on voulait faire l'énumération des restes d'ouvrages romains dont la découverte paraît indiquer jusqu'à un certain point l'ancien état de la ville. Lorsqu'on la rebâtissait, on trouvait de ces restes partout. M. Conyers, pharmacien, un des plus grands chercheurs d'antiquités qui fussent alors, promit des récompenses aux ouvriers qui déblayaient les fondations, après le grand incendie, pour les encourager à lui conserver avec soin tout ce qu'ils pourraient trouver. Le côté nord-est de Saint-Paul, Fleet-Ditch et Goodman's-Fields lui fournirent une immense quantité de monnaies, de vaisselle et d'ustensiles des Romains, mais mêlés à des objets d'époques différentes et plus récentes, et dans une confusion faite pour dérouter les recherches des plus habiles antiquaires. A l'extrémité est de Saint-Paul, on trouva des morceaux de serpentine verte et de porphyre, de la même espèce que les matériaux employés pour le monument d'Édouard-

le-Confesseur, à Westminster : on trouva des épingles d'os ou d'ivoire, des grains de verre, des vases de terre romains : et entre Fleetgate et Holborn-Bridge, des figures des dieux domestiques des Romains, mêlés avec des cachets du temps des Normands, des monnaies de Vespasien portant sur le revers les mots : *Judæa capta;* des molettes d'éperons, des clefs, des poignards, des jetons, et une pièce du temps de Jules-César. Les dernières découvertes ont fourni des renseignemens plus précieux. Sous la vieille église de Mary-le-Bow, on trouva les murs, les fenêtres et le pavé d'un temple romain, et non loin de là, à une profondeur de dix-huit pieds, dans une terre rapportée, était la chaussée romaine au-dessus de laquelle le sol actuel a été élevé à une hauteur considérable. En 1711, on découvrit une sépulture dans Camomile-street, attenant à Bishops-gate. Elle était sous un très-beau pavé marqueté, et contenait plusieurs urnes remplies de cendres, et des ossemens réduits en charbons; on y trouva aussi des grains de verre, des anneaux, un lacrymatoire, une agrafe, et une pièce de monnaie d'Antonin Ier. Cette sépulture, ainsi que la voûte romaine, découverte lorsqu'on rebâtit l'église de Bishopsgate, consacrée au même usage, avait été, à ce que l'on conjecture, postérieure à l'établissement du Christianisme. Ce qui confirme l'idée que les Romains avaient un fort, une trésorerie et un hôtel des monnaies sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la Tour, c'est la découverte faite en 1777, d'un lingot d'argent portant les mots *ex officio Honorii.* Une grande quantité de monnaies

d'Honorius et d'Arcadius, furent trouvées dans les anciennes fondations de l'hôtel de l'Artillerie (*Ordnance-office*). Les nombreuses découvertes faites près de l'hôtel des Postes (*Post-office*), dans Lombard-street, en 1785, ainsi qu'un magnifique pavé près de l'hôtel de la Compagnie des Indes (*India-house*), prouvent encore que Londres, sous la domination des Romains, était une petite Rome, non-seulement entourée de fortes murailles, mais encore ornée d'un nombre prodigieux d'édifices solides, commodes, et d'une beauté remarquable.

On ne peut passer sous silence ce morceau curieux d'antiquité qu'on a placé en dernier lieu sous le mur méridional de l'église de Saint-Swithin, et qu'on appelle *London-Stone* (la Pierre de Londres). Quelques-uns ont supposé à cette pierre une origine bretonne, et l'ont regardée comme une limite réverée, ou comme quelqu'autre objet consacré par la religion et la vénération des peuples. Elle était anciennement plus près du centre de la rue, enfoncée dans la terre, et fortement retenue par des barres de fer. C'est sous le règne d'Éthelstan, roi des Saxons occidentaux, qu'il est question de cette pierre pour la première fois; et les antiquaires l'ont le plus ordinairement regardée comme un milliaire, qui servait de point de départ aux Romains, pour compter les distances; ce qui donne une grande force à cette conjecture, c'est la découverte, postérieure à 1666, d'une voie romaine qui de Watling-street aboutit en ligne directe à cette pierre; et de plus, la coïncidence exacte de ses dis-

tances relatives avec les différentes stations marquées dans l'itinéraire d'Antonin, dont les principales excursions avaient toujours Londres pour point de départ ou pour terme. L'emplacement de cette pierre fameuse, eu égard à Londres romaine, était à peu près central.

Avant que les arts eussent été introduits dans l'île par les Romains, Londres ne devait être qu'une forteresse grossière, qu'un entrepôt approprié au commerce du temps. On a vu plus haut que la première mention authentique qui soit faite de Londres se trouve dans Tacite, qui parle du sac de cette ville, l'an 61, sous le règne de Néron, après avoir été assiégée par la reine bretonne Boadicée ; il paraît, par le récit qu'il fait de cet événement, que c'était alors une place d'une grande importance dans les possessions romaines en Bretagne. Il en est question ensuite dans Ammien Marcellin, auteur latin, qui écrivait sous le règne de l'empereur Julien, et qui dit que c'était une ancienne ville, *vetustum oppidum*.

LONDRES APRÈS LES ROMAINS ET AVANT LES SAXONS.

Les Romains, dans la décadence de leur empire, ayant abandonné la Bretagne, les Bretons restèrent pendant quatre-vingt-dix ans maîtres de Londres ; ensuite cette ville tomba au pouvoir des Saxons. Mais au milieu de la confusion générale qu'entraîna l'invasion de ces nouveaux maîtres, le commerce de Londres ne put que décliner, et il n'est pas possible

de déterminer la nature de son gouvernement pendant cet intervalle.

SOUS LES SAXONS ET LES DANOIS.

Lors de l'établissement de l'Heptarchie, ou des sept royaumes saxons dans la Bretagne, Londres devint la capitale de l'Essex, ou royaume des Saxons orientaux, et s'éleva de nouveau comme ville de commerce (1). Lorsque les royaumes saxons furent réunis en une seule monarchie, sous Egbert, Londres n'obtint pas d'abord le premier rang : Winchester, Cantorbéry et York lui disputèrent la primauté jusqu'au temps d'Alfred-le-Grand, qui déclara Londres capitale de toute l'Angleterre. Ce fut cette ville qui eut le plus à souffrir pendant les ravages des Danois dans la Bretagne; mais peu de temps après, elle commença à marcher vers cet état de prospérité, qui depuis l'a élevée au-dessus de toutes les villes de commerce de l'univers.

Quant à la forme du gouvernement civil de Londres, sous les Saxons et les Danois, il paraît que la puisssance civile était principalement entre les mains de l'évêque et du portrève ou portgrave, magistrat

(1) En 833, pendant l'Heptarchie, Londres avait une telle prépondérance, qu'elle fut choisie pour le lieu de la réunion de la Wittenagemot, ou assemblée des principaux seigneurs de l'Angleterre, pour délibérer sur les moyens de repousser les Danois, dont les incursions menaçaient déjà la nation d'une destruction totale.

nommé par le roi; mais une portion de cette autorité résidait aussi dans le corps des citoyens. Il est démontré par les annales subséquentes, rédigées sous les rois normands, et qui traitent des temps antérieurs à cette dynastie, que les citoyens de Londres jouissaient de divers priviléges et immunités; qu'ils étaient exempts de tout service ou redevance avilissante : d'où l'on peut conclure que cette ville avait un gouvernement mixte, et, jusqu'à un certain point, populaire.

SOUS LES NORMANDS.

Au moment de la conquête de l'Angleterre par les Normands, Londres était une ville puissante et riche; une charte de Guillaume-le-Conquérant confirma son gouvernement civil et ses priviléges, tels qu'ils existaient sous les Saxons. Les successeurs immédiats de Guillaume, tantôt tourmentèrent la ville par leurs usurpations et leurs actes arbitraires, tantôt l'apaisèrent par de nouvelles chartes qui confirmaient les anciens priviléges, ou en accordaient de nouveaux, jusqu'à ce qu'enfin le gouvernement civil de Londres prit une forme très-peu différente de celle qui le caractérise aujourd'hui. Au titre de portrève fut substitué celui de bailli, et dans la suite celui de maire; et le pouvoir municipal finit par résider entièrement dans les citoyens.

Londres obtint, sous le règne de Henri Ier, une concession de la plus haute importance; le comté de Middlesex fut annexé à sa juridiction, avec le

droit de nommer dans son sein le shérif de ce comté. Le motif de cette concession fut d'empêcher le Middlesex d'être plus long-temps un asile pour les banqueroutiers et autres gens de mauvaise foi, qui s'enfuyant de Londres avec les marchandises et les effets de leurs créanciers, vivaient là en sûreté et bravaient ouvertement ceux à qui ils avaient fait tort. Il paraît qu'avant la concession de cette charte Londres était entièrement à la merci du pouvoir arbitraire du roi; mais les citoyens, voyant leurs libertés désormais garanties par un rempart aussi puissant, s'efforcèrent d'assurer leurs coutumes en les convertissant en lois écrites; et les différens corps de métiers, arts et commerce, prirent un nouveau degré de force par leur formation en compagnies. Le roi se réserva cependant le droit de nommer le portrève et les principaux officiers de la ville.

Fitzstephen a laissé une description de Londres, telle qu'elle était sous le règne de Henri II; c'est un écrivain contemporain dont l'ouvrage offre des détails trop curieux pour qu'on les passe sous silence. Aucune nation de l'Europe peut-être ne possède un tableau aussi ancien d'une grande cité; les mœurs anglaises du douzième siècle y sont peintes avec une fidélité qu'on chercherait en vain dans aucun autre auteur. Suivant lui, Londres était alors défendue de tous côtés par d'excellentes fortifications, excepté du côté du fleuve dont les eaux avaient miné et détruit les anciens murs construits sur ses bords. Lord Lyttleton observe judicieusement

que, sous le règne de Henri II, il était inutile de réparer les vieux murs de la ville le long du fleuve, attendu qu'il n'était nullement à craindre que l'ennemi parvînt à le remonter, après la construction de la Tour et du pont.

Londres, à cette époque, n'avait pas moins de treize grandes églises conventuelles, outre cent vingt-six paroisses. A l'est, était la forteresse carrée dont on a déjà parlé; à l'ouest, les châteaux de Baynard et de Mountfitchet, et la muraille était percée de sept doubles portes, que l'on suppose avoir été Aldgate, Bishopgate, Cripplegate, Aldersgate, Newgate, Ludgate, et la poterne qui est près de la Tour. A l'ouest encore, et sur le bord du fleuve, était, suivant la description de Fitzstephen, le palais royal qu'il appelle un édifice incomparable, garni de fortifications et de parapets, à deux milles de la ville, à laquelle il se liait par un faubourg très-peuplé, depuis nommé le *Strand*. Au nord, se trouvaient des champs et des pâturages, et au-delà une immense forêt dont on croit que Enfield est un faible reste. Il y avait dans cette forêt des ours et des bœufs sauvages. Suivant toute apparence, il exagère les forces militaires de la ville, et fait un éloge pompeux de la politesse des habitans. Il fait une mention particulière des écoles privilégiées pour la jeunesse. Les artisans de tous genres et les marchands se réunissaient habituellement dans des quartiers et des endroits qu'ils avaient adoptés, comme on le voit dans les bazars de l'Orient. Cette circonstance explique, d'une manière satisfai-

sante, l'origine des noms que conservent encore aujourd'hui un grand nombre des rues de Londres. Près du fleuve, était une hôtellerie ou taverne, où se rendaient tous ceux qui voulaient se livrer au plaisir de la bonne chère, de quelque condition qu'ils fussent : il parle de Smith-Field comme étant déjà dans ce temps-là le grand marché aux chevaux. Il paraît que le vin se vendait dans des bâtimens sur la rivière, et nous trouvons les soieries de la Chine au nombre des articles de commerce les plus précieux. De là il passe à une description détaillée des jeux et des amusemens, et nous fait connaître que dès-lors, au lieu des anciens spectacles du théâtre, Londres avait ses mystères et ses moralités ; entre autres plaisirs d'hiver, il décrit un exercice qui ne pouvait être que celui du patin, alors très-imparfait. Cependant Fitzstephen remarque deux inconvéniens particuliers à la ville qu'il décrit : « l'un, l'excessive ivrognerie de quelques » gens sans raison ; et l'autre, la fréquence des in» cendies ». Telle était Londres sous Henri II.

DEPUIS ÉTIENNE JUSQU'A ÉDOUARD III.

Pendant le règne suivant, les citoyens de Londres achetèrent d'Étienne, dont ils avaient embrassé le parti, le droit de nommer eux-mêmes leurs shérifs. Cependant ils furent traités avec assez de sévérité par Matilde, mère de Henri III. Sous le règne de Richard Ier, Londres se déhonora par le massacre de presque tous les Juifs qui y faisaient leur résidence ;

il paraît que leurs richesses furent le principal motif de cette barbarie. Sous les règnes suivans, ils furent encore dépouillés et persécutés avec la rage la plus opiniâtre, et enfin, sous le règne d'Édouard Ier, expulsés du royaume.

Ce fut au couronnement de Richard Ier que Henri Fitz-Alwyn, alors seul bailli ou portrève de Londres, demanda l'office de premier boutillier du royaume, et en remplit les fonctions. Jusqu'à cette époque, le portrève avait été le seul magistrat civil de la ville; mais Richard, jaloux d'exécuter le projet de son père et de favoriser la folie des Croisades, se fit donner par les citoyens une forte somme, et leur permit alors de nommer tous les ans deux shérifs qui prendraient part à l'administration. Les noms des deux premiers ainsi nommés, d'après les registres de 1188, sont Henri de Cornhill et Richard Reyner. En 1197, Londres acheta une charte, en vertu de laquelle la juridiction et la conservation de la Tamise lui appartiennent; cette charte lui donne le droit d'enlever toute espèce de marchandises des bâtimens en rivière, et abolit les droits annuels que le roi y prélevait.

Sous le règne du roi Jean, Henri Fitz-Alwyn fut le premier élevé à la dignité de maire, dont il remplissait les fonctions depuis vingt ans, mais sous un autre titre, et tenant ses pouvoirs du roi qui l'avait nommé. Henri ne cessa de tourmenter les citoyens; il détruisit leurs anciennes chartes, et les força à en acheter de nouvelles; il méprisa tous les principes de l'honneur et de la justice, et viola ses ser-

mens (1). Sous Édouard Ier, la ville fut partagée en vingt-quatre quartiers (*wards*) qui avaient chacun un magistrat appelé *alderman*, ancien titre saxon. Chaque quartier choisissait quelques habitans qui devenaient membres du Conseil-de-Ville, et qui prêtaient serment avant d'entrer en exercice; les aldermen devaient les consulter, et leur avis était suivi dans toutes les affaires publiques qui concernaient la ville.

Voici une esquisse de la ville, prise telle qu'elle était à peu près à cette époque, et d'après l'ouvrage intitulé : *Description de Londres et de ses environs.* La plupart des maisons étaient en bois, et couvertes en paille ou en roseaux; ce qui occasionnait de fréquens incendies. La ville était approvisionnée d'eau par des hommes qui l'apportaient de la Tamise sur des voitures; on en tirait aussi des ruisseaux qui coulaient dans plusieurs des principales rues. La rivière de Wells, par exemple, ainsi appelée à cause des sources et des puits (*wells*) dont on réunissait les eaux pour alimenter son cours, commençait dans la partie N. O. de la ville, et descendait dans Fleet-

(1) Ce fut sous ce règne, en 1218, que la forêt de Middlesex fut détruite : le terrain en fut divisé et vendu aux habitans, pour y bâtir; ce qui étendit considérablement les faubourgs de la ville hors de l'enceinte des murs. Lord Lyttleton, dans son Histoire de Henri II, dit que cette forêt était remplie d'ifs, espèce d'arbre dont alors, et plusieurs siècles après, on encourageait particulièrement la culture, à cause de son bois, qu'on regardait comme le meilleur pour faire des arcs.

Ditch, en bas de Holborn-Hill. Cette petite rivière, ou plutôt ce ruisseau, alimentait plusieurs moulins; ce qui lui fit donner à la longue le nom de *Turn-Mill-Brook* (ruisseau tourne-moulin).

L'Olborn ou Holborn avait sa source où est maintenant Middle-Row, coulait le long de la colline, et allait aussi tomber dans Fleet-Ditch; quelques maisons bâties sur ses bords formaient un village, et, dès 1086, étaient désignées par le nom de ce ruisseau. La Fleet suivait la pente de Fleet-street, et tombait de même dans Fleet-Ditch.

Le Wall-Brook entrait dans la ville par le mur qui était entre Bishopsgate et Moorgate, et après plusieurs détours, se perdait dans la Tamise, à Dowgate.

Le Langbourn était un autre ruisseau qui prenait son cours vers l'extrémité orientale de Fenchurch-street, où il formait un marécage; il coulait ensuite avec rapidité jusqu'à Sherborne-Lane; puis se divisant en plusieurs autres petits ruisseaux, il allait se perdre dans le Wall-Brook, sur Dowgate-Hill.

Les sources de tous ces ruisseaux étaient en assez grand nombre, et plusieurs, à leur origine, formaient des étangs profonds; mais, dans la suite, les citoyens se trouvant privés de l'avantage de ces ruisseaux, à cause des constructions que l'on fit successivement sur le terrain qu'ils arrosaient, les eaux furent tirées de six différentes sources, et dirigées sur Tyburn par un conduit de plomb de six pouces d'ouverture, qui fut établi pour alimenter des citernes en pierre, revêtues de plomb. Le premier, et le

plus grand de ces conduits, fut placé à West-Cheap, en 1285, et dans la suite on en établit jusqu'à vingt. Tous les ans, le 18 septembre, le Lord-maire, accompagné des aldermen et des principaux citoyens, allait à cheval visiter les sources qui fournissaient l'eau de ces conduits; ce jour-là, on chassait un lièvre avant le dîner, dans les champs au-delà de Saint-Giles, et après le dîner, un renard.

Jusqu'à cette époque, les habitans de Londres avaient tiré presque tout leur combustible des forêts de leur voisinage; mais l'usage du charbon de terre commença alors à devenir très-commun, surtout parmi les brasseurs, les teinturiers, et pour les autres professions qui exigent de grands feux. Les plaintes de la noblesse, grande et petite, donnèrent lieu, il est vrai, à plus d'un édit pour en défendre l'usage; mais on voit, par le produit annuel des droits sur cette matière, pendant le règne d'Édouard III, que l'on bravait ouvertement toutes ces prohibitions.

En 1314, les denrées étant montées à Londres à un prix exorbitant, le Parlement crut devoir s'en occuper, et les taxa par un tarif qui peut donner une idée de ce que les habitans dépensaient pour vivre. Voici les prix auxquels devaient être vendues les denrées suivantes, de la première qualité; toute contravention était punie par la confiscation des marchandises:

	l. st.	sh.	d.
Un bœuf engraissé à l'herbe, vivant..........	»	16	»
Un bœuf engraissé de grain..................	1	4	»
Une vache....................................	»	12	»
Un porc de deux ans..........................	»	3	4
Un mouton non vêtu...........................	»	1	4
Une oie......................................	»	»	3
Un chapon....................................	»	»	2 ½
Une poule....................................	»	»	1 ½
Une paire de poulets.........................	»	»	1 ½
Trois jeunes pigeons.........................	»	»	1
Vingt œufs...................................	»	»	1

Sous Édouard III, la ville obtint une grande augmentation de priviléges; il lui fut accordé, entre autres avantages, que le maire serait toujours l'un des juges de la commission appelée *Oyer* et *Terminer* (qui ouït et termine), pour le procès des criminels détenus à Newgate; que les citoyens auraient le privilége de faire juger un voleur pris dans les limites de la juridiction de la ville; le droit de réclamer un de leurs concitoyens arrêté sur un autre territoire pour félonie, et de lui faire son procès dans la ville, avec celui de confisquer à leur profit les effets et biens de tous les criminels condamnés dans leur juridiction; que les libertés de la ville ne pourraient être ni suspendues, ni abolies, pour la faute d'un individu, ou pour un jugement inique rendu par un de ses magistrats; et enfin qu'il ne pourrait être tenu aucun marché à moins de sept milles de la ville de Londres. Par une seconde charte, Southwark fut concédé aux citoyens; et quelques années après, le premier magistrat obtint le privilége de faire porter de-

vant lui la masse d'or ou d'argent, et de joindre le titre de *lord* à celui de maire. En 1348, une peste horrible désola Londres, et la mortalité fut si grande, que les cimetières ordinaires furent insuffisans pour recevoir les morts. On dit qu'on n'enterra pas moins de cinquante mille personnes dans le terrain qu'occupe aujourd'hui Charter-House.

Londres était, à la vérité, très-peuplée; mais les ravages de la peste firent tomber si bas le prix des denrées, qu'il ne sera pas sans intérêt de comparer quelques-uns des prix de cette époque avec ceux des mêmes articles portés au tableau précédent.

	l. st.	sh.	d.
Un bœuf gras, première qualité, réduit à........	»	4	»
Une vache, à..................................	»	1	»
Une génisse, ou un jeune bœuf, à..............	»	»	6
Un porc, à....................................	»	»	5
Un mouton, à..................................	»	»	4
Une brebis, à.................................	»	»	3
Un agneau, à..................................	»	»	2

Un beau cheval, qui se vendait auparavant quarante shillings, ne valut plus que six shillings huit pence. Quoi qu'il en soit, il paraît que ce désastre ne diminua que fort peu les richesses et la réputation de la ville, puisque bientôt après, en 1353, Henri Picard, ancien maire de Londres, donna la fête la plus somptueuse aux rois d'Angleterre, d'Écosse, de France et de Chypre, au prince de Galles, et à une grande partie de la noblesse.

DEPUIS RICHARD II JUSQU'A HENRI V.

Dans la cinquième année du règne de Richard II, éclata la révolte à la tête de laquelle était Wat-Tyler. Londres en souffrit beaucoup, les rebelles ayant brûlé ou détruit une immense quantité de richesses en tout genre.

Le 10 juin 1381, s'étant rassemblés à Black-Heath, forts de cent mille hommes, ils entrèrent dans Southwark, où ils mirent en liberté les prisonniers du banc du roi et de la Marshalsea (hôtel du Maréchal) ; ils démolirent les maisons de tous les gens de lois et des questmen : ils brûlèrent le palais archiépiscopal à Lambeth, avec le riche mobilier, les livres et les registres qu'il contenait. Pendant un jour seulement, la porte du pont leur fut fermée ; mais ensuite, par des motifs de prudence, ils furent reçus dans la ville, et ayant été joints par la populace, ils se rendirent en hâte au palais de Savoie. Cet édifice était un des plus magnifiques morceaux d'architecture qu'il y eût alors dans le royaume, et la résidence de Jean de Gand, le fameux duc de Lancastre. Y ayant mis le feu à différens endroits, ils firent proclamer que quiconque chercherait à s'approprier un seul des riches effets qui s'y trouvaient, serait mis à mort, et dans le même instant ils jetèrent dans les flammes un de leurs compagnons, qui avait mis en réserve une pièce d'argenterie. Ayant ensuite trouvé quelques barrils qu'ils supposaient remplis d'or et d'argent, ils les jetèrent au milieu des flammes ; mais ces bar-

rils contenaient de la poudre dont l'explosion fit sauter la grande salle et renversa plusieurs maisons du palais de Savoie. Ils marchèrent au Temple, où demeurait alors le lord grand-trésorier, et le brûlèrent avec tous les registres; les autres écoles de droit eurent le même sort. Après tous ces ravages, les rebelles se partagèrent en trois corps; l'un se dirigea vers le riche prieuré de Saint-Jean-de-Jérusalem, près de Smith-Field, et l'ayant brûlé, ils prirent le chemin d'Abbot's-mansion à Highbury. Le second corps marcha sur la Tour, où ils se saisirent du lord grand-trésorier, abbé du monastère dont on vient de parler, et de l'archevêque de Cantorbéry (quoiqu'ils eussent une garde de douze cents soldats), et les ayant traînés sur la hauteur qui est près de là, ils leur coupèrent la tête. Le troisième corps se rendit à Mile-End; là ils furent rencontrés par le roi : ce prince leur ayant accordé leurs demandes, ils se dispersèrent dès le jour même, et se retirèrent chez eux.

Cependant Wat-Tyler et ses compagnons continuèrent leurs brigandages dans Londres et aux environs. Ils délivrèrent les prisonniers de Fleet-street et de Newgate, pillèrent et détruisirent les maisons des Lombards, dans la rue qui porte encore aujourd'hui leur nom, et arrachant les marchands eux-mêmes des églises où ils s'étaient réfugiés, ils leur coupèrent la tête dans les rues. Non contens d'avoir assassiné un grand nombre des plus notables citoyens, ils donnèrent, par une proclamation, le signal du massacre, non-seulement de tous les gens de loi, mais des

personnes attachées au trésor public (*l'échiquier*). Richard, encouragé par le succès qu'il avait obtenu à Mile-End, fit de vains efforts pour négocier avec le chef des rebelles. Froissart, écrivain minutieux, mais qui s'accorde avec presque tous les historiens anglais, rapporte que ce prince, revenant par Smith-Field, après avoir fait sa prière à Westminster, et escorté par environ quarante cavaliers, arriva à l'improviste sur les rebelles qui n'étaient pas moins de vingt mille, vis-à-vis du prieuré de Saint-Barthélemy. Tyler n'eut pas plus tôt aperçu le roi, qu'il poussa hardiment son cheval vers lui, et lui fit, au nom des rebelles, les demandes les plus absurdes et les plus extravagantes, lui disant qu'ils voulaient une commission pour faire trancher la tête à tous les gens de loi, et l'abolition de toutes les anciennes lois du royaume. Il finit par pousser l'insolence à un tel point, que le roi ordonna à sir William Walworth, maire de Londres, de l'arrêter officiellement. Ce magistrat ayant renversé Tyler d'un coup d'épée, d'autres personnes de la suite du roi l'aidèrent à l'achever. Les rebelles voyant ce qui se passait, bandèrent leurs arcs pour venger la mort de leur chef; mais Richard, quoiqu'âgé seulement de quinze ans, avec une prudence et une bravoure qui lui font peut-être plus d'honneur qu'aucune action de sa vie, s'avança vers eux en criant : « Mes amis! voulez-vous donc tuer votre roi? que la perte de votre chef ne vous inquiète pas; c'est moi qui veux être votre commandant, et je vous accorderai tout ce que vous demandez ».

A ces mots, ils se mirent à le suivre, et en arrivant à Saint-George's-Fields, ils trouvèrent tout à coup un corps de mille citoyens armés de toutes pièces, et disposés à leur résister. Frappés d'une terreur panique extraordinaire, ils jettent leurs armes, obtiennent leur pardon et se dispersent aussitôt. On prétend que le poignard qui figure dans le premier quartier des armes de la ville y fut ajouté en mémoire de la bravoure de sir William Walworth, dans cette circonstance. Jack Straw, autre meneur des rebelles, fut pris dans une auberge de la ville, jugé par le maire, et exécuté; sa tête fut exposée avec celle de Wat-Tyler, sur le pont de Londres.

En 1392, le roi, voulant se procurer de l'argent, cassa, sous le prétexte le plus insignifiant, le maire et les shérifs, et condamna les citoyens à une amende de 3,000 marcs; et quoiqu'ils se soumissent avec une docilité servile, il leur fit payer peu après une autre amende de 10,000 livres sterl., pour prix de la grâce qu'il voulut bien faire à la ville, de lui rendre le droit de nommer elle-même ses magistrats. En 1398, il renouvela ses exactions avec plus de rigueur encore, de sorte qu'Henri de Bolingbroke, ayant été invité à prendre la couronne, fut reçu partout à bras ouverts. Henri IV étendit, dans plusieurs occasions, les priviléges de la ville. Sous son règne, une épouvantable peste n'emporta pas moins de trente mille de ses habitans; ce qui fit tomber le grain à si vil prix, qu'un quarter de froment s'y donnait pour 3 shil. 4 p. Dans la même

année 1409, John Bradby, ou Badby, fut mis dans un tonneau et brûlé à Smith-Field, pour avoir embrassé la doctrine de Wickliffe.

En 1410, Stocks-Market fut construit sur l'emplacement aujourd'hui occupé par Mansion-house, ainsi que Guild-Hall (la Maison-de-Ville). Jusqu'à cette époque la Maison-de-Ville n'avait été qu'une chétive bicoque située dans Aldermanbury, et beaucoup trop petite pour l'administration des affaires de la commune, qui devenaient chaque jour plus importantes.

Sous Henri V, les habitans de Londres signalèrent leur magnificence par la brillante cavalcade qu'ils envoyèrent au-devant de ce prince, et qui l'escorta à son entrée dans la ville, lorsqu'il revenait de la bataille d'Agincourt. Ce fut en 1416 que sir Henri Barton, maire, ordonna pour la première fois que les rues seraient éclairées la nuit par des réverbères. En 1419, sir Thomas Eyre, touché de la détresse des pauvres, dans les temps de disette, fit bâtir Leaden-Hall à ses frais, et en fit présent à la ville, pour servir de grenier public. On y vend aujourd'hui de la volaille, de la viande, des peaux et des cuirs. La même année, sir Richard Whittington fut nommé maire pour la troisième fois. Le trait suivant pourra donner une idée de ses immenses richesses : ayant invité le roi et la reine à une fête à Guild-Hall, immédiatement après la conquête de la France, il fit allumer un feu de bois odoriférans, et y jeta pour 60,000 l. st. de billets signés du roi, et dont ce prince devait le montant à diffé-

rentes compagnies auxquelles il avait emprunté de l'argent pour payer son armée en France : il dit au roi qu'il avait acheté et remboursé ces créances, et qu'il lui en faisait présent. Outre cet acte de patriotisme, il fonda et dota plusieurs établissemens de charité.

DEPUIS HENRI V JUSQU'A ÉLIZABETH.

En 1450, Jacques Cade, Irlandais, prit le rôle et le nom de John Mortimer (de la maison de la Marche), qui avait été décapité au commencement du présent règne. Sous prétexte de délivrer la nation du système tyrannique de la cour, il parvint seul à lever une armée assez forte pour pénétrer jusqu'à Londres. Il campa à Black-Heath, tint en respect tout le pays aux environs, et assez long-temps pour se procurer des chevaux, des armes et de l'argent, qu'il tirait, par divers stratagèmes, des Génois et autres marchands étrangers établis à Londres. Le roi marcha contre lui à la tête de quinze mille hommes; mais Cade, usant de ruse, feignit de se retirer dans les bois, près de Seven-oaks, dans l'espoir d'attirer à sa poursuite les troupes du roi, et de profiter de leur désordre. Le roi fut effectivement la dupe de cette feinte, et, de retour à Londres avec son armée, ordonna à sir Humphry-Stafford de se mettre avec un détachement à la poursuite des rebelles; mais Stafford, ses meilleurs officiers et les troupes qu'il commandait, furent taillés en pièces. Enflé de cette victoire, Cade marcha aussitôt sur la capitale, et effraya tellement le

roi par ses demandes, qu'il s'enfuit avec la reine au château de Kenilworthy, dans le Warwickshire. Le rebelle étant arrivé dans Southwark, établit son quartier à l'auberge de White-Hart, et somma les habitans de lui ouvrir leurs portes. Au moment de son entrée, il chercha à se mettre dans leurs bonnes grâces, et ordonna, sous peine de mort, à ses gens, de s'abstenir de toute violence, et de payer argent comptant tout ce qu'ils acheteraient. Dès le soir même, il se retira de la ville, et rentra à Southwark; mais étant revenu le lendemain, il établit une commission à Guild-Hall pour faire le procès à lord Say, lord grand-trésorier; ce seigneur ayant réclamé le droit d'être jugé par ses pairs, il le poussa hors de la salle, le fit marcher jusqu'à la première borne milliaire, dans Cheapside, et lui coupa la tête sans lui donner le temps de finir sa confession : sa tête, mise au bout d'une pique, fut portée en triomphe devant les rebelles, et son corps, après avoir été traîné à la queue d'un cheval jusqu'à Saint-Thomas-de-Waterings, y fut attaché à un gibet, et ensuite écartelé. Cade commit d'autres actes d'une cruauté sans exemple. Sir James Cromer, shérif de Kent, fut tiré de Fleet et décapité au milieu d'un autre parti de rebelles campés à Mile-End. Sa tête fut aussi mise au bout d'une perche, et portée avec celle de lord Say, à la tête de ces furieux : on les fit passer par toutes les principales rues, et Cade voulut que dans chaque rue les deux têtes fussent approchées l'une de l'autre, comme pour s'entrebaiser. Il commença alors à piller les citoyens : il

en dépouilla plusieurs de tout ce qu'ils avaient de meubles précieux et de leur argent, et il força ceux qu'il soupçonnait de cacher leur trésor, de racheter leur vie au prix qu'il lui plaisait de fixer. Tant d'indignités réveillèrent enfin le courage des citoyens, et leur firent prendre la résolution de fermer leurs portes aux rebelles aussitôt que Cade et ses gens se seraient retirés le soir à Southwark. Ils furent secondés dans cette entreprise par lord Scales, gouverneur de la Tour, et sir Matthew Gough, son lieutenant, qui avaient si bien pris leurs mesures pour défendre le passage du pont, que le lendemain, lorsque Cade tenta de forcer le passage, les rebelles furent repoussés. L'armée de Cade se trouva considérablement diminuée par la perte qu'il essuya dans cet engagement; et l'archevêque Stafford, grand-chancelier d'Angleterre, profitant de l'occasion pour tirer parti de la terreur des révoltés, fit la nuit suivante proclamer dans Southwark une amnistie, dont le but était de leur fournir un motif pour se disperser. L'effet en fut si prompt et si efficace, que le lendemain matin Cade se trouva absolument seul. Il chargea sur un bâtiment la plus riche portion de son butin, qu'il envoya à Rochester, et s'enfuit lui-même déguisé, dans les bois de Sussex; il y fut découvert et tué dans un jardin à Hethfield : son cadavre fut mis sur une charrette et conduit à Londres, et on planta sa tête et celles de plusieurs de ses complices sur le Pont-de-Londres.

Depuis la première institution de la mairie jusque

en 1454, le Lord-maire s'était toujours rendu à cheval à Westminster, pour prêter serment; mais cette année-là, sir John Norman, drapier, étant maire, imagina de changer pour lui le cérémonial de cette espèce de procession : il fit construire à ses frais une barque élégante, et se fit remonter à la rame jusqu'à Westminster, accompagné par les corporations qui avaient des barques, et qui lui fournirent ainsi un pompeux cortége. Édouard IV, par une nouvelle charte, confirma et étendit les priviléges des citoyens.

L'année 1473 fut remarquable par un changement qui eut lieu dans le mode d'élection du maire et des shérifs; un acte du Conseil de ville ordonna « qu'à l'avenir le maire et les shérifs seraient élus par les maîtres, les recteurs et les bourgeois des corporations de la ville ». Une nouvelle peste se déclara vers cette époque, et ses ravages durèrent près d'un an. Au commencement du règne de Henri VII, parut, pour la première fois, le sweeting-sickness (*mal-suant*). Cette épidémie emporta un grand nombre de personnes qui mouraient dans les vingt-quatre heures. La conduite de Henri VII à l'égard des citoyens fut aussi basse que tyrannique : plusieurs fois ils s'étaient imposés volontairement pour lui fournir des sommes d'argent considérables; cela ne l'empêcha pas de les dépouiller de la manière la plus honteuse. Sous Henri VIII, vers l'an 1518, la maladie dont on vient de parler (*sweeting-sickness*) se manifesta pour la seconde fois, et enleva une grande partie de la population. Lorsqu'elle reparut pour la

troisième fois en 1528, la plupart des individus qui en étaient attaqués mouraient dans l'espace de cinq ou six heures. L'année 1525 fut remarquable par la hardiesse extraordinaire du maire, des aldermen et du Conseil-de-Ville : non-seulement ils combattirent les projets de Wolsey qui voulait extorquer des subsides pour son maître, sans le consentement du parlement, mais encore ils s'opposèrent avec succès à la continuation de ce qu'on appelait le don gratuit, que les prédécesseurs de Henri s'étaient fait accorder tant de fois. La peste exerça encore ses ravages vers cette époque.

En 1537, eut lieu le grand événement de la suppression des monastères : un nombre presque incroyable de magnifiques églises, de cloîtres, de bibliothèques et autres édifices, qui avaient coûté des sommes et des travaux immenses, tant dans la capitale que dans d'autres villes, furent entièrement détruits. Les confréries, qui étaient très-nombreuses, une chapelle de la Sainte-Trinité et une infinité d'autres fondées dans beaucoup d'églises, furent comprises dans cette suppression.

L'année 1543 fut remarquable par une loi somptuaire que firent le maire et le Conseil-de-Ville, pour empêcher le luxe de la table dans les temps de disette. Par ce règlement il était ordonné que le Lord-maire se bornerait à sept plats, les aldermen et les shérifs à six, et le porte-épée (*sword-bearer*) à quatre, tant à dîner qu'à souper; l'amende fut de 40 shillings pour chaque plat au-dessus du nombre permis.

Un an auparavant, le parlement avait pris en considération l'état d'un grand nombre des principales rues de la capitale, alors presque impraticables. En 1542, plusieurs avaient été pavées; il fut ordonné que beaucoup d'autres le seraient de même cette année, avec un ruisseau au milieu de la rue, le tout aux frais des propriétaires des maisons.

SOUS LA REINE ÉLISABETH.

Le premier plan passable de la capitale est du règne de la reine Élisabeth. On y voit que la portion de la ville qui se trouvait renfermée dans les murs était de beaucoup la plus considérable, et que même dans cette enceinte assez resserrée il y avait quantité de jardins qui depuis ont été convertis en rues, cours et passages. Les maisons de Londres, du côté de l'ouest, finissaient au monastère de Sainte-Catherine; Smith-Field à l'est était découvert jusqu'à Tower-Hill, et Rosemary-Lane n'était pas bâti. Les Minories n'étaient bâtis que du côté de l'est, en face du mur de la ville : les bestiaux paissaient dans Goodman's-Fields, et White-Chapel ne s'étendait guère au-delà des barrières et n'avait pas de maisons du côté du nord : quant à Spital-Fields, qui seul ferait aujourd'hui une ville considérable, ce n'était réellement que des champs (*fields*) séparés les uns des autres par des haies et des rangées d'arbres. Houndsditch ne consistait qu'en un rang de maisons, en face des murs de la ville, et les petites cours et jardins derrière ces maisons donnaient aussi sur ces champs.

En quittant les murs de la ville, on voit que les bâtimens étaient encore plus clair-semés : car, quoique le village d'Holborn fût alors adjacent à Londres, les maisons donnaient par derrière sur des champs et des jardins, surtout du côté du nord; quelques maisons seulement de Gray's-Inn-Lane débordaient la rue principale; une grande partie de High-Holborn n'existait pas, et Saint-Giles était un village entièrement détaché de Londres.

Le Strand était une rue spacieuse garnie aussi de jardins des deux côtés, ayant au nord la campagne et quelques maisons, où est maintenant le bas de Drury-Lane. Au midi de cette rue, les jardins continuaient jusqu'à la Tamise; quelques nobles avaient néanmoins derrière leurs jardins des maisons qui s'étendaient jusqu'au fleuve. Covent-Garden, ainsi appelé parce qu'il appartenait au couvent de Westminster, allait jusqu'à Saint-Mary's-Lane, et la campagne qui était derrière s'étendait jusqu'à Saint-Giles. Hormis l'église, il y avait fort peu de constructions dans cette rue : d'un côté c'était le mur de Covent-Garden, et de l'autre un mur qui renfermait les écuries du roi, et toute la partie supérieure de la rue était entre deux haies, qui se prolongeaient un peu vers l'ouest du village de Saint-Giles. Hedge-Lane était aussi une rue entre deux haies. La rue, aujourd'hui appelée *Hay-Market*, était d'un côté une haie, et de l'autre quelques touffes d'arbres. Mais ni Pall-mall, ni Saint-James-street, ni Piccadilly, ni aucune des rues ou des belles places qui sont dans cette partie de la ville, n'étaient bâties, et West-

minster était une petite ville, au sud et au sud-est du parc de Saint-James.

Telle était cette grande métropole, au temps d'Élisabeth : quelque peu considérable qu'elle puisse paroître, si on la compare à son étendue actuelle, on voit cependant que le gouvernement d'alors la crut déjà trop grande, puisque, par deux édits successifs, la reine défendit à qui que ce fût d'y bâtir sur de nouvelles fondations; et cette défense fut deux fois renouvelée par son successeur, mais inutilement.

Ce fut sous le même règne que le commerce reçut une nouvelle impulsion, par la construction d'un édifice, appelé postérieurement Bourse royale (*Royal Exchange*), où les négocians se réunissaient pour traiter de leurs affaires. En 1588, lorsque le pays était menacé d'une invasion par les Espagnols, la Ville non-seulement résolut de lever 1000 hommes, mais encore vota seize bâtimens de la première grandeur et quatre frégates, qui furent équipés sur la Tamise avec la plus grande célérité; et elle paya tous les frais d'armement et de munitions. En 1594, elle arma encore six vaisseaux de guerre, et leva 405 hommes pour le service de la reine. Deux fois, dans le courant de l'année suivante, elle leva mille hommes; et en 1597, le bruit d'une nouvelle descente par les Espagnols s'étant répandu, elle fournit 6,000 hommes et équipa seize bâtimens de guerre. Des services si importans et si nombreux ne lui valurent cependant pas, dans tout le cours de ce règne, la moindre augmentation de priviléges.

Tout le commerce de l'Angleterre était à cette époque concentré dans Londres, ainsi que le prouvent les registres de la douane de ce port, dont le produit était sept fois plus considérable que celui de toutes les autres douanes du royaume : et quoique les habitans de cette ville fussent imposés dans une proportion beaucoup plus forte que les provinces, on les a vus, dans des circonstances difficiles, aller, pour ainsi dire, au-devant des contributions; celles qu'ils payaient même dans les temps ordinaires étaient déjà d'un dixième, tandis qu'elles n'étaient que d'un quinzième dans les autres parties du royaume.

DEPUIS JACQUES Ier JUSQU'A L'INCENDIE.

La peste qui s'était manifestée plusieurs fois sous le règne d'Élisabeth, reparut en 1603, à l'avènement de Jacques Ier, et fit de si épouvantables ravages, que de mars à décembre elle n'emporta pas moins de 30,561 personnes; et quoique sa plus grande violence eût cessé l'année suivante, ce ne fut qu'en 1611 que la capitale en fut tout-à-fait délivrée. Londres reçut sous ce règne de grandes améliorations, la New-river (nouvelle rivière) ayant été amenée d'Islington à Amwell, dans le voisinage de Ware, en 1613. L'année suivante, Smith-Field fut pavé; et en 1615, les bas côtés des principales rues, qui, jusqu'alors, n'avaient été que ferrés, furent pavés en larges dalles, et construits en trottoirs.

Les préparatifs des habitans de Londres, pour la réception de Charles Ier à son avènement au trône, furent

interrompus par une peste qui, dans l'année 1625, fit périr 35,417 personnes. Les brouilleries entre Charles et la capitale prirent naissance dès le commencement de son règne; des querelles s'élevèrent au sujet de l'impôt sur la construction des vaisseaux, et à l'occasion de divers emprunts et autres griefs. La ville fut privée de quelques avantages qu'elle avait acquis sous le règne précédent, et condamnée à une amende de 50,000 liv. st.

En 1642, tout espoir de conciliation entre le roi et le parlement s'étant presque entièrement évanoui, le Conseil-de-Ville passa un acte pour faire fortifier la ville par des ouvrages extérieurs, et arrêta que tous les chemins conduisant à Londres seraient fermés, excepté les entrées de Charing-Cross, de Saint-Gile's-Fields, de Saint-John-street, de Shoreditch et de White-Chapel, et que les extrémités extérieures de ces rues seraient garnies de parapets et de chevaux-de-frise; que les différens corps-de-garde et les barrières, sur tous les points extrêmes du territoire de la ville, seraient également munis de chevaux-de-frise; que les bâtimens contigus en dehors aux murailles de Londres seraient démolis; et que non-seulement le mur de la ville ainsi que ses bastions seraient réparés et garnis d'artillerie, mais qu'on y ajouterait plusieurs nouveaux ouvrages aux endroits les plus exposés.

Des forts, des bastions furent aussitôt construits; ils étaient liés par une ligne de communication que formait un rempart de terre, environnant de tous côtés Londres, Westminster et Southwark. Tous ces ou-

vrages furent faits aux frais de la ville, et exécutés par les habitans, qui s'y mirent avec une ardeur incroyable.

Peu après l'exécution de Charles Ier, sir Abraham Reynardson, Lord-maire à cette époque, ayant refusé de proclamer l'abolition de la royauté, fut destitué de sa charge et incarcéré; on en trouva un autre plus complaisant. A la mort de Cromwell, le Conseil-de-Ville s'opposa fortement aux mesures du comité de sûreté, se déclara pour un parlement libre, et refusa d'avancer des subsides : alors le gouvernement, redoutant les effets d'une semblable opposition, donna ordre au général Monk de faire entrer son armée dans la ville; ce général fit mettre en pièces les portes de Londres, les herses et autres objets de défense; et le 29 mai 1660, le Lord-maire et les aldermen allèrent recevoir Charles II, dans Saint-George's-Fields. En 1663, le roi accorda à la ville la confirmation de toutes les anciennes chartes, priviléges, libertés, droits et coutumes : et les citoyens, en reconnaissance, avancèrent des sommes considérables pour les dépenses de la guerre contre la Hollande.

GRANDE PESTE, EN 1665.

En 1665, vers les premiers jours de mai, éclata dans Londres une des plus terribles pestes qui eût jamais affligé cette ville, et peut-être aucun autre pays du monde : et comme c'est la dernière qui ait désolé la capitale, une courte relation de ses commencemens et de ses progrès ne sera peut-être pas déplacée.

Dans la semaine où la peste se manifesta, elle em-

porta 9 personnes et répandit une terreur universelle parmi les habitans de toutes les classes; mais la semaine suivante, les morts s'étant réduits à 3, les citoyens revinrent de leur épouvante. Cependant le nombre des morts augmenta progressivement les semaines suivantes, et finit par aller jusqu'à 470. Alors la noblesse et les principaux citoyens s'enfuirent précipitamment; et en juillet, la mortalité s'étant élevée à 2,010 individus par semaine, la plupart des maisons furent fermées, les rues désertes; et on n'y vit plus guère autre chose que des feux pour purifier l'air, des cercueils, et des voitures sans cesse occupées à enlever les morts; les portes étaient marquées d'une croix rouge, avec ces mots : *Seigneur, ayez pitié de nous!* Un silence profond n'était interrompu que par des lamentations, par les gémissemens des mourans, le son des cloches pour ceux qu'on enterrait, et par ce cri lugubre : *Mettez vos morts à vos portes.* Ce fut en septembre qu'on peut dire que la Mort se promena en triomphe dans cette malheureuse cité : le nombre de ses victimes s'éleva dans une semaine jusqu'à 6,988; la semaine suivante, il retomba à près de 400; mais bientôt s'étant de nouveau élevé jusqu'à 7,165, ceux qui existaient encore furent frappés de l'horrible crainte que dans peu les vivans ne fussent plus en assez grand nombre pour enterrer les morts; ils eurent néanmoins le bonheur d'être trompés dans cette affreuse attente; car la contagion diminua par degrés, et s'arrêta après avoir enlevé 160,000 personnes, suivant lord Clarendon, qui croyait cette supputation au-dessous de la vérité,

quoique le docteur Hodges n'ait trouvé pour résultat des tables de mortalité que 68,596 individus.

On crut que cette peste avait été apportée de Hollande, où elle avait fait de grands ravages l'année précédente; et malheureusement elle passa la mer dans une saison où l'état de l'atmosphère était le plus favorable à son développement. Pendant tout le temps qu'elle dura, l'air fut d'un calme et d'une sérénité constante : à peine, pendant plusieurs semaines, vit-on les girouettes changer de place, et il n'y eut pas une goutte de pluie.

GRAND INCENDIE, EN 1666.

La peste venait de cesser; à peine ceux qui avaient fui à la campagne étaient revenus dans leurs maisons, lorsque la ville se vit en proie à une nouvelle calamité, non moins épouvantable que la première, et plus expéditive que la peste dans ses ravages. Ce fut l'incendie de Londres, qui éclata un dimanche, 2 septembre 1666. Ce déplorable événement commença vers une heure du matin, dans Pudding-Lane, près New-Fish-street; ce quartier étant composé de maisons de bois goudronné, bâties très-près les unes des autres, le feu acquit bientôt tant de force qu'il n'y eut ni machines ni travaux qui pussent en arrêter les progrès. Un vent d'est très-violent porta les flammes jusqu'à Grace-Church-street, d'un côté, et de l'autre, de Cannon-street au bord de la rivière. Le lundi entier, tout le mardi, un feu des plus actifs ne cessa d'entasser les ruines; mais sur le soir de ce dernier jour, l'incen-

die, ayant rencontré des constructions en brique dépendantes du Temple, parut s'affaiblir peu à peu de ce côté; et vers le soir du vendredi, on parvint à l'arrêter à l'église du Temple, près de Holborn-Bridge, Pie-Corner, Aldersgate, Cripplegate, dans le bas de Coleman-street, au bout de Basinghall-street, près de la poterne, dans le haut de Bishopsgate-street, et de Leadenhall-street, près de la salle des drapiers, dans Mincing-Lane, dans le milieu de Mark-Lane, et au Tower-Dock; le jeudi, 6 septembre, le feu était entièrement éteint.

Malgré l'étendue et la durée de l'incendie, il ne périt que 6 personnes; mais la destruction des églises, des hôtels des compagnies et autres édifices publics, ainsi que des maisons particulières, fut immense. On évalue à 7,335,000 l. st. les propriétés de toutes espèces qui furent la proie des flammes. Il y eut environ 13,200 maisons de brûlées (1).

LONDRES, APRÈS L'INCENDIE.

Avant l'incendie, Londres qui, comme toutes les grandes cités, avait eu de petits commencemens, était entièrement dépourvue d'élégance et de commodité, et était de plus extrêmement mal-saine; cette insalubrité provenait de ses rues étroites, de l'inconcevable manie de bâtir les maisons en saillie sur la rue, ce qui empê-

(1) Il a été érigé, en mémoire de cet incendie, une colonne d'ordre dorique sur l'emplacement où le feu se manifesta, près du Pont-de-Londres. Sa hauteur est de 202 pieds depuis le sol. Elle fut construite par Christophe Wren, et on l'appelle le *Monument*.



Bo gen

Le Monument.
Monument.

chait l'air vicié de s'échapper, et de la rareté de l'eau: toutes ces causes entretenaient presque toujours dans la ville quelque germe contagieux. L'incendie qui consuma la plus grande partie de Londres, fut sans doute un affreux malheur pour ceux qui l'habitaient alors, mais les conséquences qu'il eut furent une ample compensation des pertes qu'essuyèrent les individus: cependant on regrettera toujours qu'on ait aussi complètement écarté, pour la reconstruction de la ville, le plan magnifique, élégant et avantageux de sir Christophe Wren, et qu'on l'ait sacrifié aux petits intérêts particuliers des propriétaires.

Londres sortit bientôt de ses cendres avec une beauté nouvelle; ses rues ne furent plus étroites et incommodes; on ne permit plus d'y construire en bois, et il n'y resta plus le moindre germe du fléau qui l'avait si souvent ravagée. Tant il est vrai que les événemens que l'on regarde comme de terribles calamités ont quelquefois pour les peuples des suites favorables à leur bien-être.

Il ne se passa rien de remarquable jusqu'en 1680: mais la ville, mécontente des lenteurs de la cour, au sujet des entreprises du pape, fit au roi des remontrances énergiques, dont il fut tellement irrité, qu'il déclara ses priviléges abolis et sa charte entièrement à sa disposition. Jacques II, à son avènement au trône, fit tomber son ressentiment sur un alderman comme sur une victime qu'il voulait immoler au papisme: mais dès que l'on eut connaissance de l'intention où était le prince d'Orange de prêter son appui à la nation

contre l'introduction du papisme, le roi fit bien voir toute la faiblesse de son caractère. Cédant à la peur, il envoya chercher le Lord-maire et les aldermen, et leur promit de rétablir leur charte dans toute son étendue; ce qu'il fit en effet, le 6 octobre 1688. Les citoyens, ayant contribué beaucoup au succès de la révolution, n'eurent pas de peine à obtenir de Guillaume et de Marie la confirmation pleine et entière de tous leurs droits et priviléges. A l'exception de l'acte pour la construction de cinquante nouvelles églises, le règne de la reine Anne n'offre aucun événement important. L'année 1720 fut signalée par la fourberie la plus extraordinaire qui ait jamais eu lieu dans aucun pays: ce fut le système de la Compagnie de la mer du Sud, qui eut en Angleterre le même résultat que celui de Law en France, et à la même époque.

En 1733, les citoyens se firent le plus grand honneur par la résistance qu'ils opposèrent, à plusieurs reprises, aux projets de sir Robert Walpole, et surtout à son plan d'une accise générale. Dans le cours du règne actuel, Londres a eu à se féliciter d'un nombre infini d'améliorations qu'elle doit à l'esprit patriotique et à la richesse de ses citoyens. En 1771, le Lord-maire et un des aldermen furent mis à la Tour, pour avoir défendu avec trop d'énergie les droits et les libertés de la ville contre les atteintes qu'on voulait leur porter.

Bientôt après, M. Wilkes, qui avait donné lieu à ces emprisonnemens, fut successivement élu alderman, shérif, Lord-maire, et enfin nommé à la place lucrative de trésorier de la ville (*chamberlain*).

En 1780, un bill ayant affranchi les catholiques de certaines lois pénales, quelques zélés formèrent une société sous le nom d'association protestante, et, par l'intermédiaire de lord George Gordon, présentèrent au parlement une pétition contre ce bill. Ayant été traités avec mépris par les ministres, ils prirent la résolution de la présenter en personne; et en conséquence, le 2 juin, près de 400,000 individus se mirent en marche, avec la pétition, de Saint-George's-Fields à la Chambre des Communes. Il était impossible d'observer plus d'ordre et de tranquillité qu'ils n'en mirent dans leur conduite: mais il n'en fut pas de même des spectateurs; car, pendant trois jours, ceux-ci, aidés par tous les voleurs, les désœuvrés et les vagabonds de la capitale, se mirent à démolir et à brûler les maisons des catholiques, des magistrats et des ministres, à ouvrir les prisons, etc. etc. Cette émeute ne cessa que lorsque la troupe eut tué plusieurs centaines de ces misérables; et dans le courant de plusieurs semaines après, environ deux cents autres furent successivement exécutés.

On estime que dans les quarante dernières années, la métropole s'est augmentée de 40,000 maisons au moins; ce qui suppose une augmentation proportionnelle de population de près de 200,000 âmes.

En 1795, un horrible incendie consuma plusieurs centaines de maisons, dans Ratcliffe-Highway. En 1807, à une exécution qui se fit à Old-Bayley, 30 personnes furent étouffées dans la foule; et en 1808, un seul individu subit la peine capitale, quoique jusqu'alors le

nombre ordinaire des exécutions eût été de 100 à 200 par an.

La ville de Londres est aujourd'hui le siége d'un évêché; l'administration ecclésiastique est entre les mains de l'évêque, de l'archidiacre et de quelques autres principaux membres du clergé.

Le gouvernement civil et ecclésiastique de la cité de Westminster réside dans le doyen et le chapitre de l'église collégiale de Saint-Pierre; mais, depuis la réformation, les pouvoirs civils sont exercés par un haut-steward (grand-maître ou grand-intendant), un vice-steward, un haut bailli, seize bourgeois et leurs officiers, sous l'autorité du doyen et du chapitre.

DESCRIPTION GÉNÉRALE DE LONDRES.

Londres s'étend de l'ouest à l'est, le long de la Tamise, à environ 60 milles de la mer, et se compose de trois principales divisions : la cité de Londres, la cité de Westminster, et le bourg de Southwark, avec leurs faubourgs respectifs. Les deux premières divisions sont sur le bord septentrional du fleuve, dans le comté de Middlesex; elles sont en grande partie sur des hauteurs, et se développent autour de la Tamise en un beau et majestueux amphithéâtre : la troisième est sur le bord méridional, dans le comté de Surry; c'est un terrain plat, dont l'ancien fonds était un marais.

La longueur de Londres, depuis le coin de Hyde-Park jusqu'au Peuplier, est d'environ sept milles, sans y comprendre les maisons qui jusqu'à une distance de plusieurs milles bordent les principales routes, dans

toutes les directions; sa largeur est irrégulière et varie de deux à quatre milles.

Le sol de Londres est en général un lit de gravier, mais mêlé d'argile dans beaucoup d'endroits. L'air et le climat n'y sont ni aussi exempts de variations subites, ni aussi tempérés que dans quelques autres parties du monde; mais, a tout prendre, Londres est peut-être encore une des villes les plus saines de l'Europe, en raison de diverses circonstances que nous aurons occasion de remarquer. Le flux se fait sentir dans la Tamise à plus de 15 milles au-delà de Londres : cependant nulle part dans la ville l'eau n'est salée; elle y est naturellement très-douce et très-pure. Le fleuve est retenu dans son canal par des encaissemens, et n'a pas plus d'un quart de mille de large, lorsqu'il n'est pas gonflé par les pluies ou par la marée; sa profondeur moyenne est de douze pieds; au moment des grandes marées, il s'élève de douze, et quelquefois de quatorze pieds au-dessus de son niveau, et sa largeur augmente en proportion.

Les rues principales sont larges et bien aérées, et le commerce y trouve les plus grands avantages. De chaque côté est un trottoir large et uni, composé de pierres plates, un peu élevé au-dessus du niveau de la rue, pour la commodité des piétons.

Sous le pavé sont de larges canaux voûtés (appelés *seweers*, égoûts), qui communiquent à chaque maison par d'autres plus petits, et à chaque rue par des ouvertures grillées, pour recevoir les immondices et les emporter jusque dans la rivière. La boue et autres

ordures qui s'amassent dans les rues, sont enlevées par des hommes que les habitans payent pour ce travail.

Londres ne possède pas un grand nombre d'édifices dont on puisse citer la magnificence et la beauté ; mais ce qui distingue cette capitale, c'est l'air de propreté et d'aisance qui règne dans toutes les rues principales. La plupart des grandes rues, occupées par des boutiques de commerce en détail, ont un aspect d'opulence et un éclat qu'on ne trouve nulle part; les boutiques mêmes sont garnies de la manière la plus agréable et décorées avec goût; mais les fabriques qui y sont établies en forment le principal ornement.

On estime que Londres contient environ 8,000 rues, ruelles, passages et culs-de-sac; 60 places et 160,000 maisons, magasins et autres bâtimens. On y trouve un nombre infini de marchés, de magasins, de boutiques, tant pour les choses de première nécessité, que pour les objets d'agrément et de luxe, dont les prix sont généralement plus élevés que partout ailleurs; mais peut-être il n'existe pas une ville où l'homme possède le grand moyen d'échange universel, puisse se procurer avec autant de facilité les produits de la nature et de l'art, à quelque point du globe qu'ils appartiennent.

Malgré ces grands avantages, Londres laisse encore beaucoup à désirer. La plupart des rues qui conduisent aux bords de la Tamise sont bâties en pente, et si rapides, qu'il est presque impossible d'y monter avec des charges pesantes; ces rues sont mor-

telles pour les chevaux de trait. D'autres sont tellement étroites, qu'on est sûr d'y essuyer tous les désagrémens d'un passage resserré, et qu'il y arrive souvent des accidens. Tous les jours, au moment de l'ouverture de la douane, la cohue, la confusion, les embarras de Lower-Thames-street, forment un tableau dont on chercherait en vain le pareil dans aucun lieu du monde: les piétons, obligés de ne pas dépasser un trottoir étroit, défendu avec soin par des poteaux très-serrés, ne parviennent à la douane qu'avec des difficultés extrêmes. A voir les voitures dont la rue est absolument pleine, et qui s'embarrassent les unes dans les autres, on en croirait l'entrée et la sortie entièrement obstruées; mais quand tout cela s'ébranle, on voit ces voitures filer à la suite l'une de l'autre, se donner passage et s'éviter avec une facilité et une adresse étonnantes.

La plupart des rues de Londres, excepté dans la partie moderne, sont tortueuses et irrégulières, et la ville manque absolument de régularité; ce qui la défigure beaucoup, et lui ôte tout air de grandeur. Vue d'une hauteur, Londres offre une forêt de flèches, de clochers, de tours, qui terminent les églises ou les autres bâtimens publics; et pourtant tous ces édifices sont tellement masqués et enfermés dans un dédale de passages, de culs-de-sac et de rues, qu'à un petit nombre d'exceptions près, un étranger peut traverser la capitale d'un bout à l'autre, sans se douter de l'existence de ces grands monumens.

Londres possède plus de beaux morceaux d'architecture que les étrangers ne veulent lui en accorder : la plupart, il est vrai, sont cachés, et ne frappent que l'œil du curieux déterminé à les chercher; mais comme, pour éviter des dépenses considérables, et aussi par un effet des mœurs anglaises, les maisons de Londres ont été presque toutes bâties en briques, et en général sur une petite échelle, il en résulte qu'on trouve rarement dans cette ville l'espèce de grandeur attachée à ces constructions colossales en pierre de taille; voilà ce qui a attiré à la capitale de l'Angleterre le reproche de ne mériter aucune attention sous le rapport des bâtimens. Vivre au sein de sa famille, sans être dérangé, à l'abri de toute contestation, loin des fâcheux, avoir ses appartemens propres et chauds, dont toutes les parties soient bien appropriées à l'usage auquel elles sont destinées, et qui réunissent tous les genres de commodité; c'est là le bonheur d'un Anglais, et c'est vers ce but que l'architecte dirige tous les efforts de son art. Même dans le séjour de la grandeur et de l'opulence, l'apparat n'est le plus souvent qu'un objet secondaire. Il est donc indispensable à Londres de ne bâtir qu'en briques, sorte de construction qui n'est pas assez solide pour durer des siècles, et qu'il faudrait adopter en Angleterre partout où, comme dans Londres, on s'occupe continuellement d'améliorations tendantes à augmenter l'agrément et la commodité. Quel que soit donc le mérite, réel ou imaginaire, auquel prétendent la vanité et la magnificence, il est vrai de dire

qu'il n'existe sur la terre aucune ville dont les habitans jouissent au même degré que ceux de Londres, de toutes les aisances qui sont du ressort de l'architecture. Les nations qui préfèrent l'étalage et une vaine pompe à la jouissance des douceurs de la vie sociale, et à la facilité avec laquelle on satisfait à toutes les obligations qu'elle impose, rangeront sans doute les bâtimens de Londres au nombre de ses plus grands défauts; mais, aux yeux de la vérité, ils ne seront qu'un des avantages qui caractérisent particulièrement cette ville.

Le plan originaire et la construction primitive de Londres sont d'un siècle où l'on regardait probablement les rues étroites comme nécessaires à la sûreté des villes, étant plus propres à arrêter un ennemi, puisque, sous ce rapport, toutes les rues de l'Europe se ressemblaient. On ne saurait applaudir trop hautement à l'esprit public, qui paraît aujourd'hui déterminé à faire disparaître une construction aussi vicieuse.

Presque toutes les maisons de Londres sont bâties sur un plan uniforme. Elles consistent en trois ou quatre étages au-dessus du sol, et un au-dessous, pour les cuisines; les fenêtres de ces cuisines donnant sur la rue, il se trouve devant presque toutes les maisons une espèce de fossé qui est bordé d'une grille en fer haute de cinq à six pieds. A chaque étage, se trouve sur la façade une grande chambre; sur le derrière, une plus petite, et l'espace occupé par l'escalier: ceci néanmoins ne peut s'entendre que généralement;

car les maisons de la noblesse et des personnes du grand monde, quoique simples à l'extérieur, offrent dans leur construction intérieure, ce goût varié, cette élégance et ces commodités qui distinguent l'architecture moderne (1).

Des tuyaux en plomb apportent l'eau dans presque toutes les maisons, et en fournissent aux habitans avec une abondance qui va jusqu'à la profusion. Rien de plus commode, de plus propre, que l'intérieur des maisons; et c'est une remarque qui s'applique, en général, aux hôtels garnis, aux tavernes, aux cafés et autres lieux publics.

Quelques-unes des routes qui aboutissent à Londres sont spacieuses, supérieurement entretenues, et éclairées par des réverbères jusqu'à une distance considérable. Cependant les principales entrées de Londres sont généralement étroites, et ne répondent point à la beauté réelle de la capitale.

Ce qui la distingue essentiellement, c'est l'avantage naturel de sa situation pour la santé, le bien-être, les plaisirs et le bonheur de ses habitans: sous ce point de vue, Londres est un des lieux du monde

---

(1) Dans les grandes places et les rues du premier ordre, les maisons, suivant leur grandeur, sont louées de 200 à 500 liv. st. par an. Dans les rues du second ordre, le loyer est de 100 à 200 liv. Dans celles du troisième et du quatrième, il est de 40 à 100 liv. Dans les grandes rues marchandes, outre un pot-de vin proportionné à la durée du bail, le loyer des maisons est de 100 à 400 liv. st. par an; et dans celles des seconde et troisième classes, de 40 à 80 liv.

les plus heureusement partagés (1). Elle s'étend le long des rives de la Tamise, qui, par les sinuosités de son cours intérieur et la disposition de ses eaux, contribue, autant qu'on pouvait le désirer, au commerce, à l'embellissement, à la pureté et à l'assainissement de l'air. Quoique cette rivière ne soit pas une des plus considérables, elle est une des plus favorables au commerce qu'il y ait au monde. Dans toutes les saisons de l'année, elle est couverte de bâtimens qui arrivent des contrées voisines ou des climats les plus lointains, ou qui partent pour s'y rendre. A soixante milles de la mer, Londres jouit de tous les avantages de la navigation, sans craindre les surprises des flottes ennemies, et sans être exposée aux inconvéniens des vapeurs humides de l'Océan. Elle s'élève par degrés au-dessus de la Tamise, se développe en amphithéâtre sur la rive septentrionale, de l'est à l'ouest, et se trouve pour ainsi dire continuée sur une étendue de près de vingt milles et dans toutes les directions, par une longue suite de villages populeux, les maisons de campagne des négocians et des marchands, et les magnifiques châteaux des grands personnages de l'état.

ESQUISSE GÉNÉRALE DE LONDRES.

La direction des principales rues de Londres suit le cours de la Tamise, de l'est à l'ouest, et la plu-

(1) Il faut se souvenir que cette Description est prise de l'anglais.

part des rues transversales sont dans une direction qui va du nord au sud.

On peut diviser les rues qui vont de l'est à l'ouest en deux grandes lignes. La première, qu'on peut appeler la ligne du nord, commence à la route d'Uxbridge-Road, côté nord de Hyde-Park, et sous les noms successifs d'Oxford-street, Saint-Gile's, Holborn, Skinner-street, Newgate-street, Cheapside, Cornhill et Leaden-street, se prolonge jusqu'à White-Chapel et Mile-End, sur la route d'Essex.

La ligne sud commence à la route de Bath, côté sud de Hyde-Park, et sous les différens noms de Piccadilly, Saint-James's-street, Pall-Mall, Charing-Cross, Strand, Fleet-street, Lugdate-Hill, Saint-Paul's-Church-Yard, Watling-street, Cannon-street, et Tower-street, finit à la Tour de Londres, d'où l'on peut dire qu'elle s'étend deux milles plus loin, le long de la rivière, dans Wapping-street.

Au moyen de la Tamise et de ces deux grandes lignes de rues qui suivent sa direction, il est facile à un étranger de trouver son chemin dans Londres, parce qu'il n'y a peut-être pas un seul point de la ville qui soit à plus d'un mille de l'une ou l'autre de ces lignes. (*Voyez* le Plan de Londres, à la fin du Volume.)

Sous un autre point de vue, Londres se divise en trois grands districts; la partie est de la ville, la Cité, et la partie ouest.

La partie ouest de la ville est la plus moderne et la plus élégante; c'est la résidence de la noblesse des deux ordres, le siége du gouvernement et de la

cour. On peut dire qu'elle s'étend au couchant jusqu'au milieu de Charing-Cross.

La Cité, en prenant le mot dans son acception usuelle, est le quartier marchand, qui s'étend de Charing-Cross jusqu'au méridien du Monument ou de la Tour; mais on peut se figurer la Cité, dans le vrai sens local, comme bornée par un cercle dont les rayons, d'un demi-mille de longueur environ, iraient toucher en un point quelconque la cathédrale de Saint-Paul.

A l'est du Tower-Hill, Londres peut être regardée comme un port de mer; le plus grand nombre des habitans de ce vaste district a des intérêts dans les expéditions maritimes, et se compose de propriétaires ou de capitaines de navires, de négocians, de constructeurs, de matelots, de marchands en boutique, et autres qui trouvent leurs moyens d'existence dans le commerce de ce port.

A l'ouest du pont de Black-Friars, les rives de la Tamise sont consacrées à la fois aux affaires et aux plaisirs; mais à l'est de ce pont, elles ne sont occupées que par une ligne de magasins, et retentissent de tout le fracas du commerce.

Le bourg de Southwark, au midi de la Tamise, est principalement habité par des négocians et des marchands; il n'a qu'une seule grande rue qui va du Pont-de-Londres jusque dans la campagne, et qu'on appelle High-street. Une autre belle rue part du pont de Black-Friars et conduit dans la campagne; d'autres sont projetées, qui par la suite donneront plus d'importance à cette partie de la métropole.

GOUVERNEMENT ACTUEL DE LA CAPITALE.

Le gouvernement actuel de la métropole de l'Angleterre comprend trois divisions distinctes, savoir : la Cité de Londres et ses dépendances, la Cité de Westminster et son district, et les faubourgs qui se trouvent hors de la juridiction de l'une et de l'autre.

GOUVERNEMENT CIVIL DE LA CITÉ DE LONDRES.

Par les chartes ou concessions des rois d'Angleterre, le gouvernement civil de la Cité de Londres réside tout entier dans une Corporation ou corps de citoyens. La Cité se divise en vingt-six districts principaux appelés *wards* (quartiers); et la Corporation ou administration municipale se compose : 1°. du Lord-maire; 2°. des Shérifs; 3°. des Aldermen; 4°. du Conseil-de-Ville.

LA CORPORATION.

I. Le Lord-maire est élu tous les ans de la manière suivante. Le 29 septembre, la Livery (bourgeoisie), réunie à Guild-Hall en assemblée générale, nomme deux aldermen par mains levées; ceux-ci sont présentés à une cour appelée *Cour du Lord-maire et des Aldermen*, qui choisit l'un des deux (ordinairement le doyen d'âge); celui-ci est élu Lord-maire par scrutins; le 9 novembre suivant, il entre en fonctions.

M. Wood, élu Lord-maire en 1816, avait été réélu pour 1817. M. l'alderman Smith vient d'être nommé pour 1818.

Les pouvoirs civils exercés par la corporation ou ses officiers sont aussi étendus qu'ils peuvent l'être dans

les limites de sa juridiction. Les lois pour le gouvernement intérieur de la Cité sont entièrement l'ouvrage de sa législature appelée *la Cour du Conseil-de-Ville*, et composée du Lord-maire, des aldermen et des conseillers du Conseil-de-Ville. L'administration appartient exclusivement à la Cité, dont le Lord-maire est le premier magistrat.

II. Les deux shérifs qui, strictement parlant, sont officiers du roi, pour un grand nombre d'actes importans de son pouvoir exécutif, sont élus annuellement par la Livery, non-seulement pour la Cité, mais pour le comté de Middlesex; les mêmes magistrats étant à la fois shérifs de Londres, et formant conjointement un shérif pour le comté.

III. Les aldermen sont nommés à vie par les chefs de famille des différens quartiers, ayant droit de bourgeoisie, un pour chaque quartier, excepté Bridge-Ward (quartier du Pont) en dehors; lorsque ce quartier vient à vaquer, le doyen des aldermen, ou, comme on l'appelle communément, le Père de la Cité, passe à ce quartier, et l'on nomme un nouvel alderman à sa place.

Les aldermen sont les principaux magistrats dans leurs quartiers respectifs. Il y a dans la Cité différentes cours pour juger les causes civiles des habitans; elles sont composées de juges, membres ou officiers de la corporation. Le Lord-maire, l'assesseur, l'avocat-général (*Common-sergeant*), qui est le principal officier de justice de la Cité, et les aldermen, composent le tribunal d'Oyer-and-Terminer : c'est une cour

qui, en vertu d'une commission du roi, prononce sur les crimes capitaux commis dans la cité de Londres et dans le Middlesex; les aldermen sont en outre les juges-de-paix perpétuels de la Cité.

IV. Le Conseil-de-Ville, ou parlement de la Cité, est composé du maire, de 25 aldermen et de 236 membres; ces derniers sont nommés tous les ans par les chefs de famille, ayant droit de bourgeoisie dans leurs quartiers respectifs : le nombre des membres à élire par chaque quartier est réglé par une ancienne coutume; mais la corporation a le droit de l'étendre. Les débats de ce conseil sont du plus grand intérêt; ses séances sont publiques.

Les membres du Conseil-de-Ville sont les représentans des communes, et composent une des branches de la législature de la Cité, qui a une grande ressemblance avec celle du royaume : en effet, de même que cette dernière est composée du Roi, des Pairs et des Communes, l'autre est composée du Lord-maire, des aldermen et du Conseil-de-Ville; mais une différence remarquable, c'est que le Roi, les Pairs et la chambre des Communes, qui forment les trois corps de l'état, jouissent séparément du droit de *veto*, tandis que, dans la législature de la Cité, ce même droit, refusé au Lord-maire, n'est attribué exclusivement qu'aux aldermen et au Conseil-de-Ville.

Avant l'année 1347, chaque quartier n'envoyait que deux membres ou conseillers au Conseil-de-Ville; mais ce nombre ayant été jugé insuffisant pour représenter le corps nombreux du commerce, il fut

arrêté alors que chaque quartier nommerait un nombre de conseillers proportionné à son étendue, mais douze au plus, et six au moins : depuis on a porté les députations jusqu'au nombre actuel.

La Cité est aujourd'hui divisée en 26 *wards* (quartiers), et ces wards en 36 *procincts* (sections), dont chacun envoye un représentant élu dans les mêmes formes qu'un alderman ; et de même que le Lord-maire préside l'assemblée et est juge des suffrages pour l'élection d'un alderman, de même les aldermen, dans leurs quartiers respectifs, président à l'élection des membres du Conseil-de-Ville.

La cour du Conseil-de-Ville, ainsi composée du Lord-maire, des aldermen et des représentans des différens quartiers, s'assemble à Guild-Hall (Maison de Ville) toutes les fois que le Lord-maire juge à propos de le convoquer pour faire des réglemens relatifs au gouvernement de la Cité. Il nomme tous les ans six aldermen et douze conseillers pour la régie des terres qui appartiennent à la Cité, et ce comité général se réunit à Guild-Hall tous les mercredis. Le Conseil-de-Ville nomme aussi un autre comité composé de quatre aldermen et de huit conseillers, pour les affaires du collége de Gresham ; ce comité se réunit ordinairement à Mercer's-Hall, suivant que le décide le Lord-maire, qui est membre-né de ce comité. Outre ces comités et plusieurs autres, le Conseil nomme tous les ans, en vertu d'une concession royale, un gouverneur, un vice-gouverneur et des assesseurs, pour la régie des terres d'Irlande qui sont du do-

maine de la Cité. Il a aussi le droit de disposer des places de clerc de ville, de sergent de ville, de juges de la cour du shérif, de crieur de ville, de coroner (officier de police pour l'examen des cadavres trouvés sur la voie publique), de baillif du bourg de Southwark, et d'inspecteur (*garbler*) des drogues, des épices, etc., etc.

En un mot, c'est la Corporation, ou ses officiers, qui exercent toutes les fonctions civiles dans l'étendue de sa juridiction, laquelle embrasse en toutes circonstances la Cité et une partie du bourg de Southwark, et quelquefois s'étend même au-delà de ces limites.

Le bourg de Southwark (ainsi qu'on l'a précédemment observé) était dans l'origine indépendant de la Cité de Londres, ce qui dura jusqu'au règne d'Édouard III. Une portion de ce bourg a été depuis annexée à la Cité, sous le nom de *Bridge-Ward-without* (quartier du Pont en dehors), et ses officiers sont nommés par la cour des aldermen et du Conseil-de-Ville, savoir : un alderman du Bridge-Ward, un haut-baillif, etc., etc.

LA LIVERY.

C'est un corps électoral, nombreux, respectable et important, formé de la *Livery*, ou membres des différentes communautés, compagnies, corps de métiers; c'est ce corps qui élit le Lord-maire, les shérifs, les membres du parlement, le trésorier (*chamberlain*), les maîtres de pont, les inspecteurs des brasseries, et les auditeurs des comptes ou tréso-

riers; les membres de la Livery sont tous élus par leurs guilds ou compagnies respectives, parmi les individus qui, ayant droit de bourgeoisie, forment le corps général de la Livery.

De la réunion du Lord-maire, des aldermen, du Conseil-de-Ville et de la Livery de Londres, se forme l'assemblée populaire la plus importante de l'empire, après la chambre des Communes du parlement. Dans des circonstances de la plus haute conséquence, ses décisions ont été regardées comme la voix de la nation; son exemple a inspiré un courage universel, et plus d'une fois elle a imposé au corps législatif lui-même, lorsqu'il paraissait céder à une influence coupable, par des avertissemens solennels qu'il a eu la prudence d'écouter.

GOUVERNEMENT MILITAIRE.

Un acte du parlement, passé en 1774, a fait, dans le gouvernement militaire de la Cité de Londres, des changemens considérables. En vertu de cet acte, la Cité lève deux régimens de milice, forts de 2200 hommes choisis au scrutin. Les officiers de ces deux corps sont nommés par les commissaires de la lieutenance de roi pour la Cité de Londres. Dans certains cas, le roi peut mettre un des deux régimens sous les ordres d'un de ses officiers-généraux, et le faire marcher sur tout point non distant de la capitale de plus de douze milles, ou vers le camp le plus rapproché; l'autre régiment ne doit en aucun cas sortir de Londres. C'est une espèce de force régu-

lière ; car l'ancien établissement a peu à peu dégénéré en une pure forme ; il n'en reste plus guère que les inconvéniens.

GOUVERNEMENT CIVIL-GÉNÉRAL DES AUTRES PARTIES DE LA MÉTROPOLE.

Il reste à parler du gouvernement civil-général des parties de la métropole non comprises dans les différentes juridictions dont on déjà fait mention. Les faubourgs de Middlesex sont sous la juridiction des juges-de-paix du comté, comme faisant partie de ce même comté. Le County-Hall, Maison de Ville du comté pour Middlesex, est sur le Clerkenwell-green ; c'est dans les séances qui s'y tiennent tous les trois mois, qu'on y règle la plupart des affaires du gouvernement civil des faubourgs de Middlesex. Dans Bow-street, près de Covent-Garden, est un bureau de police, dirigé par des juges-de-paix de Middlesex, dont le principal emploi est d'y siéger ; ils connaissent des délits les plus graves qui se commettent dans les faubourgs de Middlesex.

POLICE PARTICULIÈRE DE LA CAPITALE.

Comme il est de la plus haute importance pour les étrangers de pouvoir se faire rendre justice lorsqu'ils ont à se plaindre, on donnera ici une liste des bureaux de police de Londres, où des magistrats tiennent tous les jours leurs séances :

Mansion-House ;
Guid-Hall ;

Bow-street;
Queen's square, Westminster;
Great Marlborough-street;
Hutton-Garden;
Worship-street;
Lambeth-street, White-Chapel;
High-street, Shadewell;
Union-street, Southwark;
Wapping New-Stairs, pour les délits qui sont relatifs au service du port de Londres.

Les magistrats préposés à ces bureaux instruisent et jugent d'une manière sommaire, nommément dans les cas concernant les douanes, l'accise, le timbre; les jeux, les colporteurs et marchands des rues; les prêteurs sur gage; les clubs; les grands chemins; les voitures de louage, les charrettes et autres voitures; les quakers et autres refusant de payer les impôts; les gens qui mettent en gage les effets d'autrui; les boulangers, pour déficit dans le poids du pain; les journaliers qui abandonnent leurs travaux; les ouvriers qui ne se conforment pas aux conditions qu'ils ont faites, et les apprentis qui se conduisent mal; les gens qui tiennent de mauvais lieux; les loteries frauduleuses; les maisons de jeu; les diseurs de bonne aventure, ou gens de cette espèce que l'on surprend dans les lieux publics avec le dessein de voler. Ils surveillent la conduite des aubergistes; ils donnent tous les ans des instructions aux constables et aux *head-boroughs* (sorte de commissaires) sur les devoirs de leurs places; ils ordonnent des visites à domicile, et exa-

minent les individus accusés de vivre dans le désordre, les gens sans aveu, les vagabonds; ils donnent aussi des ordres aux officiers des paroisses, comme sergens et constables, dans une infinité de cas; ce sont eux qui sont chargés de distribuer aux soldats les billets de logement, d'examiner les pauvres qui demandent des secours ou des travaux; de délivrer des certificats et des ordres aux femmes des individus qui servent dans la milice, de donner des attestations aux recrues pour l'armée, et d'interroger les gens accusés de trahison, de meurtre, de fabrication ou distribution de fausse monnaie, d'incendie, de faux, de vol avec effraction, de filouterie, de sédition, de conspiration, de fraude, de violence, d'outrages et autres délits et crimes de différentes classes.

ÉTAT NUMÉRIQUE DE LA POLICE DE LONDRES.

	hommes.
Cité de Londres : marshalmen, sergens et constables.	319
Watchmen (veilleurs) et patrouilles...........	803
Cité et Liberté (*district*) de Westminster : constables.	71
Watchmen et patrouilles......................	302
Division de Holborn : constables..................	79
Watchmen et patrouilles......................	377
Division de Finsbury : constables................	69
Watchmen et patrouilles......................	135
Tower-Hamlet's : compris les constables de l'est de la ville...............................	218
Watchmen et patrouilles......................	268
Liberté (*district*) de la Tour de Londres : constables..	17
Watchmen et patrouilles......................	14
Division de Kensington et Chelsea : constables.......	22
Watchmen et patrouilles......................	66

	hommes.
De l'autre part.............	2,760
Bourg de Southwark : constables...................	88
Watchmen et patrouilles....................	79
Sept bureaux de police, y compris Bow-street : officiers de police et patrouilles.........................	150
Total.............	3,077

OBSERVATIONS INTÉRESSANTES POUR LES VOYAGEURS.

Ce qui frappera d'abord l'observateur dans Londres, c'est l'ordre qui règne dans cette ville populeuse, quoique maintenu par l'action d'une police à peine sensible. Quelques hommes âgés, appelés *watchmen*, la plupart sans armes, forment la seule garde de nuit contre les voleurs ; un petit nombre de magistrats et d'officiers de police sont les seules personnes chargées de les découvrir et de les punir ; et pourtant on peut affirmer qu'aucune ville, proportionnellement à sa population, à son luxe et à son commerce, n'est plus sûre à toute heure ; que nulle part les propriétés ne sont plus à l'abri des vols, de quelque nature qu'ils soient. C'est là le phénomène actuel de la capitale, et ce n'est pas à son système de police qu'il faut en faire honneur, mais à ce concours heureux de causes morales dont la première est cette antique liberté dont jouissent tous les rangs en Angleterre, et qui ont propagé dans le cœur de tous les individus, même des classes les plus pauvres, l'amour de l'ordre et une ferme volonté

de ne devoir le pain qu'ils mangent qu'à une honnête industrie (1).

Dans une ville commerçante, riche et populeuse comme Londres, on ne peut raisonnablement s'attendre à ne trouver ni voleurs dans la classe ouvrière, ni receleurs, ni vendeurs d'objets volés, parmi quelques marchands déhontés; mais il serait injuste de confondre le *caractère général* de ces deux classes d'habitans avec ce qui en est l'*exception.*

Une des espèces de filous les plus dangereuses, ce sont ces soi-disant commissionnaires ou commis, qui se tiennent à la porte des auberges, au moment où l'on décharge les voitures, ou qui sont à l'affût des chaises de poste. Ces braves gens, par divers artifices parviennent souvent à se faire donner le bagage d'un voyageur, à qui la perte de ses hardes et autres effets donne bientôt lieu de déplorer son excès de confiance.

Un autre fléau des étrangers, c'est l'adresse et la souplesse de ces filous, voleurs de poche (*pick-pockets*), qui se faufilent dans toutes les foules, rôdent près des fenêtres des marchands d'estampes, et courent tous les lieux d'exposition, de curiosités ou d'amusemens publics.

Souvent un domestique venant de la campagne avec des paquets de son maître, se trouve soulagé de son

---

(1) Je rappelle au lecteur que cette description est traduite de l'anglais. Pour se former une idée complète de Londres, il me paraît essentiel de connaître le sentiment des Anglais eux-mêmes sur leur capitale.

fardeau par un homme qui, se présentant au-devant de lui, allègue de prétendus ordres, se fait remettre les paquets, et ne revient plus. Un étranger doit recommander à son domestique de ne se défaire, sous aucun prétexte, des effets qu'il lui aura confiés, avant d'être arrivé dans la maison même où il doit les laisser.

On doit être en garde contre ces faux encans où l'on vend des pièces argentées pour de l'argenterie, et où les personnes trop confiantes sont exposées à un nombre incroyable de supercheries; on reconnaît en général ces maisons à un homme qui se tient à la porte, et presse les passans d'y entrer.

Les étrangers qui ont quelqu'affaire de procédure au *doctor's commons*, doivent préalablement s'informer de l'adresse d'un homme de loi, attendu que toutes les avenues sont assiégées par des émissaires, chargés d'épier, d'accoster les étrangers, et de les conduire dans des cabinets, où ils reçoivent un salaire proportionné à l'importance de l'affaire qu'ils procurent; là, vous vous trouvez entre les mains de forbans, qui non-seulement ne conduisent pas l'affaire que vous leur confiez avec toute la probité possible, mais encore vous accablent de faux-frais absolument étrangers à la profession qu'ils déshonorent.

Il faut aussi se garder des Juifs qui étalent dans les rues des marchandises dont ils demandent dix fois la valeur, dans la vue d'avoir une offre.

Les cochers des voitures de place se font souvent les colporteurs de la fausse monnaie; on doit en conséquence faire une attention particulière à l'argent

qu'on reçoit d'eux, et prendre garde de troquer contre leurs mauvaises pièces les bonnes qu'on leur donne en paiement.

Les voyageurs qui ne peuvent entrer dans Londres avant la nuit, sont exposés, en courant la dernière poste, à deux accidens, l'un d'être dévalisés par les voleurs de grand chemin; l'autre, de perdre au moins leurs malles dont on coupe les courroies derrière leur voiture. Ils doivent donc autant que possible prendre leurs mesures pour arriver de jour aux portes de Londres.

On ne saurait trop recommander aux personnes qui prennent une voiture de place, d'en lire le numéro avant d'y monter. C'est une précaution qui les garantira de fraudes et d'accidens de plus d'un genre. Sans le numéro, il n'y a pas moyen de faire punir un cocher qui se comporte mal, ou de recouvrer les effets laissés par mégarde dans la voiture. On doit toujours refuser de monter dans une voiture malpropre ou qui menace ruine, ou dont les chevaux sont boiteux ou tombent de vieillesse; ce refus sera toujours approuvé par le magistrat, quand même on aurait fait venir la voiture.

Celui qui se trouve attaqué ou assailli par des voleurs ou autres malintentionnés, en passant de nuit dans la rue, doit de suite appeler à son secours. Le cri *au guet (watch)*, répété trois ou quatre fois, ne manquera pas de faire arriver de suite plusieurs watchmen, et il est certain que le voleur ou l'agresseur n'échappera pas. Il est vrai de dire cependant qu'un

vol de nuit, dans les rues de Londres, est la chose la plus rare.

Pour demander quelques renseignemens, ou se faire indiquer son chemin, il faut toujours entrer dans une boutique ou autre lieu public, et ne jamais s'en rapporter à des passans.

Tout le monde connaît ces chocs désagréables de deux personnes qui se rencontrent dans la rue face à face; on l'évitera en se conformant à l'usage établi à Londres; c'est de prendre le mur quand on l'a à droite, et de le céder quand on l'a à gauche. Cet usage entre piétons est l'inverse de ce qui se pratique sur les routes.

Un établissement de la plus grande utilité, et dont tout le monde devrait avoir connaissance, c'est une société qui se charge de poursuivre et de découvrir les escrocs, les filous, etc., et qui existe depuis long-temps, *n°* 36, *Essex-street, Strand*, chez Mr Foss, qui en est le secrétaire et l'agent. Il y a encore une autre société, formée sur le même plan, paroisse de Saint-John, Southwark. D'autres prétendues sociétés du même genre ne méritent aucune confiance.

POPULATION DE LONDRES.

Londres, proportionnellement à son étendue, est moins peuplée que beaucoup d'autres grandes villes. Les rues sont plus larges, et les habitans de toutes les classes, à part ceux du premier rang, occupent plus de terrain pour eux et leurs familles que les individus des mêmes classes dans les autres pays; non-

seulement le riche marchand, et tous ceux qui exercent des professions libérales, occupent seuls des maisons tout entières; mais la plupart des boutiquiers du moyen ordre, et même d'un rang inférieur, ont chacun leur maison; plusieurs néanmoins en cèdent une partie à des locataires; mais toujours résulte-t-il évidemment de cet état de choses qu'un nombre donné d'individus se trouve disséminé sur un plus grand espace, à Londres, que dans la plupart des villes de l'Europe.

D'après un rapport sur la population de la Grande-Bretagne, publié en vertu d'un acte de la quarante-troisième année du règne de Georges III, il paraît que Londres, y compris les faubourgs, contient 837,906 habitans : mais en raison du grand nombre de soldats, de matelots, de voyageurs, tant des provinces que des colonies, et des étrangers, qui affluent sans cesse à Londres pour leurs plaisirs ou pour leurs affaires, en raison des habitans des 10,000 maisons nouvelles qui y ont été bâties pendant les sept dernières années, on peut porter à un million au moins le total de sa population.

D'après les recherches et les discussions multipliées auxquelles on s'est livré au sujet de la population de Londres, on a cru pouvoir porter à 5,000 le nombre annuel des décès non enregistrés; les décès enregistrés se sont élevés à 24,000, terme moyen, dans les cinq dernières années. 900,000 divisés par 29,000 donne 1 sur 31 pour la mortalité annuelle. En 1750, la mortalité paraît avoir été de 1 sur 23; mais il n'est pas

étonnant que les améliorations qui ont eu lieu pour l'assainissement de la ville aient produit cette différence.

MALADIES ET MORTALITÉ.

En 1650, il y eut en tout 8,764 décès; en 1700, 19,443; en 1750, 23,727; en 1798 et 1799, 18,000; en 1800, 23,068; en 1801, 19,374; en 1806, 18,697; savoir, 9,215 du sexe masculin, et 9,482 du sexe féminin: en 1810, les décès s'élevèrent à 10,411 masculins, et à 9,482 féminins. Voici un tableau des décès distribués par rapport aux deux âges extrêmes, et aux différentes maladies:

Dans la dentition	438
Au-dessus de 2 ans	5,853
De 70 à 100 ans	1,805
A 104 ans	1
Asthme	674
Apoplexie	234
Consomption	5,427
Convulsions	3,860
Hydropisie	761
Fièvre	1,139
Goutte	136
Inflammation	676
En état de démence	193
Rougeole	131
Gangrène	181
Petite vérole (1)	1,198

(1) Les décès occasionnés par la petite vérole s'élevèrent, en 1804, à 1188; mais l'introduction de la vaccine a diminué considérablement les ravages de cette maladie. La vaccine est un sûr préservatif, auquel on ne peut donner le nom de maladie, tant les effets en sont doux. S'il était possible de

SALUBRITÉ DU CLIMAT DE LONDRES.

La largeur des rues et le grand espace qu'occupe à Londres la majeure partie des familles, contribuent singulièrement à la salubrité de la ville; mais il est encore d'autres circonstances qui servent à l'entretenir.

La portion la plus considérable de la ville est située sur un coteau; le sol, qui est solide et sec, est de la nature la plus favorable pour l'habitation; les parties basses sont desséchées par le moyen de saignées ou égoûts souterrains. Un fleuve large et rapide, coulant dans le cœur de la ville, et que la marée agite deux fois toutes les vingt-quatre heures, est un ventilateur puissant qui purifie l'air; une immense quantité d'eau, distribuée dans les maisons même les plus pauvres, par des milliers de canaux, rend facile la propreté, une des plus fidèles compagnes de la santé. En un mot, quoique l'atmosphère de Londres soit fréquemment humide, que la température soit variable, et que le passage du froid à la chaleur soit

---

proscrire entièrement l'inoculation, nul doute qu'on ne parvînt, en peu de temps, à faire disparaître la petite vérole; et c'est ce qui est déjà arrivé dans plusieurs villes du continent, où l'on a adopté la vaccine : mais malheureusement il se rencontre encore des parens qui, par négligence ou par un coupable entêtement, privent leurs enfans des bienfaits de la vaccine, et les abandonnent aux affreux ravages de la petite vérole.

souvent très-brusque, on peut encore avec raison regarder cette capitale comme une des villes les plus saines du monde.

APPROVISIONNEMENS.

Les alimens dont les habitans de Londres font habituellement usage sont une des causes de la salubrité générale de cette ville. La classe ouvrière peut se procurer abondamment les objets de première nécessité ; ce qui ne contribue pas moins puissamment à la santé qu'au bonheur du peuple. L'énorme quantité de viande qui se consomme à Londres peut être regardée comme une preuve de la grande aisance de la masse des habitans. Quoique, dans quelques maisons opulentes, on emploie beaucoup de viande à la composition de certains mets, le nombre de ces maisons est trop restreint pour apporter une augmentation sensible dans la consommation générale.

Viande. On porte cet article de la consommation annuelle de Londres à 110,000 bœufs ; 770,000 moutons ; 250,000 agneaux ; 250,000 veaux ; 200,000 porcs et cochons de lait, outre les autres espèces d'animaux. Quand on parle de l'immense consommation qui se fait à Londres, ce ne serait en donner qu'une idée imparfaite, que de ne rapporter que le nombre des animaux amenés au marché ; pour en bien juger, l'étranger doit encore remarquer la taille et la beauté de ces animaux. Cette consommation s'est accrue avec la population, et on peut l'estimer

d'après le terme moyen de ce qui s'est vendu à Smith-Field dans les années suivantes; savoir :

	Bœufs.	Moutons.
De 1750 à 1758	75,331	623,091
1759 à 1767	83,432	615,328
1768 à 1776	89,362	627,805
1777 à 1785	99,285	687,588
1786 à 1794	108,075	707,456

Ce n'est pas d'ailleurs dans le nombre seulement, mais dans le poids des animaux, qu'on a eu lieu de remarquer une progression étonnante; il faut l'attribuer aux améliorations qui se sont introduites, pendant le siècle dernier, dans l'éducation des bestiaux. Vers l'an 1700, le poids moyen des bœufs tués pour le marché de Londres était de 370 livres; celui des veaux, de 50 liv.; celui des moutons, de 28 liv.; et celui des agneaux, de 18 liv. : aujourd'hui le poids moyen est de 800 livres pour les bœufs, de 140 liv. pour les veaux, de 80 liv. pour les moutons, et de 50 liv. pour les agneaux. Le poids total de la viande de boucherie, vendue à Smith-Field, est de 7,000,000 de livres par an.

Lait. Les étrangers sont étonnés de la quantité de lait qui se consomme à Londres, et cependant il en est peu qui se doutent seulement du montant de cette consommation, qui ne va pas à moins de 6,980,000 gallons par an (1). 8,500 vaches sont nour-

---

(1) Le *gallon* contient à peu près quatre pintes.

ries pour cette fourniture. Les détaillans payent annuellement aux nourrisseurs 317,400 livres sterl. (7,597,600 fr.) ; cette somme est une avance sur laquelle ils gagnent 100 pour 100 ; ce qui porte la dépense pour les habitans à 634,800 l. st. (15,235,200 fr.). Non contens de cet énorme profit, les détaillans ne se font pas scrupule d'introduire dans leur lait un sixième d'eau, plus ou moins. Les nourrisseurs ne se permettent pas, il est vrai, de frelater ainsi leur lait, parce que le détaillant, qui a fait marché pour un certain nombre de vaches, est dans l'usage de les faire traire par des gens à lui ; mais toutefois ils ne sont pas tout-à-fait innocens de cette fraude ; car, dans beaucoup de laiteries, où le nourrisseur mesure le lait aux détaillans, il y a des pompes établies tout exprès pour leur fournir l'eau nécessaire à leur opération, et ils ne s'en cachent nullement.

Légumes et fruits. Dix mille acres (1) de terres, dans le voisinage de Londres, sont exclusivement consacrés à la culture des légumes, et environ 3,000 à celle des fruits destinés à la consommation de cette capitale. Il se vend annuellement au marché pour environ 645,000 liv. st. (15,480,000 fr.) de légumes, et 400,000 liv. st. (9,600,000 fr.) de fruits ; le bénéfice des revendeurs étant de plus de 200 pour 100, cela porte à 3,000,000 l. st (72,000,000 fr.) pour ces deux seuls articles, la valeur de la consommation de Londres.

---

(1) L'acre contient 160 perches carrées.

Blé, charbon, ale (bière légère), *porter* (bière forte), etc. — La consommation annuelle du blé à Londres s'élève à 9,000,000 de quarters, de 8 boisseaux chaque; celle du charbon, à 800,000 chaldrons, de 36 boisseaux, ou un tonneau et demi chaque; celle de l'ale et du porter (1), à 2,000,000 de barils, de 36 gallons chaque; celle des liqueurs spiri-

(1) Ce fut vers l'année 1722 que le *porter* fut ainsi appelé: avant cette époque, les boissons de grains généralement en usage étaient l'ale, la bière proprement dite, et le two-penny (le 4 sous); les buveurs avaient coutume de demander une pinte ou un pot, moitié l'une et moitié l'autre mêlées. Dans la suite vint l'usage de demander un pot des trois boissons mêlées; de sorte que le cabaretier était obligé d'aller à trois tonneaux pour une pinte de liqueur. Pour s'épargner cette peine et la perte qui en résultait quelquefois, un brasseur, nommé *Harwood*, imagina de composer une boisson qui tînt à la fois de l'ale, de la bière et du two-penny. Il y réussit, et appela cette boisson *bière entière* (*a*), ou bière d'un seul tonneau, parce qu'on la tirait toute préparée d'un seul tonneau, ou par un seul robinet. Comme elle était très-fortifiante et très-nourrissante, elle convenait surtout aux porte-faix ou porteurs (*porters*), et autres gens de peine: de là lui vient le nom de *porter*.

La quantité de bière qui se brasse annuellement à Londres excède 1,316,345 barils, de 36 gallons chaque.

On compte douze principales brasseries à Londres. Les premières maisons sont celles de Barclay, Perkins et Compagnie; de Meux et Compagnie, de Truman et Compagnie, de Whitebread.

(*a*) C'est pour cette raison que sur presque toutes les enseignes des marchands de bière on voit à la suite de leurs noms, *entire*.

tueuses et autres, à 11,146,782 gallons; celle du vin, à 65,000 pipes; celle du beurre, à 21,265,000 livres, et celle du fromage, à 25,500 livres.

Poisson, volaille, etc. Le poisson étant extrêmement cher à Londres, la consommation de cet article est peu considérable comparativement; et c'est peut-être ce qu'on pourrait reprocher, avec le plus de raison, au système d'approvisionnemens de cette ville, lorsque l'on considère que les rivières de l'Angleterre et les mers qui baignent ses côtes sont extrêmement poissonneuses. Il vient par eau, année moyenne, au marché de Billingsgate, 2,500 cargaisons de poisson, de 40 tonneaux chaque, et par terre environ 20,000 tonneaux; ce qui donne un total de 120,000 tonneaux. La volaille ne paraît guère que sur la table des riches, parce que la quantité que l'on élève ne suffisant pas à la consommation qui peut s'en faire, la maintient à un prix exorbitant : on estime cet article à 60,000 liv. st. par an. Quoique le gibier ne se vende pas publiquement à Londres, il s'en consomme une quantité considérable, et il se montre même sur les tables de la classe moyenne, où il arrive, soit comme présent, soit par une vente clandestine. La venaison se vend ordinairement chez les pâtissiers, à un prix très-modéré; mais la plus grande partie de cette branche de consommation, qui est considérable, se fait chez les propriétaires qui nourrissent des bêtes fauves dans leurs parcs, ou chez leurs amis.

Qualité des denrées. Les denrées sont généralement à Londres d'une bonne qualité. Cependant il s'y vend aussi, mais en petite quantité, de la viande médiocre, et quelquefois même si mauvaise, qu'il vaudrait mieux s'en passer. Si les pauvres savaient que cette viande leur coûte réellement plus cher que celle du prix le plus élevé, elle disparaîtrait bientôt des marchés de Londres. Les améliorations récemment introduites dans le Leicestershire, pour l'éducation et l'engraissement des bestiaux, les ont fait gagner considérablement en volume, mais n'ont rien ajouté en qualité à la viande; on admire et la taille et l'énorme embonpoint des bœufs et des moutons, mais il n'en résulte qu'une chair grossière et insipide.

CULTE.

La tolérance universelle étant un principe reçu en Angleterre, le nombre et la diversité des lieux consacrés au culte est très-considérable à Londres. On y trouve 111 églises de la religion de l'état; 57 succursales, qui sont des chapelles de la même religion, établies dans les paroisses dont la population est trop nombreuse pour les églises qui en dépendent; 11 chapelles de la religion catholique romaine; 17 temples, chapelles de diverses sectes étrangères protestantes et synagogues, et 140 lieux d'assemblée de non conformistes.

HÔPITAUX, ÉTABLISSEMENS DE CHARITÉ.

Un des traits les plus honorables du portrait

moral de Londres, c'est la multitude d'établissemens qu'elle renferme pour le soulagement des indigens et des malades. Outre deux hospices entretenus aux dépens du public, l'un pour les invalides de la marine, et l'autre pour ceux des troupes de terre, Londres a 22 hôpitaux destinés à recevoir les malades, les estropiés et les femmes enceintes; 107 maisons de charité pour les vieillards des deux sexes; 18 établissemens pour l'entretien des indigens de diverses autres classes; 17 dispensaires, qui fournissent aux pauvres gratuitement et à domicile les remèdes et les secours de l'art; 41 écoles privilégiées, dotées à perpétuité, pour l'éducation et l'entretien de 3,500 enfans; 17 autres écoles publiques, pour les enfans indigens et abandonnnés; 165 écoles de paroisse, défrayées par leurs paroisses respectives avec l'aide de quelques contributions volontaires, et dans lesquelles 6,000 garçons et filles, nombre moyen, sont habillés et instruits. Chaque paroisse a en outre un ouvroir pour procurer du travail et du soulagement à ses pauvres. Il y a encore dans la Cité de Londres, dépendantes de sa Corporation, 94 sociétés publiques qui distribuent annuellement en charités 75,000 l. st.; enfin on estime à 840,000 liv. st. les sommes dépensées annuellement en charités dans la capitale, sans compter les secours particuliers.

La plupart des hôpitaux et des maisons de refuge ont été fondés par la munificence des particuliers: quelques-uns ont des dotations perpétuelles; d'autres sont entretenus par des contributions volontaires,

soit annuelles, soit extraordinaires. Les maisons de charité ont été bâties et dotées par des particuliers ou des corporations. Plusieurs des écoles privilégiées ont eu la même origine. La beauté, la vaste étendue des édifices consacrés à la charité, les immenses revenus qui y sont attachés, méritent sans doute l'attention des étrangers; mais ce qui fait encore plus d'honneur à la nation et à la capitale, c'est la manière dont les charités publiques sont administrées.

Les gens de l'art qui y sont attachés, sont les premiers de la Faculté; le service y est nombreux, et ceux qui le composent remplissent leurs fonctions avec une grande humanité; les salles sont aussi propres, l'air y est aussi pur qu'il est possible dans un lieu habité par une multitude de malades, et les alimens bien appropriés à l'état des individus. On remarque dans les maisons de charité et autres établissemens destinés à la vieillesse indigente ou infirme, non-seulement un air d'aisance, mais tous les avantages d'une aisance réelle. Les écoles gratuites ont envoyé aux universités du royaume des sujets aussi distingués qu'aucune des maisons d'éducation particulière les plus chèrement payées.

AMÉLIORATIONS.

La récapitulation suivante fera voir que, dans nulle autre partie de l'Angleterre, on n'a autant fait qu'à Londres pour augmenter le bien-être des habitans.

On y trouve 350 Édifices consacrés aux différens cultes ;

450 Maisons d'éducation, en y comprenant 237 Écoles de charité dans les paroisses ;

8 Sociétés qui ont pour but exprès de travailler à la propagation des bonnes mœurs ;

10 Sociétés pour l'encouragement des sciences, des beaux-arts et des arts utiles ;

122 Refuges ou maisons de charité pour les indigens et infirmes, y compris la Société philanthropique pour l'amendement des enfans condamnés pour quelque crime ;

30 Hôpitaux ou dispensaires pour les malades et les estropiés, et pour la délivrance des femmes enceintes ;

704 Sociétés de bienfaisance pour divers objets d'humanité et de charité.

Les frais de ces divers établissemens, y compris la portion des pauvres, qui est d'environ 245,000 liv. sterl., s'élèvent à la somme presque incroyable de 750,000 liv. sterl.

Parmi les trésoriers des établissemens publics de charité, on en trouve à peine un seul qui mette, dans l'administration des finances confiées à ses soins, cette parcimonie avec laquelle il gouverne ses affaires particulières. Il y a même tel chapelain d'un de ces établissemens, qui, à lui seul, coûte plus aux souscripteurs que le salaire moyen de dix vicaires de campagne.

PALAIS, TRIBUNAUX, SOCIÉTÉS SAVANTES.

Londres est la résidence d'hiver du Roi et le siége du gouvernement. Cette ville renferme 4 palais appartenans à la couronne, outre le palais de la Reine, et Carlton-House qui est la résidence du Prince-régent.

La justice est rendue dans 13 Cours suprêmes et dans 58 Cours inférieures, y compris les quarter-sessions, les Cours des requêtes, etc.

Les gens de loi qui exercent dans ces différens tribunaux sont au nombre de 7,040.

Il y a 14 Prisons et 5 Maisons de correction.

Londres possède cinq Institutions royales et nationales consacrées aux arts et aux belles-lettres; cinq Colléges de différentes Facultés, dix-huit Bibliothèques attachées à diverses institutions, et un Muséum national.

THÉATRES, CONCERTS, etc.

La capitale de l'Angleterre n'est pas renommée pour le grand nombre de ses établissemens en ce genre. Les deux théâtres royaux, Drury-Lane et Covent-Garden, sont ouverts neuf mois de l'année, pour les pièces du théâtre anglais. L'Opéra, autre théâtre royal, n'ouvre qu'en hiver, jusque vers le milieu de l'été, pour les opéras italiens et les ballets français; à l'extrémité ouest de la ville, depuis Noël jusqu'à l'anniversaire de la naissance du roi (le 4 juin), se donnent plusieurs concerts par abonnement. La *Fashionable Institution* (l'institution à la mode, ou du grand

monde) dans Argyle-street, réunit les bals masqués et les concerts vocal et instrumental. La promenade du soir au Vauxhall, à l'une des sorties sud de la ville, est ce qu'il y a de plus brillant dans ce genre. Le Pavillon olympique d'Astley, dans Newcastle-street, Strand, est monté en hiver sur le même plan que son théâtre d'été. Un théâtre royal, qu'on appelle ordinairement le petit théâtre, dans Hay-Market, représente en été les pièces du théâtre anglais. L'Amphithéâtre et le Cirque d'Astley, pour les exercices d'équitation, les pantomimes, etc.; la danse de corde et les tours de force, sont ouverts dans la même saison. Tels sont les principaux amusemens de Londres; on peut y ajouter les joûtes à la rame et à la voile, qui ont lieu sur la Tamise, en été; espèce de lutte où se déploie toute la vigueur et l'adresse des combattans, et qui offre les scènes les plus agréables.

BEAUX-ARTS.

Du théâtre, l'esprit passe naturellement à ces expositions où le peintre et le sculpteur rivalisent dans l'imitation de la nature.

Les expositions publiques sont un des moyens les plus puissans pour faire éclore le génie, et lui donner l'essor. Mais la peinture comme les lettres, est toujours en butte aux préjugés, au caprice et à la partialité qui souvent dessèchent la première fleur du génie naissant. C'est ainsi que des tableaux d'un mérite supérieur ont été placés dans un jour si défavorable, que non-seulement ils perdaient tout leur effet, mais

qu'il était même impossible d'y rien distinguer : tandis que les barbouillages des plus médiocres artistes brillaient de tout leur misérable éclat au jour de l'exposition.

L'étranger qui visite Londres est en général satisfait du style des édifices publics, mais il est étonné de les voir si dépourvus des ornemens des arts, ou de n'en rencontrer que de froides et misérables copies, qui produisent le plus mauvais effet. Si on en excepte la cathédrale de Saint-Paul, l'intérieur de l'église de Saint-Étienne, Walbrook, le portique de Saint-Martin, près le Strand, et le fragment du palais de White-Hall; cette métropole offre à peine un seul édifice du premier ordre, pour la grandeur ou pour la beauté. Les places publiques sont d'une nudité encore plus frappante, par le défaut de statues : celles de Charles Ier, à Charing-Cross, et de Jacques II, derrière White-Hall, sont les seules que l'on voie toujours avec plaisir, parce qu'elles sont une imitation vive et fidèle de la nature. Les seules belles peintures qui soient en quelque façon à la disposition du public, sont le plafond de la chapelle de White-Hall, par Rubens, et les tableaux de Barry, qui décorent la grande salle de la Société d'encouragement des arts, dans les bâtimens d'Adelphi.

L'exposition annuelle de l'Académie royale de peinture, à Somerset-House, commence au mois de mai, et dure six semaines.

COMMERCE.

On divise le commerce de Londres en trois principales branches : 1°. le port de Londres, pour le commerce avec l'étranger et la vente en gros avec l'intérieur ; 2°. les manufactures ; 3°. le commerce en détail.

				liv. st.	sh.	d.
Marchandises importées à Londres dans une année, valeur totale				29,706,476	17	4
Exportations des produits des fabriques anglaises..... Liv. st.	11,396,489	13	8	25,605,465	8	2
Idem, des marchandises étrangères	14,208,975	14	6			
Valeur des marchandises importées sur plus de 9,000 bâtimens de cabotage, à 500 liv. st. chaque, taux moyen	4,500,000	»	»	11,500,000	»	»
Valeur des marchandises exportées sur environ 7,000 bâtimens de cabotage, à 1,000 l. st. chaque	7,000,000	»	»			
Valeur totale de toutes les cargaisons chargées et déchargées en un an dans la Tamise, estimée à				66,811,942	5	6

Outre une infinité de petites cargaisons de charbon, de grains, de drèche et autres marchandises, qui, chargées et déchargées dans la Tamise et la Lea, forment un commerce intérieur assez considérable, il faut ajouter encore les agrès et apparaux, les provisions et les munitions d'environ treize mille bâtimens, dont le chargement et le déchargement, dans le courant d'une année, sont estimés à plus de 188,100 liv. st.

ce qui, ajouté au montant ci-dessus, donne un total de 70,000,000 sterling (1,680,000,000 fr.).

On calcule, en outre, que plus de quarante mille voitures de toute espèce entrent dans Londres et en sortent annuellement, chargées, à leur arrivée et à leur départ, de marchandises du pays, des colonies ou de l'étranger; ce qui, en y comprenant les frais de voyages, les bestiaux et les denrées dont ces voitures se chargent en même temps pour la consommation des habitans, donne lieu à un trafic de plus de 50,000,000 st. Le tout réuni produit une somme énorme de 120,000,000 st., qui représente la masse de valeurs que le commerce de Londres met en mouvement chaque année.

Le commerce du port de Londres est le triple de ce qu'il était vers le milieu du siècle dernier, et il égale aujourd'hui les trois cinquièmes de tout le commerce de l'Angleterre.

PORT DE LONDRES.

La valeur des importations et exportations annuelles de Londres, peut être estimée à plus de 60,000,000 st., et le montant annuel du produit des douanes à plus de 6,000,000 st. Plus de 4,000 bâtimens, tant nationaux qu'étrangers, sont employés à ces importations et exportations, et le nombre des cargaisons qui entrent annuellemeut dans le port ne s'élève pas à moins de 15,000.

Il y a toujours en rivière ou dans les chantiers,

1,100 bâtimens, nombre moyen; il faut y ajouter 3,000 bateaux et barques, pour charger et décharger ces bâtimens; 2,288 bateaux et barques qu'occupe le commerce intérieur, et 300 bateaux de moindre grandeur pour le service des passagers.

Environ 8,000 mariniers sont employés à la manœuvre des barques et bateaux de passage; 4,000 ouvriers chargent et déchargent les bâtimens, et 1,200 officiers du fisc sont constamment en fonction sur la rivière, outre les équipages d'un grand nombre de vaisseaux; le tout occupant un espace de plus de quatre milles sur la Tamise, un mille au-dessus et trois milles au-dessous du Pont-de-Londres.

COMPAGNIE DES INDES ORIENTALES.

L'hôtel des Indes (*India-House*) où sont les bureaux de la Compagnie, quelque imposant qu'il soit par sa vaste étendue, ne donne cependant qu'une faible idée des affaires de cette Compagnie.

Les capitaux mis en mouvement par ses opérations, s'élèvent à 30,000,000 sterl. (720,000,000 fr.). Elle fait pour 2,500,000 l. st. d'exportations, et ses importations montent de 2 à 5,000,000 sterl. Les bâtimens que sa charte lui donne le droit d'employer forment un total de quatre-vingt mille tonneaux: elle possède un fonds de 13,000,000 liv. sterl., et cependant la Compagnie n'est pas dans une situation très-prospère; elle est au contraire fort endettée, et perd tous les ans sur la masse de ses opérations.

COMMERCE DES INDES OCCIDENTALES.

Ce commerce a moins d'éclat que le précédent, mais il le surpasse par son importance réelle. Il fait pour plus de 7,000,000 sterl. d'importations, et pour 3,800,000 liv. sterl. d'exportations annuelles; le nombre des bâtimens qu'il emploie forme un total de 150,000 tonneaux, et 14,000 matelots sont à sa solde. Les chantiers et magasins construits, il n'y a pas long-temps, dans l'île des Chiens (*Isle of Dogs*) pour le service de ce commerce, sont d'une très-grande étendue.

MANUFACTURES.

Souvent on fait à peine attention aux manufactures de Londres, qui sont comme éclipsées par ses autres branches de commerce, et pourtant, soit qu'on les envisage sous le rapport de leur étendue, soit que l'on considère leur valeur, elles sont de la plus haute importance. Elles consistent principalement en objets de luxe et en marchandises précieuses par le travail ou la matière, comme la coutellerie, la joaillerie, l'orfévrerie, la porcelaine, le verre taillé, les livres, l'ébénisterie, les carrosses; ou en articles dont la consommation, l'exportation ou la vente exigent un grand entrepôt, un port ou un marché, tels que le porter, les vins de fruits, le vinaigre, le sucre raffiné, le savon, etc.

On trouve dans les paroisses de Spital-Fields, Shoreditch et Bethual-Green des fabriques de soie-

ries qui occupent environ sept mille individus. La fabrique d'horlogerie de Clerkenwell emploie un nombre égal d'ouvriers. Ceux en carrosses et harnachemens sont aussi très-nombreux, et ont porté leurs ouvrages à un tel degré de perfection et d'élégance, qu'ils sont fort au-dessus de tout ce qui se fait en ce genre chez les autres nations.

COMMERCE EN DÉTAIL.

On a déjà dit quelque chose de l'importance du commerce en détail de Londres. Deux grandes rues, presque parallèles, se prolongent de l'extrémité est, à l'extrémité ouest de la ville, et forment deux files de boutiques coupées seulement par quelques maisons.

L'opulence d'une multitude de négocians, de marchands en gros et en détail, et l'aisance du plus grand nombre, sont des preuves du prodigieux commerce de cette métropole. Il s'y trouve même plusieurs négocians et banquiers dont les revenus égalent ceux de beaucoup de princes, et c'est ce qu'on peut dire également de quelques villes du continent. Mais cette opulence des marchands de Londres n'est pas renfermée dans une seule classe, ne se borne pas à quelques individus. On voit des marchands en boutique amasser des fortunes considérables qui, quelquefois, forment un singulier contraste avec le peu d'importance du commerce qui en est la source. C'est un fait connu, par exemple, qu'un pâtissier a laissé à ses héritiers plus de 100,000 liv sterl. Quant à ceux qui sont riches sans avoir de ces fortunes étonnantes,

on peut, d'après les apparences, affirmer que c'est le plus grand nombre, et même on ne saurait imaginer combien d'individus sont dans cet état d'aisance et de richesse, si l'on ne connaît pas le pays. Généralement parlant, c'est à leur industrie et à l'emploi de capitaux considérables que les négocians et les marchands en gros, de Londres, doivent leurs immenses revenus. Le commerce en détail est, comme on le pense bien, plus lucratif à proportion. En général, avec un capital médiocre, un marchand en boutique trouve le moyen d'entretenir sa famille, non-seulement dans l'abondance, mais encore dans la jouissance du luxe, et en même temps de préparer à ses enfans un fonds suffisant pour les mettre en état de suivre la même carrière avec autant d'avantages. Cependant les détaillans de Londres se bornent à un bénéfice moins élevé que ceux de tout autre capitale, et cela, parce que la consommation est énorme, la quantité d'argent en circulation immense, et parce que les fonds du marchand lui rentrent très-promptement et qu'il peut les faire circuler plus d'une fois dans l'année.

Treize cents carrosses de place et quatre cents chaises à porteurs font le service de la capitale, outre trois mille bateaux ou barques qui vont et viennent sur la Tamise, pour le transport des personnes et des effets. Nulle part on ne trouve autant de voitures publiques et à des prix plus raisonnables, pour les villes et les villages circonvoisins, soit pour aller soit pour revenir, ce qui résulte de la concurrence de ces voitures. Il existe aussi un grand nombre d'écu-

ries, surtout aux extrémités de la ville, où l'on prend en pension, à la semaine ou au mois, les chevaux de selle, qui y sont parfaitement bien soignés : on peut aussi y louer des chevaux à la journée. Il n'y a pas de quartier où il ne soit facile de se procurer des chaises de poste, de louage, et des remises (1).

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Il serait très-difficile de donner une description fidèle des mœurs d'une aussi vaste cité, composée d'un si grand nombre de classes d'hommes, différentes et opposées entre elles; habitée, en grande partie, par des individus de toutes les provinces et villes de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande; par un grand nombre de Juifs, tant nationaux qu'étrangers; où l'on trouve des Allemands, des Français, des Italiens, des Suisses, et des émigrés de presque toutes les contrées de l'Europe. Qu'on suppose un étranger dont le hasard a fixé la demeure dans une des rues du quartier de Saint-Gile's, parmi de malheureux Irlandais de la plus basse classe, ou dans quelqu'une de ces ruelles de Spital-Fields, aujourd'hui si pauvres, où vinrent d'abord s'établir les réfugiés français que la révocation de l'édit de Nantes avait réduits au

(1) Le prix d'une voiture à deux chevaux est d'une guinée à vingt-cinq shillings, y compris le cocher; un guigue ou un wiski, douze à dix-huit shillings; un cheval de selle, huit à dix shillings; une chaise de poste, dix-huit à vingt-quatre shillings par jour.

désespoir, et parmi lesquels on retrouve encore tant de traits caractéristiques qui les distinguent : que cet étranger donc entreprenne de tracer un portrait de Londres, sans avoir sur ses mœurs d'autres renseignemens que ceux qu'il peut avoir puisés dans les lieux qu'il habite ; que de mensonges ! que d'erreurs ! Telle est en effet la difficulté de cette entreprise, telle est la complication des traits qui forment la physionomie de cette capitale, telle est la variété des points de vue sous lesquels on peut l'envisager, que ceux qui veulent essayer de la décrire, paraissent, ou plutôt sont réellement en contradiction avec d'autres observateurs, et souvent avec eux-mêmes.

La classe ouvrière de Londres est en général frugale et industrieuse. Hors le cas où une longue maladie vient affliger le chef de la famille, et nécessiter des dépenses toujours au-dessus des moyens de l'ouvrier, excepté aussi dans des temps de détresse extraordinaire, la mise, l'apparence et la manière d'être de cette classe d'hommes prouvent suffisamment qu'ils sont aussi éloignés de la fainéantise que de la débauche. On doit en dire autant des marchands de dernière classe qui, attendu la modicité de leurs profits, peuvent être comptés parmi les ouvriers. Tel est aussi, en général, le caractère des domestiques de l'un et de l'autre sexe, qui servent dans des maisons simples et honnêtes, et qu'on peut ranger aussi dans la classe ouvrière (1).

(1) J'ai eu occasion, dans plusieurs maisons, d'entendre

Les marchands en boutique de la Cité ont en général dans leur physionomie morale, un trait qui les distingue des marchands du même ordre dans la plupart des autres pays. Jouissant d'amples moyens d'existence et d'une indépendance de fortune qu'ils ne doivent ni à la faveur ni à la protection, mais uniquement à l'affluence des acheteurs, ils en contractent une indépendance de manières très-remarquable et curieuse pour l'observateur.

A voir un marchand de la Cité, dans son comptoir, il semblerait que les acheteurs et lui ne s'approchent que pour faire un échange mutuel de civilités; hors de sa boutique, le roi d'Angleterre n'est pas son maître.

Les négocians, les banquiers et tous les commerçans du premier ordre, se distinguent à la fois par leurs manières, et des deux classes précédentes, et des négocians des autres nations qui vont de pair avec eux. Plus libres dans leurs opérations, et plus sûrs que la plupart des commerçans étrangers de s'y livrer sans trouble, ils contractent aussi des manières plus indépendantes, et pourtant ce n'est pas cette indépendance un peu rude des marchands de la Cité; ils ont même des façons plus polies, parce que se liant avec des gens

---

les maîtres se plaindre de l'infidélité et de l'ivrognerie des domestiques des deux sexes, et surtout de l'excessive rareté des bons sujets. Les voyageurs doivent surtout se tenir sur leur garde lorsqu'ils prennent, pendant leur séjour, un de ces domestiques de place qui courent tous les hôtels.

du grand monde, il leur en reste une légère teinte de cette humilité dont se défont bien rarement ceux qui fréquentent des hommes au-dessus d'eux.

On a reproché aux Anglais, et ils se sont reprochés à eux-mêmes d'être un peuple dont le négoce a dégradé le caractère. Il est peut-être vrai que, sous certains rapports, ses habitudes morales en ont éprouvé une influence pernicieuse ; mais il ne serait pas difficile également de démontrer qu'elles y ont aussi considérablement gagné. Les Anglais ont acquis dans leurs succès commerciaux, non-seulement le pouvoir, mais encore la ferme résolution d'être justes; et l'on sait que, sur ce point, la volonté sans le pouvoir a toujours été insuffisante. Telle est l'estime qu'on a pour le caractère anglais chez les autres nations, commercialement parlant, qu'un Anglais y peut obtenir du crédit, lors même que le crédit n'y est pas en usage: et telle est en Angleterre la bonne foi d'un négociant, qu'il confiera pour plusieurs milliers de livres sterling d'effets à un autre négociant, sans en tirer de reçu, et sans autre garantie que le respect et la confiance que lui inspirent sa probité; de son côté, il entend si bien les intérêts de son propre crédit, qu'il mourra plutôt que de commettre la fraude la plus légère; bien convaincu qu'il perdrait sa réputation de probité, et que cette fraude tournerait à sa propre ruine.

Tous les jours, des milliers de livres sterling passent par les mains d'un négociant anglais, sans la moindre précaution, et à dire vrai, sans le moindre danger. Aussi la probité est-elle devenue non-seule-

ment une qualité morale, mais une habitude de calcul, qui, prenant sa source dans le commerce en grand, se répand dans toutes les autres classes commerçantes. Toutes ces observations, ou plutôt ces vérités de faits, conviennent plus particulièrement peut-être à la ville de Londres, qu'à aucun autre lieu du monde; car non-seulement cette sage politique y est mieux entendue et mieux pratiquée que partout ailleurs, mais c'est surtout dans cette métropole qu'elle a pris naissance.

Quant au costume, considéré sous le rapport des mœurs, il existe entre les premiers rangs de la société et les rangs inférieurs, excepté néanmoins la classe ouvrière et celle qui approche de l'indigence, une égalité qui annonce d'abord la richesse du pays (une des causes de cette même égalité), et de plus la modestie et le bon sens de la noblesse anglaise.

Les hommes de cette classe passent plusieurs mois de l'année à la campagne, où ils font leurs délices de l'équitation et de la chasse. En ville, ils s'enferment rarement dans leurs maisons et dans leurs voitures, mais prennent beaucoup d'exercice à pied et à cheval.

Le reproche d'infidélité qu'on fait aux époux du bon ton à Londres, n'est que trop fondé; toutefois cet abus blâmable n'a pas autant relâché les liens de la morale, parmi la noblesse de Londres, qu'on pourrait le penser. La noblesse anglaise respecte l'opinion publique; c'est pour elle un moniteur qui lui impose plus qu'à la noblesse des autres nations. Par l'effet du système politique de l'Angleterre, les nobles ne sont

pas à une aussi grande distance du peuple; aussi le peuple, beaucoup plus qu'ailleurs, a-t-il pris le rôle de censeur public, et s'est-il mis en possession d'infliger son mépris à quiconque, dans un rang élevé, outrage trop ouvertement les lois de la morale. Les femmes de qualité qui ont violé les règles de la pudeur, les hommes qui ont affiché leur dépravation, qu'aucun principe ne retient, sont à peine regardés par la populace comme faisant partie d'un ordre qu'ils déshonorent avec tant d'impudence. On doit remarquer encore, comme une preuve de la retenue dans les mœurs de la grande majorité des personnes de qualité, à Londres, qu'aucune famille distinguée ne peut admettre dans sa maison, ou dans ses parties de plaisir, ni la *prostituée reconnue*, ni l'*escroc de bon ton.* Ces individus, ainsi déshonorés, tant qu'ils ont les moyens de tenir table ouverte s'entourent d'une foule de gens qui n'ont pas de réputation à perdre, ou même de quelques personnes d'un caractère estimable, mais d'un rang inférieur, et à qui il manque cette fleur de délicatesse qui se sent souillée par les approches du vice, même dans un supérieur. Aussi traînent-ils partout leur ignoble existence; ils savent que la porte de toute maison habitée par la vertu leur est fermée; ils voyent que le mépris silencieux est leur cortége assidu. En tous lieux, à leur table, et lors même qu'ils n'ont pour témoins que leurs propres domestiques, ils savent que si le marteau qui ébranle leur porte leur annonce une visite, ce ne peut être celle de la probité ni de l'honneur.

Parmi les différentes classes de la société, les médecins, les chirurgiens et les avocats tiennent un rang distingué. Viennent ensuite les apothicaires et les procureurs (*attorneys*), que l'on peut mettre à côté des marchands en boutique du premier rang, à quelques exceptions près, qui malheureusement ne s'appliquent qu'à un trop grand nombre de procureurs, que l'on pourrait avec justice mettre sur la même ligne que les *plus vils agens de la loi*, ou même au niveau des *plus coupables violateurs de la loi.* (Traduit de l'anglais.)

Si les habitans de Londres, en général, possèdent les qualités qui rendent les sociétés durables, ils n'ont pas celles qui en font le charme et l'agrément : leur abord sévère, leur tournure, leur extérieur, en un mot, tout ce qui frappe d'abord un étranger ne le prévient pas en leur faveur, et sur ce point il existe très-peu de différence d'une classe à une autre. Ils vous serviront dans le temps du besoin, mais presque jamais il ne faut attendre d'eux ce qu'on appelle des politesses, des prévenances; ils sont d'une froideur extrême avec les gens qu'ils ne connaissent pas, à moins qu'ils ne leur aient été présentés par un tiers respectable.

La circulation dans Londres est si animée et présente un tableau si étonnant, qu'il n'y a pas d'étranger qui n'en soit frappé. Dans beaucoup d'autres villes, les rues, quoique étroites, ne sont pas obstruées continuellement par la foule des voitures et des piétons; c'est ce que l'on voit tous les jours à Londres,

où les rues sont généralement très-larges. Souvent depuis Charing-Cross jusqu'à la Bourse, on voit passer une double file de voitures, presque sans une minute d'interruption.

Les rues sont remplies non-seulement de voitures, mais de personnes à pied; de sorte qu'on prendrait Londres pour un bazaar immense. Mille motifs divers rassemblent cette multitude et la font agir. En partant de Somerset-House et se dirigeant à l'est, on arrive successivement à tous les points de la ville où se traitent les principales affaires du commerce, et même celles du gouvernement. La Banque, la Bourse royale, l'hôtel de la Compagnie des Indes, le bureau de l'accise, la grande et la petite Postes, la bourse des fonds, la bourse du blé et du charbon, l'encan, attirent journellement dans la Cité des milliers d'individus.

Si l'on se dirige à l'ouest, on trouve Westminster-Hall, les bureaux des différens ministères, les théâtres, Bond-street, Saint-James's, les parcs, les diverses expositions offertes à la curiosité publique, la cour, et enfin une réunion d'objets de plaisirs et d'affaires qui appellent également la foule.

Les grandes routes et autres chemins qui aboutissent à Londres, ne sont pas moins dignes d'attention. Les grands et les petits bâtimens, dont le port de Londres est le rendez-vous ou le point de départ, surpassent en nombre ceux des autres ports de l'Angleterre; aussi le chargement et le déchargement de ces vaisseaux contribuent-ils beaucoup à entretenir l'affluence et le mouvement. Le nombre des carrosses de places est

très-considérable à Londres, mais moindre encore que celui des voitures particulières ; et l'on ne compte pas moins de trente mille charrettes, chariots, traîneaux et autres voitures de charroi, employées à Londres et aux environs, et qui, suivant un acte du parlement, sont enregistrées et munies de licences.

TABLEAU

DES MONNAIES, POIDS ET MESURES ANGLAIS, COMPARÉS A CEUX DE FRANCE.

Monnaies.

	fr.	c.
Jacobus, environ	27	80
Guinée	25	20
Souverains	24	
Demi-jacobus	15	85
Demi-guinée	12	73
Ecu ou crown	6	36
Half crown	3	18
Shilling, 12 sous anglais	1	20
Denier sterl. ou penny		10
Two pence		20
Penny (au pluriel *pence*)		10
Farthing		5

Mesures de capacité.

	lit.
Pinte; 2 font le quart	$\frac{1}{2}$
Quart; 2 font le pot	$\frac{19}{20}$
Pot; 2 font le gallon	$1\frac{3}{10}$
Gallon; 2 font le peck, 4 pintes de Paris	$3\frac{4}{5}$
Peck; 4 font le bushel	$7\frac{3}{5}$
Bushel; 8 bushels font le quarter, 63 pintes d'eau	$15\frac{11}{50}$

	lit.
Quarter, 5 quarters font le wey............	121 $\frac{17}{20}$.
Wey, 2 weys font le last	609 $\frac{1}{6}$
Last..................................	1218 $\frac{1}{3}$
Firkin (4e partie d'un barrel) pour la bière forte; 2 firkins font le kilderkin.	
Kilderkin; 2 kilderkins font le barrel.	
Barrel; 2 barrels le hogshead, 126 pintes de Paris pour le vin.....................	129

Hogshead, pour le vin; 1 $\frac{1}{3}$ fait le puncheon; c'est le muid.

Rundlet; 1 $\frac{1}{3}$ fait le barrel.

Tierce; 1 $\frac{1}{2}$ fait le hogshead.

Puncheon; 2 $\frac{1}{2}$ font le butt.

Butt; 2 font le ton ou tonneau.

Poids.

	kil.	gr.
La livre de poids répond à 1 marc 6 onc. 6 gros $\frac{1}{2}$............................		453
Stone, 14 livres de poids..................	6	346
Le pound est de 16 onces (et de 24 pour les soies grises).		
La livre de troy (12 onces) répond à 1 marc 4 onc. 1 gros $\frac{1}{2}$.....................		373
Hundred (112 liv.), quintal anglais	50	770

Mesures de grains et marchandises sèches.

Carnock ou comb; 1 fait 4 boisseaux ou bushels, et pèse 113 kilog. 564 gr.

Bushel, 64 pintes d'eau; 61 livres de froment, poids de marc; 30 kilog. 330 gr.

Quarter; 1 fait 2 combs, 8 boisseaux.

Peck; 4 font 1 boisseau.

Gallon; 2 font un peck. Il y en a de plusieurs sortes.

Chaldron, 36 boisseaux en monceaux.

Libra ou livre, mesure chez les apothicaires qui signifie la pinte de vin : elle ne contient guère que $\frac{3}{4}$ de la pinte anglaise.

Mesures de longueur.

	m.	c.	mil.
Barley corn; 3 font l'inch, 3 lignes $\frac{3}{4}$.			
Inch; 3 font le palm, 11 lignes $\frac{1}{4}$.			25 $\frac{1}{3}$
Palm; 3 font le span ou empan, 2 pouces 9 lignes $\frac{3}{4}$.			75
Pied (*foot*, au pluriel *feet*); 1 $\frac{1}{2}$ font le cubit ou coudée, 11 pouces 3 lignes.		30	$\frac{1}{2}$
Coudée; 2 font le yard, 1 pied 4 pouces 10 lignes $\frac{1}{2}$.		45	$\frac{3}{4}$
Yard; 1 $\frac{1}{3}$ fait le pas (*pace*), 2 pieds 9 pouces 9 lignes $\frac{1}{2}$.		91	$\frac{1}{3}$
Pas; 1 $\frac{1}{3}$ fait le fathom (toise), 3 pieds 9 pouces	1	20	$\frac{4}{5}$
Fathom; 2 $\frac{3}{4}$ font le pole, ou perche, 5 pieds.	1	62	
Pole; 40 font le furlong ou stade, 13 pieds 9 pouces.	4	46	$\frac{13}{20}$
Stade; 8 font le mille, 550 pieds.	165	27	$\frac{1}{2}$
Un mille, 4,400 pieds.	1322	20	
Hand ou 4 inchs, 3 pouces 9 lignes. . . .		10	$\frac{1}{7}$
Ell ou 3 feet, ou 9 inchs, 2 pieds 9 pouces 9 lignes.		91	$\frac{1}{3}$
Verge; 9 font 7 aunes de Paris, 2 pieds 9 pouces 9 lignes $\frac{1}{2}$.		91	$\frac{1}{25}$

Prix du change des matières d'or et d'argent.

ANGLETERRE.

	fr.	c.
Shillings, argent et vaisselle anglaise, le kilogramme	201	38
Le marc, ancien poids	49	29
Guinées, monnaie d'or, l'hectogramme	313	91
L'once	96	

HANOVRE.

	fr.	c.
Ecus, argent, le kilogramme	191	53
Le marc	46	88
Florins, or, l'hectogramme	266	85
L'once	81	62

Prix du change des matières d'or et d'argent des possessions anglaises.

INDES.

	fr.	c.
Roupies d'arcades des Indes, argent, le kilogramme	205	97
Le marc	50	40
Pagodes d'or des Indes, à l'étoile, l'hectogramme	274	7
L'once	83	85
Pagodes d'or des Indes, au croissant, l'hectogramme	277	85
L'once	85	

MADRAS.

	fr.	c.
Roupies, le kilogramme	206	63
Le marc	50	17

MALTE.

	fr.	c.
Ecus de Malte, argent, le kilogramme.....	181	68
Le marc	44	48
Sequins de Malte, or, l'hectogramme......	334	86
L'once................................	102	45

Cours des changes de Londres; il donne le certain à Paris.

PARIS	reçoit	1 livre sterling	pour	24 francs plus ou moins.
AMSTERDAM banco	*id.*	1 *dito.*	»	35 sols de gros.
Id. courant	*id.*	1 *dito.*	»	10 fl. 10 s. courant.
ESPAGNE	donne	1 piastre de 8 réaux	»	39 den. sterl.
FRANCFORT	reçoit	1 liv. sterling	»	138 batz.
GÊNES	*id.*	1 piastre de 115 s.	»	48 den. sterl.
GENÈVE		1 écu courant	»	54 den. *dito.*
HAMBOURG	*id.*	1 liv. sterl.	»	32 sols de gr. b°.
LISBONNE	donne	1000 rés	»	64 den. sterl.
LIVOURNE	*id.*	1 piastre de 8 réaux	»	53 den. *dito.*
TURIN	reçoit	1 liv. sterl.	»	19 l. 12 s.
VENISE	donne	1 ducat banco.	»	52 den. sterl.
VIENNE	reçoit	1 liv. sterl.	»	9 fl. $\frac{1}{2}$.

Monnaies de change de Londres.

La livre sterling est composée de 20 sols sterling, ou 240 deniers sterl.

Le sol sterl. 12 deniers sterl.

Londres change en livres et deniers sterl.

Usages pour les effets de commerce.

Trois jours de grâce; si l'échéance tombe un dimanche, il faut protester la veille. Les lettres de change à vue

doivent être payées à leur présentation, sinon protestées sur-le-champ. On tire sur la France, la Hollande et Hambourg, à plusieurs jours de date ou de vue, ou à deux usances d'un mois chacune; sur l'Espagne et le Portugal, à une usance et demie; l'usance est de deux mois; sur l'Italie, à usance de trois mois; sur l'Irlande, à vingt-un jours de vue.

LISTE

DES PRINCIPAUX BANQUIERS DE LONDRES.

AUSTEN, Maunde et Tilson; n° 10, Henrietta street.
Barclay, Tritton, Bevan et comp.; 56, Lombard street.
Barnard, Dimsdale et Dimsdale; 50, Cornhill.
Biddulph, Cocks, Ridge et comp.; 43, Charing-Cross.
Birch et Chambers; 160, New-Bond street.
Bond, Sons et Pattisall; 2, Change-Alley.
Bosanquet, Beachcroft, Pitt et Anderson; 73, Lombard street.
Bouverie et Antrobus; 35, Craven street.
Brookes, Son et Dixon; 25, Chancery-lane.
Brown, Cobb et comp.; 67, Lombard street.
Browne, Langhorn et Brailsford; 25, Bucklersbury.
Bruce, Simpson, Freen et Mackenzie; Bartholomew-lane.
Chatteris (William), Whitmore et comp.; 24, Lombard street.
Child et comp.; 1, Fleet street.
Coutts, Thomas et comp.; 59, Strand.
Cox, Merle et comp.; 2, Cox's-Court; little Britain.
Curries, Raikes et comp.; 29, Cornhill.
Davison, Noel, Templer, Middleton et Wedgewood; 34, Pall-Mall.
Dennison (Jos.) et comp.; 106, Fenchurch street.
Dorrien, Magens, Dorrien et Mello; 22, Finch-lane.
Down, Thornton, Free et Down; 1, Bartholomew-lane.
Drummond, Andrew; B. John et Charles; 49, Charing-Cross.
Esdaile, sir J.-Esdaile, Esdaile, Hammet et Hammet; 21, Lombard street.
Everett, Walker, Maltby, Ellis et comp.; 9, Mansion-House street.
Fry (W. S.) et Sons; 4, St. Mildrid's court, Poultry.
Fuller, Richard, Georges et comp.; 84, Cornhill.

Gill, Thomas et comp.; 42, Lombard street.
Glynn (sir R. C.), Ch. Mills, Thomas Halifax et comp.; Birchin-lane.
Gosling, Francis et William, et Benjamin Sharpe; 19, Fleet street.
Hammersley, Brooksbank, Greenwood et Drewe; 76, Pall-Mall.
Hankeys et comp.; 7, Fenchurch street.
Herries, Farquhar et comp.; 16, St. James's street.
Hoare, Henry, Henry Hugh, Charles, William Henry, et Henry Merrick; 37, Fleet street.
Hoare, Barnetts, Hoare et comp.; 62, Lombard street.
Hodsoll et Stirling, sir W.; 345, Strand.
Hopkinson, Geo. Cæsar Charles et Edmund; 5, St. Alban street.
Jacksons et Goodchild; Dowgate iron Wharf, upper Thames street.
Jones (J.); 18, West Smith-Field.
Jones, Lloyd, Hulme et comp.; 43, Lothbury.
Kinloch et Sons; 1, New Broad street.
Ladorokes, Watson et Gillman, Bank-Buildings.
Lee, Georges et Richard, Satterthwaite, Brassey et Farr; 71, Lombard street.
Lubbock (sir J.), Forster et Clarke; 11, Mansion-House street.
Mainwaring, Son, Chatteris et comp.; 80, Cornhill.
Marsh, Sibbald, Stracey, Fauntleroy et Stewart; 6, Berner's street.
Martin, Stone et Martin; 68, Lombard street.
Marten, Hale et Call; 25, Old-Bond street.
Masterman, Peters, Walker, Mildred et comp.; 2, White-Hart-court, Gracechurch street.
Morland, Ransom et comp.; 56, Pall-Mall.
Pares et Heygate; 63, Aldermanbury.
Paxtons, Cockerell, Trail et comp.; 57, Pall-Mall.
Perring (sir J.) Shaw, Barber et comp.; 72, Cornhill.
Praeds, Mackworth et Newcombe; 189, Fleet street.
Prescott, Grote et Prescott; 62, Threadneedle street.
Price (sir C.), Kay, Price et Chapman; 1, Mansion-House street.
Ramsbottom, Newman, Ramsbottom et comp.; 11, Lombard street.
Robarts, Curtis (sir W.), Robarts et Curtis; 11, Lombard street.

Rogers, Towgood, Rogers, Arnold, Olding et Bycott; 29, Clements lane.

Sansom, Postlethwaite et Sansom; 65, Lombard street.

Sikes, Snaith et comp.; 5, Mansion-House street.

Smith, Payne et Smiths; Georges street, Mansion-House.

Snow, Sandby, Paul et Robins; 217, Strand.

Spooner, Atwoods et comp.; 27, Gracechurch street.

Stephenson, Remingtons, Smith et comp.; 69, Lombard street.

Stevenson et Salt; 80, Lombard street.

Taylor, Hanbury, Bowman, Lloyds et comp.; 60, Lombard street.

Veres, Smart, Baron, Turnbull et Hawkins; 77, Lombard street.

Wentworth, Chaloner et Rishworth; 25, Threadneedle street.

Western, Pinhorn (sir J.), Newsome et Weston; 37, Borough.

Whitehead, Howard et Haddock; 24, Cateaton street.

Williams, Son, Moffatt et comp.; 20, Birchin lane.

Willis, Percival et comp.; 76, Lombard street.

Wright, Selby et Robinson; 5, Henrietta street, Covent-Garden.

PRIX

DES VOITURES DE PLACES A LONDRES, PAR DISTANCES ET PAR HEURES.

Par distances.

	sh.	d.
Un mille	1	
Un mille et demi	1	6
Deux milles	2	
Deux milles et demi	3	
Trois milles	3	6
Trois milles et demi	4	
Quatre milles	4	6
Quatre milles et demi	5	6
Cinq milles	6	
Cinq milles et demi	6	6
Six milles	7	
Six milles et demi	8	
Sept milles	8	6
Sept milles et demi	9	
Huit milles	9	6
Huit milles et demi	10	6
Neuf milles	11	
Neuf milles et demi	11	6
Dix milles	12	
Dix milles et demi	13	
Onze milles	13	6
Onze milles et demi	14	
Douze milles	15	

Par heures.

	sh.	d.
Une demi-heure	1	
Trois quarts d'heure	1	6
Une heure	2	
Une heure vingt minutes	3	
Une heure quarante minutes	4	
Deux heures	5	
Deux heures vingt minutes	6	
Deux heures quarante minutes	7	
Trois heures	8	
Trois heures vingt minutes	9	
Trois heures quarante minutes	10	
Quatre heures	11	

Et ainsi de suite à raison de *six pence* par chaque quart d'heure, et d'un shilling au-dessus du quart d'heure.

TABLE DES MATIÈRES.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W





Gravé par Moisy Place St. Michel No. 129.



Hôtel de la compagnie des Indes
The East India house.

INDICATION

DES CHIFFRES ET DES LETTRES DU PLAN DE LONDRES.

ÉGLISES.

1 St. Paul's.
2 St. Mathew and St. Austin's.
3 Allhallow, and St. M. Aldermary.
4 St. Mary-le-Bow.
5 St. Mildred's.
6 Mary Somerset.
7 St. Michael's and St. James's.
8 St. Bennett's.
9 St. Michael's Royal.
10 St. Mary Magdalen.
11 St. Mary Woolnorth.
12 Allhallow's.
13 St. Antholin's.
14 St. Stephen and St. Swithin's.
15 St. Mary Abchurch and St. Clement's.
16 St. Michael's and St. Peter.
17 St. Magnus.
18 St. George's.
19 St. Mary at Hill, and St. Dunstan's in the East.
20 St. Margaret Pattens.
21 Allhallow's Barking.
22 St. Olave's.
23 Allhallow's Staining.
24 St. Catherine Coleman.
25 St. Dionis Backchurch.
26 St. Edmund the King and Allhallow's.
27 St. Bene't's Gracechurch.
28 St. Martin Outwich.
29 St. Andrew's Undershaft.
30 St. Catherine Cree.
31 St. James's.
32 Botolph, Aldgate.
33 St. Helen's, and St. Ethelburg.
34 Allhallow's.
35 St. Bennet's Fink.
36 St. Botolph's.
37 St. Peter le Poor.
38 St. Margaret's.
39 St. Mildred's, and St. Olave's.
40 St. Michael Bassishaw.
41 St. Alphage.
42 St. Mary.
43 St. Lawrence Jewry.
44 St. Stephen's.
45 St. Giles's, Cripplegate.
46 St. Anne's.
47 Christ Church.
48 St. Vedast.
49 St. Martin's.
50 St. Bartholomew the Lees.
51 St. Sepulchre's.
52 St. Bartholomew the Great.
53 St. Botolph's.

54 St. Dunstan's.
55 St. Andrew's.
56 Temple Church and Serjeant's Inn.
57 St. Bride's.
58 St. Anne's.
59 St. Clement's.
60 St. Mary le Strand.
61 St. George's, Bloomsbury.
62 St. Paul's, Covent Garden.
63 St. Giles's.
64 St. Anne's, Soho.
65 St. Mary le Bone.
66 St. J'ames's
67 St. Martin's.
68 St. Margaret's.
69 St. Peter's Abbey.
70 St. John's.
71 St. Mary's.
72 Christ Church.
73 St. George's.
74 St. Saviour's.
75 St. Olave's.
76 ôt. John's.
77 St. Mary Magdalen.
78 St. Mary's.
79 St. John's.
80 St. George's.
81 St. Katherine's.
82 St. Peter's ad Vincula.
83 Trinity Church.
84 St. Mary.
85 Christ Church.
86 St. Matthew.
87 St. Leonard.
88 Tabernacle.
89 St. Luke's.
90 St. John's.
91 St. James's.

SQUARES.

1 St. James's.
2 Leicester.
3 Berkeley.
4 Grosvenor.
5 Manchester.
6 Portman.
7 Cavendish.
8 Hanover.
9 Golden.
10 Soho.
11 Bedford.
12 Bloomsbury.
13 Queen's, Bloomsbury, and Westminster.
14 Russel.
15 Brunswick.
16 Tavistock.
17 Fitzroy.
18 Red Lion.
19 Lincoln's-inn-Fields.
20 Covent-Garden.
21 Charter House.
22 Finsbury.
23 Moorfields.
24 Wellclose.
25 Prince's.
26 Hoxton.
27 West Smithfield.
28 Surry.
29 Princes.

A St. James's Palace.
B Whitehall.
C Horse-Guards.
D Admiralty Office.
E Treasury.
F Exchequer.
G Parliament House.
H Westminster Hall.
I Westminster College.
K Grey-coat Hospital.
L Tothill-Fields Bridewell.
M Dacre's Alms-houses.

N Westminster Infirmary.
O Duke's-hospital.
P Lock-hospital.
Q St. Georges-hospital.
R Carleton-House.
S Little Theatre.
T The Savoy, and Exeter Change.
U Somerset-place.
V King's Mews.
W Theatre Royal, Covent-Garden.
X Theatre Royal, Drury-Lane.
Y New inn and Clement's-inn.
Z Temple.

A Foley-house.
B Small-pox Hospital.
C Opera-house.
D Pantheon.
E Middlessex-hospital.
F British Museum.
G Grays-inn.
H Staple-inn.
I Bernard's-inn.
K Lincoln's-inn.
L Clifford's-inn, Rolls and Serjeant's-inn.
M Bridevell-hospital.
N Fleet-prison.
O Newgate.
P Sessions-House.
Q College of Physicians.
R Christ's-hospital.
S St. Bartholomew's-hospital.
T Charter-House.
U Hicks's-Hall.
V New-inn and Furnival's-inn.
W New-prison, Clerkenwell.
X Bridewell, Clerkenwell.
Y Foundling Hospital.
Z House of Correction.

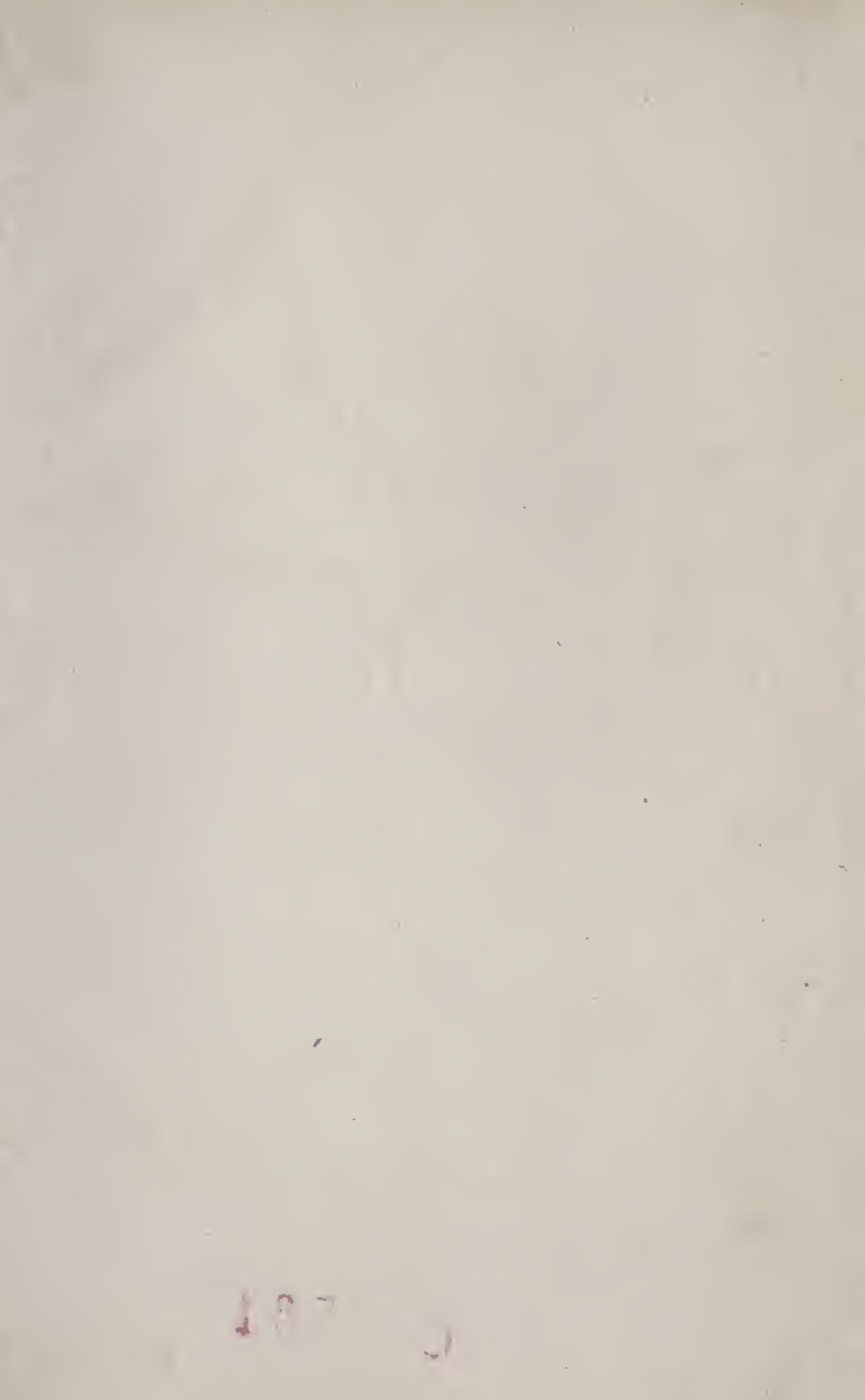
a Orphan-school.
b French-hospital.
c Haberdasher's-hospital.
d St. Luke's-hospital.
e Bethlem-hospital.
f Royal Exchange.
g Bank of England.
h Mansion-house.
i Guildhall.
k East India-house.
l Custom-house.
m Monument.
n The Tower.
o Poultry Compter.
p New Compter.
q Sion College.
r Excise Office.
s South Sea-House and Leadenhall-Market.
t Old Navy Office.
u Trinity-house.
v London-hospital.
w Bencroft's-hospital.
x St. Thomas's-hospital.
y Guy's-hospital.
z Marshalsea-prison.

a Session's house.
b Fismonger's alms houses.
c New Goal.
d General Post-Office.
e Westminster Lying-in-hospital.
f City Lying-in-hospital.
g Pantheon Chapel.

AVIS

POUR LE PLACEMENT DES PLANCHES.

Les douze Planches et le Plan de Londres doivent être placés en regard des pages indiquées ci-après :




LIBRARY OF CONGRESS
0 019 818 307 6